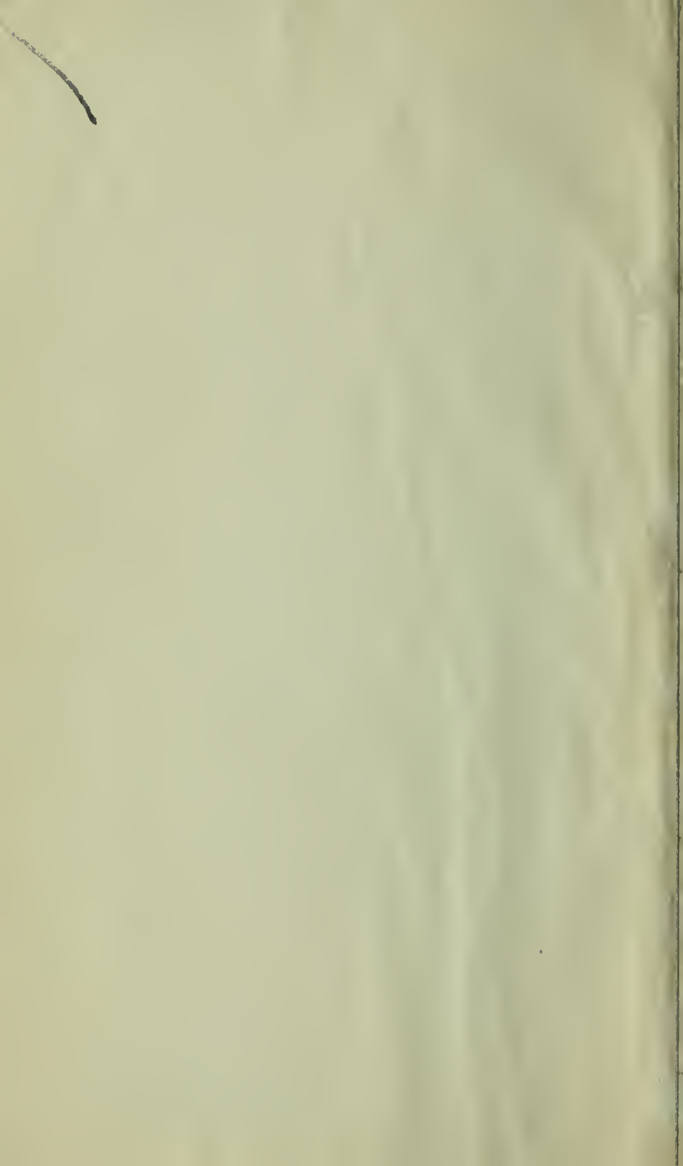






C'était le lieu chéri de Madame Duméril, de celle dont la mort nous a laissé des regrets que le temps ne peut effacer.

P. 59.

LES

DIX NOUVELLES,

ou

les Jeunes personnes à leur entrée dans le Monde.

PAR CH. CHOQUET,

Auteur des caractères de l'enfance.

Tome I.er

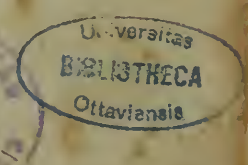


La Vanité abuse des talens; la modestie sait en jouir.

A PARIS.

Chez Genets Jeune, Libraire, Rue Dauphine, N.º 14.

(1822.)



LES

DIX NOUVELLES.

LE PAVILLON DE PIERRE-FITE.

> Sa gloire était dans l'estime de son époux, et ses plaisirs dans le bonheur de sa famille.
> J. J. Rousseau.

Madame Lormier avait perdu son mari après cinq ans d'union, et dans les deux premières années de son veuvage, la mort lui avait successivement enlevé ses plus proches parens; il ne lui restait pour la consoler de tant de pertes qu'une fille sur qui s'était reporté toute sa tendresse. Aglaé, cet unique objet de son affection, reçut, par ses soins, une édu-

cation brillante. Quoique madame Lormier n'eût pas une fortune très-considérable, elle ne négligea rien de ce qui pouvait servir à développer les rares dispositions que sa fille avait apportées en naissant, et les meilleurs maîtres de la capitale furent de bonne heure appelés auprès d'elle. Aglaé seconda si bien leurs efforts, qu'à dix-sept ans elle passait, aux yeux des gens du monde, pour une jeune personne accomplie; mais malheureusement pour elle, il s'en fallait de beaucoup qu'elle pût être jugée ainsi par ceux qui pensaient sensément.

Les nombreux éloges que lui valaient chaque jour ses talens, lui avaient persuadé qu'elle possédait toutes les qualités que l'on doit ambitionner d'acquérir: dessiner, pincer de la harpe, ou faire quelques ouvrages en chenille, lui semblaient les seules occupations qui pussent convenir à une demoiselle comme il

faut, et c'était entre ces travaux frivoles qu'elle partageait tout le temps qu'elle ne donnait pas au monde, ou aux soins de sa toilette. Trop sensible aux applaudissemens, elle ne trouvait d'autre plaisir digne d'envie, que celui de briller dans les bals et les concerts, et elle ne cherchait pas moins à s'y distinguer par l'élégance et l'éclat de sa parure, que par les agrémens qu'elle devait à la nature et à l'éducation.

Madame Lormier, par une faiblesse pardonnable peut-être au cœur d'une mère, avait d'abord contribué à faire naître et à nourrir ces dispositions dangereuses, et lorsqu'enfin elle avait commencé à en pressentir les effets, elle avait encore manqué de fermeté pour les combattre. Aglaé accoutumée aux louanges, habituée à voir tout plier sous ses ordres, s'irritait de la plus légère résistance, et ne pouvait supporter la moindre représentation. Quoiqu'elle

eût un bon cœur et qu'elle aimât tendrement sa mère, elle n'écoutait ses avis qu'avec une sorte d'impatience; et madame Lormier, tout en se reprochant sa trop longue indulgence, ne pouvait cependant se résoudre à employer une sévérité qui eût fait répandre des larmes à sa fille. Elle devait bientôt reconnaître que pour quelques chagrins passagers, qu'elle avait voulu lui épargner, elle lui en avait apprêté de plus réels et de plus durables.

Alfred Melvil, jeune médecin, avait rencontré souvent Aglaé dans le monde, et il avait été vivement touché de ses attraits. Il avait environ vingt-huit ans, un caractère enjoué, une physionomie agréable et prévenante, et à des dehors aimables, il joignait toutes les qualités propres à rassurer la mère la plus craintive.

Madame Lormier avait vu sa recherche avec plaisir, Aglaé n'y avait pas été

indifférente, et elle s'attachait de jour en jour à Alfred, qui était reçu ouvertement chez madame Lormier. La demande avait été faite, la noblesse et le désintéressement d'Alfred avaient aplani toutes les difficultés qui auraient pu s'élever relativement aux articles d'intérêt; enfin tout était d'accord, et l'on n'attendait plus pour signer le contrat que l'arrivée d'un oncle de monsieur Melvil, qui lui avait servi de père, et qui était alors en voyage.

Alfred avait un esprit juste et un jugement sûr; admis journellement chez madame Lormier, il n'avait pas tardé à voir combien les goûts d'Aglaé étaient différens de ceux qu'il aurait désiré trouver dans la compagne de sa vie; mais il n'attribuait les défauts qu'il remarquait en elle qu'à sa grande jeunesse et à la légèreté de son caractère; et se reposant sur la bonté de son cœur, il espérait qu'elle serait assez sensée

pour se pénétrer des devoirs que lui imposerait le lien qu'elle allait contracter, et qu'elle saurait s'y conformer sans regrets.

Un matin qu'il s'était rendu chez madame Lormier de meilleure heure que de coutume, il trouva les deux dames occupées à examiner une grande quantité de schalls qu'un marchand venait de leur apporter, et parmi lesquels elles semblaient incertaines du choix. — Ah! monsieur Melvil, lui dit la jeune personne, aussitôt qu'elle l'aperçut, vous arrivez à propos, et vous allez nous donner votre avis sur une affaire importante. — S'il s'agit de toilette, répondit-il en souriant, je me récuse; car je n'ai que des connaissances très-bornées sur cette matière. — Ah! la chose sur laquelle je veux vous consulter ne demande que des yeux, reprit Aglaé; maman veut bien me faire cadeau d'un cachemire, et parmi tous ceux que l'on nous a apportés je

n'en trouve qu'un seul qui me plaise; je parie que vous allez deviner sur-le-champ quel est celui-là, voyez, examinez. En parlant ainsi, elle étalait de nouveau tous les schalls; mais Alfred avait beau les considérer tour-à-tour, nul ne lui semblait mériter une préférence exclusive, ou plutôt il n'osait s'arrêter sur aucun, dans la crainte denommer précisément celui qui déplaisait le plus à Aglaé, et il s'était facilement aperçu qu'elle demandait moins un conseil qu'une confirmation de son sentiment particulier.

Mademoiselle Lormier, pendant ce temps ne pouvait cacher son impatience. — Ah! monsieur Melvil, lui dit-elle enfin, vous allez me donner bien mauvaise opinion de votre goût; est-il possible que vous soyez un seul moment indécis? Puis montrant un superbe cachemire ponceau : Comment ne voyez-vous pas que ce schall est infiniment

au-dessus de tous les autres. Après quelques instans d'examen, Melvil, moitie conviction, moitié galanterie, convint enfin que le schall qu'elle indiquait était réellement préférable aux autres. C'est aussi mon avis, dit alors madame Lormier; mais Aglaé n'a pas entièrement expliqué le motif qui nous tient en suspens, et pour que vous jugiez avec connaissance de cause, il faut que vous sachiez que ce schall, autant par sa qualité que par sa couleur, est d'un prix double de celui des autres et de celui que nous pourrions raisonnablement y mettre. — J'avoue, reprit le jeune homme, que cette raison me paraît déterminante; la différence que l'on peut remarquer n'est pas assez sensible..... — Ah! comment pouvez-vous parler ainsi, interrompit Aglaé avec une humeur bien marquée, les autres ne sont pas supportables, les couleurs en sont fausses, les palmes du plus mauvais goût,

et l'on croirait à peine que ce sont des cachemires; excepté ce ponceau, il n'y en a pas un seul que je voudrais porter. — Mademoiselle, reprit le marchand, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, je pourrais sous trois jours vous en faire voir d'autres, qui rempliraient vos désirs, et qui seraient d'un prix ordinaire; j'en attends une grande quantité, parmi lesquels, je suis persuadé que vous trouverez à vous satisfaire. — Sous trois jours! répliqua Aglaé, il me faut absolument ce schall, pour le concert de demain; de tout l'hiver je n'aurai peut-être pas une seconde occasion où il me soit aussi nécessaire; ah maman! vous ne serez pas inflexible; nous avons déjà parcouru inutilement plusieurs magasins, et vous savez comme moi que nous ne pouvons espérer de trouver mieux d'ici à demain. A cette réponse, Melvil fut si étrangement surpris du peu de raison d'Aglaé, qu'il ne

put s'empêcher de le lui laisser voir. — Il me semble, dit-il, en affectant un ton léger, que si l'on ne peut se passer de ce schall pour aller au concert, il vaudrait mieux se passer du concert. En entendant ces mots, Aglaé resta stupéfaite, elle changea plusieurs fois de couleur, et elle eut toutes les peines du monde à contenir les mouvemens qui l'agitaient. — En vérité, dit-elle enfin avec l'accent du dépit, vous pourriez, Monsieur, vous dispenser de donner votre avis lorsque l'on ne vous le demande pas, et ce n'était pas là-dessus que je vous consultais. — Cependant, reprit madame Lormier, ce que dit monsieur Melvil est juste, et je partage son opinion. — Mais, maman, repartit Aglaé, avec une humeur toujours croissante, vous savez comme moi, que ce moyen, qui paraît si sage à Monsieur, est celui de tous, auquel on peut le moins penser. Nous sommes invitées

depuis trois semaines ; je dois chanter dans plusieurs morceaux, et je ne peux pas décemment les faire manquer, quand nous n'avons aucune raison valable à donner.

Madame Lormier était loin d'être convaincue ; mais elle sentait l'effet désagréable que cette scène devait produire sur Alfred, elle connaissait assez Aglaé pour savoir qu'elle ne pourrait mettre fin à la discussion qu'en cédant à ses désirs, et après avoir obtenu du marchand une légère diminution sur le prix du cachemire ponceau, elle se décida à l'acheter.

Aglaé embrassa aussitôt sa mère, elle l'accabla de caresses et de remercîmens, et elle parut avoir repris toute sa gaîté ; mais elle ne put pardonner aussi promptement à Melvil ce qu'il avait dit au sujet du concert ; elle conserva avec lui un air froid et contraint pendant le reste de la matinée, et pour éviter

de l'entretenir, elle se mit à sa harpe et étudia les morceaux qu'elle devait exécuter le lendemain.

Alfred de son côté paraissait absorbé dans ses réflexions. Madame Lormier s'aperçut de sa rêverie, elle en devina aisément le sujet; elle essaya plusieurs fois de détourner son attention et d'égayer l'entretien; mais il répondit toujours d'un air distrait, préoccupé, et voyant qu'Aglaé était toute entière à sa musique, il ne tarda pas à se retirer.

De retour chez lui, il se livra de nouveau à ses pensées; il aimait réellement Aglaé, ses charmes et ses talens avaient produit sur lui une impression profonde; mais avec une fortune bornée et un état dans lequel il ne devait pas espérer de réussir avant plusieurs années, pouvait-il raisonnablement s'exposer à tous les périls qu'il courrait en l'épousant?

Ce qui venait de se passer lui avait

appris combien elle aimait le monde et les plaisirs, et il voyait par sa prodigalité à quoi peut conduire un tel goût, quand il est démesuré. La faiblesse de madame Lormier pour sa fille, lui était encore une nouvelle source de crainte. Aglaé, accoutumée à voir ses moindres désirs regardés comme des lois, rebelle à tous les conseils que l'on pourrait lui donner, et recevant avec tant de hauteur et de dédain les observations, qu'il serait continuellement obligé de lui faire, ne lui présageait pour son hymen que de pénibles altercations, qui devaient infailliblement détruire en quelques mois toute l'affection qui les unirait. Mais d'un autre côté, à la veille de signer le contrat, quand son mariage avec elle avait été partout regardé comme certain, pouvait-il rompre tout-à-coup sans blesser la délicatesse et manquer à tous les procédés; d'ailleurs quel chagrin ne causerait-il pas

ainsi à madame Lormier, dont les hautes vertus ne pouvaient inspirer que de l'estime, et à qui il devait même quelque reconnaissance pour les bontés qu'elle lui avait témoignées; il fut longtemps agité entre ces diverses idées, et son amour n'était pas la moindre des raisons qui combattaient encore en faveur d'Aglaé; mais il vint enfin à réfléchir qu'elle ne pourrait elle-même être heureuse avec un homme qui serait souvent contraint de résister à ses volontés, et de mettre un frein à ses penchans; et cette dernière considération l'emporta dans son esprit. Il se décida à écrire le lendemain matin à madame Lormier; mais après avoir vainement cherché à colorer sa conduite par un prétexte plausible, il rejeta toute espèce de détour, comme indigne d'un honnête homme, et il se borna à dire que le bonheur de mademoiselle Lormier étant le plus cher objet de ses dé-

sirs, il avait dû réfléchir mûrement avant de prendre l'engagement de l'assurer, et qu'il n'osait s'en croire capable; que, forcé de régler ses dépenses par une sage économie, il aurait à craindre d'être obligé de lui refuser, parfois, des choses auxquelles elle attacherait un trop grand prix, et que, d'ailleurs, l'éloignement qu'il éprouvait pour le monde, l'obligeait à faire choix d'une compagne qui partageât ses goûts paisibles et solitaires ; sans quoi, il pourrait s'élever journellement, entre sa femme et lui, des débats propres à compromettre leur félicité réciproque.

Aussitôt après avoir fait partir cet écrit, il résolut de quitter momentanément Paris, autant pour éviter d'y rencontrer mademoiselle Lormier, et de lui présenter un visage qui ne pouvait manquer de lui devenir odieux, que pour essayer de se distraire des regrets que lui donnait le pénible sacri-

fice qu'il venait de faire à la raison. Cependant madame Lormier s'étonnait de ne pas le revoir ; et ne se dissimulant pas tout ce qu'il était en droit de penser, d'après les événemens de la veille, elle concevait déjà de vives inquiétudes, lorsqu'on lui remit sa lettre.

A peine l'eut-elle ouverte, qu'une pâleur soudaine couvrit son front; aux premières lignes, le papier lui échappa des mains, elle poussa un profond soupir. — Ah! dit-elle, je ne l'avais que trop prévu, malheureuse mère! qu'ai-je fait? Et en parlant ainsi, ses yeux se remplirent de larmes.

Alarmée par les signes de sa douleur, Aglaé vola aussitôt vers elle. — Ah maman! lui dit-elle, qu'avez-vous donc? d'où peut naître votre trouble? Madame Lormier ne répondit point; mais elle indiqua la lettre qui était à ses pieds. Aglaé la prit, la parcourut rapidement, et la surprise et la honte se partageant

son cœur, bouleversèrent aussitôt tout son être. Insensible d'abord à toute autre idée qu'à celle d'un affront auquel elle était loin de s'attendre, et les yeux fixés sur le terrible écrit qu'elle froissait dans ses mains, par un mouvement convulsif, elle resta quelques instans immobile. Sa mère, en voyant sa stupeur, la crut assez punie; loin de vouloir rien ajouter à cette sévère leçon, elle essaya de calmer le déchirement de son ame, elle porta sur elle des regards attendris, encore humides des pleurs qu'elle venait de verser; et touchée de son chagrin, Aglaé se jeta dans ses bras et mêla long-temps ses larmes aux siennes. — Ah maman! lui dit-elle enfin dès qu'elle eut repris assez de force pour parler, qui eût pensé que monsieur Melvil aurait pu en agir ainsi? Ah! sans doute, après une telle conduite, il ne mérite pas d'exciter nos regrets; mais que va-t-on dire? quand depuis trois

mois il est reçu par vous; quand j'avais cru pouvoir ne plus cacher des sentimens que vous aviez autorisés, comment colorer une semblable rupture? je sens que je ne pourrai lui pardonner de ma vie. — Malheureuse Aglaé! lui répliqua sa mère, tes craintes ne sont que trop fondées, je vois comme toi toutes les tristes conséquences de cet événement, et c'est-là ce qui cause ma douleur; mais loin d'en accuser monsieur Melvil, c'est moi, c'est moi seule, qui me suis rendue coupable de ton malheur. — Vous, maman! reprit Aglaé, dans une vive surprise, et qu'avez-vous de commun?... — Ah! ma fille, je voudrais en vain me le dissimuler; trop éblouie par tes heureuses dispositions, trop fière de tes jeunes talens, j'ai négligé, pour les perfectionner, des soins plus importans. Quand je te voyais, à seize ans, faire les délices de tout un cercle, et recevoir tant

d'applaudissemens, je m'enorgueillissais de tes succès, mon amour-propre était flatté, séduit. J'oubliais que ces charmes, ces talens, que je m'attachais à te faire acquérir, ne suffisent pas dans une femme, que ce ne sont pas là les qualités que l'homme sage cherche dans sa compagne, que trop souvent au contraire, elles l'éloignent en lui inspirant de justes craintes pour l'avenir. Hélas! tu n'as fait, toi, que te livrer à des idées bien naturelles à ton âge; c'est moi qui devais t'éclairer, te prémunir contre des erreurs trop séduisantes; mais j'ai craint de te causer la moindre peine, de troubler par le plus léger nuage, la félicité de tes jeunes années. Ah! si tu devais un jour me reprocher ma faiblesse, si, malheureuse par l'excès des soins que j'ai pris pour ton bonheur, tu accusais ma coupable indulgence d'avoir causé tes chagrins; mais non, pardonne à une mère aveuglée;

dans ce moment même, ce ne sont pas des reproches que je t'adresse, je ne blâme que moi seule, tu ne recevras de moi que de timides conseils! ma fille, écoute-les, profites-en, sois plus raisonnable que moi, répare le mal que je t'ai fait, n'attends pas que j'exige, que je commande, jamais je n'en aurai la force; mais ta mère te supplie, Aglaé; vois ses larmes, et taris-en la source!

Aglaé ne concevait pas ce qui portait sa mère à lui tenir un semblable discours, et comment la tendresse, dont elle s'était vue l'objet, pouvait jamais devenir la source de son malheur. Elle avait été élevée comme la plupart des jeunes personnes qu'elle fréquentait, et elle ne voyait pas comment les soins qui lui avaient été prodigués pouvaient faire excuser la conduite de monsieur Melvil; mais sensible à la peine de sa mère, elle lui promit néanmoins sans

balancer de se conformer à l'avenir à tout ce qu'elle exigerait d'elle.

Pendant cet entretien, l'heure s'avançait, on arriva au moment du concert; il était impossible que madame Lormier et sa fille songeassent à s'y rendre, dans l'état où les avaient mises les violentes émotions de la matinée. Elles furent obligées de faire dire qu'elles s'étaient trouvées subitement indisposées, et cette circonstance, jointe au départ de Melvil, ébruita bientôt dans le public ce qu'elles avaient tant d'intérêt à tenir secret.

Les deux dames pensèrent bien que cette rupture serait diversement interprêtée, et ferait pendant quelque temps le sujet de toutes les conversations; mais elles n'ignoraient pas non plus qu'on se lasserait de parler d'elles, comme de toute autre chose, et jusqu'à ce que ce moment fût venu, elles résolurent de ne paraître dans le monde

que le moins qu'il leur serait possible. Quelle privation pour Aglaé! mais encore par combien de pénibles réflexions n'était-elle pas poursuivie dans sa solitude. Elle s'était réellement attachée à Alfred : à quelque point qu'il l'eût humiliée, elle ne pouvait cependant s'empêcher de le regretter. A mesure qu'elle pensait à ce qui s'était passé, elle sentait qu'elle n'était pas en effet sans avoir quelques reproches à se faire; elle reconnaissait que la scène du cachemire avait pu influer considérablement sur son esprit, et combien alors elle s'affligeait des efforts qu'elle avait faits pour obtenir cette parure, qui, depuis qu'elle la possédait, était dans son armoire un objet inutile.

Madame Lormier était affectée de sa tristesse; mais elle espérait du moins que cette retraite forcée, jointe à la leçon qu'elle avait reçue, produirait dans ses idées un changement favorable, et

la rendrait telle qu'elle désirait de la voir. Elle se trompait; un moment ne suffit pas pour réparer tout le mal d'une mauvaise éducation, et Aglaé avait encore beaucoup à faire pour devenir entièrement digne des vœux d'un homme sensé. Cependant cette tendre mère eut bientôt de plus graves sujets d'alarmes; ses longs chagrins avaient altéré sa santé; le dernier coup qu'elle venait de recevoir, ne lui avait pas été le moins sensible de ceux qui l'avaient frappée, et elle commença à éprouver des souffrances qui semblaient annoncer que sa poitrine s'attaquait. Elle ne s'abusa point sur la nature de sa maladie; elle craignit d'arriver au terme de ses jours sans avoir pu assurer le sort de sa fille, et les inquiétudes qu'elle éprouvait à cet égard, n'étant propres qu'à redoubler son mal, il fit des progrès si rapides, que bientôt il ne lui resta plus aucune espérance.

Sur ces entrefaites, madame de V....., l'une de ses amies les plus intimes, étant venue la voir, amena l'entretien sur les interprétations que l'on donnait dans le monde à la tristesse que montrait Aglaé depuis la rupture de son mariage avec Alfred, et parlant aussi de la nécessité de faire cesser toutes ces interprétations, elle ajouta qu'il s'en présentait une occasion favorable : que monsieur Duménil, homme veuf, sans enfans, respectable à tous égards, qu'elle connaissait depuis plusieurs années, et dont l'âge et le caractère présentaient toutes les garanties que l'on pouvait désirer, avait vu Aglaé chez elle, qu'après s'être informé de sa fortune, il lui avait témoigné le désir d'obtenir sa main; et qu'elle pensait qu'Aglaé ne pourrait manquer d'être heureuse, si elle consentait à l'épouser.

Madame Lormier profita de cette circonstance pour appeler l'attention

d'Aglaé sur les dangers auxquels elle se trouverait exposée, si elle venait à perdre sa mère, et à se trouver seule et sans appui, n'ayant plus que des parens éloignés, qu'elle avait à peine vus ; elle lui représenta que, menacée d'être bientôt orpheline, elle ne devait plus s'arrêter à des considérations de peu d'importance, et elle lui laissa voir à quel point elle désirait qu'elle acceptât l'alliance qu'on lui proposait, si la personne de M. Duménil répondait aux éloges qu'on lui en avait faits.

Aglaé, dans un âge où l'on se berce toujours de flatteuses illusions, ne pouvait croire au malheur dont lui parlait sa mère, elle éprouvait beaucoup d'éloignement pour les mariages de convenance ; elle pensait que ses charmes et ses talens lui vaudraient tôt ou tard une conquête distinguée, bien capable de remplacer Alfred, et elle ne pouvait se résoudre à

renoncer à cet espoir. Cependant elle sentit qu'elle devait, au moins par condescendance aux vœux de sa mère, recevoir les premières visites de M. Duménil. Ce dernier fut donc présenté peu de jours après, chez madame Lormier. C'était un homme de cinquante ans environ, sa figure avait été belle; mais elle portait déjà l'empreinte des années, et ce que l'on y remarquait surtout au premier abord, c'était une expression de froideur et de sévérité, peu faite pour plaire à une jeune personne. M. Duménil ne s'occupa presque point d'Aglaé, il parut donner toute son attention à madame Lormier, et sa conversation ne roula guère que sur la vie qu'il avait coutume de mener; il habitait d'ordinaire une campagne située à cinq lieues de Paris, et il y faisait valoir lui-même ses propriétés. La ville, disait-il, lui était insupportable, et il n'y venait que lorsqu'il y était appelé par

quelque affaire; il fit le détail des occupations qui remplissaient ordinairement son temps; il parla ensuite de sa sœur, plus âgée que lui, encore de dix ans, qui avait toujours vécu avec lui, et qui, depuis la mort de sa femme, était sa seule société habituelle; et tout ce qu'il dit sur ces divers sujets, n'était propre qu'à présager à Aglaé, l'existence la plus monotone, si jamais elle se décidait à aller partager sa solitude. Sur la fin de la soirée, il vint quelques personnes; Aglaé, qui voulait donner à M. Duménil une juste idée de son esprit, parla littérature, musique et peinture; dès-lors il ne se mêla presque plus à l'entretien, et, chaque fois qu'il y prit part, ce fut pour être d'un avis contraire à celui de mademoiselle Lormier. Celle-ci ne pouvait supporter l'idée qu'il la quitterait sans avoir conçu d'elle une opinion distinguée, elle parla d'une nouvelle ariette d'une pièce en ré-

putation ; comme elle s'y attendait, on lui demanda de la chanter ; elle se mit aussitôt à sa harpe ; mais à peine en eut-elle tiré quelques sons, que M. Duménil se leva pour se retirer, et comme madame Lormier essayait de le retenir, il se borna, pour toute excuse, à dire qu'il avait coutume de rentrer tous les jours de bonne heure, et qu'il dérogeait le moins possible à ses habitudes.

On jugera sans peine de l'effet que cette première visite avait dû produire sur mademoiselle Lormier ; que devait-elle penser d'un homme qui prétendait à sa main, et qui, dans tout le cours d'une soirée, ne lui avait pas accordé un regard, qui n'avait pu manquer d'entendre parler de ses talens dans le monde, et qui témoignait si peu de désir d'en juger par lui-même? et comment madame de V.... avait-elle pu croire qu'avec ses dix-huit ans et son mérite, elle consentirait à aller s'enterrer dans

un désert, avec deux vieillards pour toute compagnie?

Dès qu'elle fut seule avec sa mère, elle ne chercha point à cacher l'impression qu'elle avait éprouvée. En vérité, dit-elle, voilà un Monsieur qui n'est guère aimable. Madame Lormier ne répondit rien, mais elle jeta sur sa fille un regard mélancolique, et elle étouffa un soupir. Aglaé fut touchée de sa muette douleur, elle se repentit de ce qui lui était échappé, et elle comprit qu'elle ne devait pas rejeter M. Duménil, sur un examen aussi peu approfondi. Elle continua donc à recevoir ses soins; mais l'éloignement qu'il lui avait d'abord inspiré, loin de diminuer, ne fit que s'accroître, à mesure qu'elle le vit davantage. Au lieu des éloges qu'on lui prodiguait ordinairement, il ne lui faisait entendre que des discours austères; au lieu de la flatter, il semblait vouloir ignorer qu'elle eût quelques

avantages, en ne lui donnant jamais l'occasion de les développer devant lui; au lieu de l'entretenir des arts qui lui étaient familiers, il ne lui parlait que des objets qui lui étaient entièrement étrangers, et que, jusqu'alors, elle n'avait pas jugés dignes d'attirer son attention; souvent, même dans la conversation, il semblait avoir pour but de l'éclairer sur ses défauts, et il le faisait avec trop peu de ménagement pour ne pas blesser son excessif amour-propre.

Au bout de quinze jours d'assiduité auprès d'elle, il ne lui avait pas encore fait un compliment; et cependant elle croyait en avoir fréquemment mérité par d'heureuses reparties. Poussée à bout par une telle froideur, elle mettait une sorte d'orgueil à la vaincre; d'ailleurs une jeune personne veut toujours qu'un homme lui accorde son suffrage, quelque indifférent que cet homme lui soit, quelque haïssable même qu'il lui

paraisse. Aglaé venait de terminer le portrait de sa mère, elle s'y était surpassée elle-même, la ressemblance était frappante, et l'exécution eût été digne d'un artiste distingué. Ce portrait, orné d'une riche bordure, fut placé dans le salon, et, cette fois, on pensa bien que M. Duménil, qui ne manquerait pas de l'apercevoir, ne pourrait se dispenser d'en dire son avis. Le hasard voulut qu'il vînt précisément ce jour-là, pendant que les deux dames étaient sorties; comme on lui dit qu'elles ne devaient pas tarder à revenir, il se décida à les attendre; on l'introduisit dans le salon, et quand madame Lormier et sa fille y entrèrent, elles le trouvèrent encore fixé devant le portrait, qu'il considérait attentivement. Aglaé ne doutait pas qu'il ne lui donnât enfin le tribut de louanges que l'on ne pouvait refuser à son travail. Elle rougissait même par avance, et elle baissait déjà les yeux

pour recevoir ses éloges avec plus de modestie; mais, à sa grande surprise, il ne parla point du dessin, et il dirigea, comme de coutume, l'entretien sur des sujets tout-à-fait indifférens. Pour le coup, Aglaé n'y tint plus, elle fut sur le point de suffoquer. Sa mère la vit en un moment, changer plusieurs fois de couleur; elle ne put se méprendre sur les causes de son dépit, et telle était sa faiblesse, qu'elle en fut péniblement affectée, et qu'elle se trouva elle-même blessée de la conduite bizarre de M. Duménil. Lorsque nous sommes entrées, lui dit-elle enfin, vous examiniez mon portrait, je crois; c'est l'ouvrage d'Aglaé. — La signature me l'avait appris, madame, répondit-il froidement. — Toutes les personnes qui l'ont vu, en ont paru assez satisfaites, reprit madame Lormier, après quelques minutes. — Oh mon Dieu, que l'exécution de ces sortes d'ouvrages soit plus

ou moins distinguée, c'est ce qui importe le moins! on peut rarement prétendre à y réussir, à l'égal d'un artiste qui en fait sa profession ; que l'on s'en acquitte assez bien, pour y trouver, au besoin, un délassement agréable, c'est là tout ce qu'il faut. Je plaindrais même celle qui porterait un tel art au delà de certaines limites. — Il me semble cependant, dit Aglaé, que lorsque l'on se livre à une étude quelconque, on doit toujours s'efforcer de la pousser aussi loin qu'on le peut. — Pardonnez-moi, mademoiselle, je pense qu'il serait fâcheux, pour une jeune personne, d'obtenir des succès trop remarquables dans un genre comme celui dont il est ici question, parce qu'elle témoignerait évidemment par là, qu'elle a consacré à acquérir des talens frivoles, un temps qu'elle aurait pu employer à des soins plus utiles. — J'avoue, reprit madame Lormier, que j'ai toujours pensé que le

dessin était une des choses que l'on devait faire entrer de préférence dans l'éducation d'une demoiselle bien née. — Oui, sans doute, c'est un art agréable, et qui peut procurer des jouissances, lorsque l'on ne s'y livre qu'avec modération; l'on ne pourrait supporter la retraite, qui a tant de charmes pour les esprits justes, si l'on n'y apportait de quoi se procurer des distractions; et le dessin, sous ce rapport, me paraît préférable à la musique..... Comment, interrompit Aglaé, vous blâmez aussi l'étude la musique? — Elle pourrait être cultivée, sans doute, de la même manière, et dans les mêmes vues que le dessin; mais elle entraîne presque toujours de plus graves inconvéniens: on ne se borne pas à apprendre la musique, pour donner de l'agrément à sa voix, ou pour en tirer un aimable passe-temps; on en fait un art, dans lequel on veut briller; dès que l'on est parvenu, à force

de temps et de peine, à exécuter deux ou trois sonates, ou à chanter passablement quelques romances, on veut jouir des applaudissemens que l'on croit mériter; mais pour cela, il faut des auditeurs, et c'est ainsi que l'on se trouve entraîné dans le monde, où l'on ne tarde pas à puiser le goût du luxe, avec toutes les passions qui dérivent de la vanité, et qui exercent souvent une si cruelle influence sur la destinée des femmes.

Madame Lormier et sa fille ne répliquèrent point; la première était forcée de reconnaître la justesse des observations que M. Duménil venait de faire. Quant à Aglaé, elle était loin d'être convaincu, elle ne pouvait cependant se dissimuler que les discours de M. Duménil lui semblaient particulièrement applicables, et qu'il ne les avait tenus que pour qu'elle en profitât; mais elle ne croyait devoir rien changer à sa manière d'être; elle trouvait même fort

mauvais qu'un vieillard déplaisant, à tous égards, osât penser qu'elle pourrait lui faire le sacrifice de ses goûts; et le résultat des réflexions qu'elle fit à la suite de cet entretien, fut, que si M. Duménil ne trouvait pas qu'elle eût les qualités qu'il désirait dans la compagne de ses dernières années, il la délivrerait de sa présence, et lui épargnerait ainsi la peine de lui donner son congé.

Dès lors il ne fut plus en son pouvoir de dissimuler l'aversion qu'elle éprouvait pour lui, et lorsqu'il entrait dans le salon, elle en sortait presque aussitôt, pour se retirer dans sa chambre. Madame Lormier était douloureusement affectée de voir ainsi toutes ses espérances détruites; mais elle s'efforçait néanmoins de dérober sa tristesse à sa fille, pour ne point paraître exiger d'elle un sacrifice trop au-dessus de ses forces. Cependant les meilleurs médecins avaient été appelés auprès d'elle, et leurs soins n'a-

vaient produit que peu d'effet; ils pensaient tous que les eaux lui pourraient être un remède salutaire, et ils l'engageaient à faire le voyage de Bagnères, aussitôt que la saison le permettrait; mais elle témoignait beaucoup de répugnance à suivre cet avis, et c'était inutilement qu'Aglaé la pressait de s'y rendre.

Un jour qu'elle se trouvait encore plus incommodée que de coutume, Aglaé renouvela ses sollicitations avec plus d'instance. Non, ma fille, lui répondit madame Lormier, cesse de me presser; si je croyais que les eaux pussent rétablir ma santé, sans doute je ne balancerais pas à aller les prendre; mais je voudrais en vain me le cacher, les soins de l'art sont maintenant superflus; la nature a marqué le terme de mes jours, je ne réussirai point à le retarder. Le peu de temps qui me reste à vivre doit être employé, par moi, à tâcher de pré-

venir les maux qui te menacent, par une alliance qui nous présente, à l'une et à l'autre, des assurances suffisantes. Est-ce au milieu d'une ville, où nous serons étrangères, que je pourrai m'occuper de ce soin? Toi-même, que devindrais-tu, dans une province éloignée, si ton malheur voulait que tu m'y perdisses? Non, c'est ici qu'il faut que je reste, et ce n'est qu'ici que je peux espérer de recevoir la seule consolation capable d'adoucir l'amertume de mes derniers momens.

Quelle impression ces mots ne devaient-ils pas produire sur Aglaé? non-seulement ils lui apprenaient les chagrins qu'elle donnait à sa mère; mais elle voyait encore que c'était par rapport à elle que madame Lormier refusait de faire une chose que les médecins regardaient comme indispensable. Indépendamment de toutes ces considérations, ce qu'elle venait d'entendre

n'était déjà que trop propre à lui causer une vive douleur; aussi fondit-elle en larmes, en priant de nouveau sa mère, et en lui disant qu'elle était prête à faire tout ce qui pourrait la rassurer. En ce moment M. Duménil entra; il trouva les deux dames encore très-émues, et il soupçonna facilement que la santé de madame Lormier causait leur agitation; aussi s'informa-t-il de son état avec toutes les marques d'un vif intérêt. Aglaé trop fortement oppressée, se mit à verser de nouvelles larmes. Oh! Monsieur, lui dit-elle de l'accent le plus touchant, daignez joindre vos sollicitations aux miennes : maman résiste à mes prières et aux avis des médecins, qui l'engagent à aller aux eaux; quelle obligation je vous aurais, si vous pouviez l'y résoudre! Puis se jetant aux genoux de sa mère, oh! s'il dépend de moi de vous déterminer, lui dit-elle, pourquoi vous méfiez-vous du cœur de

votre fille? doutez-vous donc de mon amour, de ma soumission? Ah! commandez, je suis prête, et quels que soient vos ordres, je m'y conformerai sans murmures.

M. Duménil paraissait touché de la douleur d'Aglaé, il s'efforça de la calmer, et il mit tout en œuvre pour décider madame Lormier. Enfin cette dame promit que lorsque la saison serait plus favorable, elle se mettrait en route pour Bagnères. Aglaé passa aussitôt du désespoir à la joie. A cet âge on se livre si volontiers à l'espérance, qu'elle ne douta pas que sa mère ne fût promptement rétablie. Elle remercia vivement M. Duménil de l'important service qu'il venait de lui rendre. Il ne fut pas insensible à sa reconnaissance; après en avoir écouté les expressions avec plaisir, il s'entretint avec elle de la santé de sa mère, il donna quelques louanges à son bon cœur, et dépouillant sa sévérité ordi-

naire, pour applaudir aux mouvemens de la nature et partager tour-à-tour les craintes et l'espoir d'Aglaé, il montra pour elle autant d'intérêt qu'il avait jusqu'alors affecté de froideur.

Quand toutes les émotions de la journée furent un peu calmées, mademoiselle Lormier réfléchit aux engagemens qu'elle avait pris. Quoique M. Duménil se fût acquis quelque droit sur son cœur, l'idée d'unir son sort au sien lui parut encore bien pénible; cependant la promesse qu'elle avait faite à sa mère était sacrée, et elle ne pouvait songer un seul moment à y manquer. Elle se résigna donc à souffrir désormais les discours austères de M. Duménil; à écouter ses avis sans humeur, et même à s'y conformer, s'il le fallait, pour lui plaire; mais elle avait encore plus d'une épreuve à soutenir.

On parlait beaucoup d'une actrice nouvellement reçue à l'Opéra; Aglaé

avait témoigné le désir de l'entendre ; madame Lormier, dans un moment où elle souffrait un peu moins, consentit à lui donner cette satisfaction, et M. Duménil, instruit de leur projet, s'offrit à les accompagner. Aglaé qui, depuis long-temps, n'avait eu l'occasion de paraître avec éclat, ne manqua pas de faire, ce jour-là, une toilette brillante. Peu s'en fallut cependant, que la vue du fatal cachemire, qu'elle dépliait pour la première fois, ne troublât tous les plaisirs qu'elle se promettait ; mais l'idée qu'elle allait bientôt attirer les regards, par l'élégance de sa mise, étouffa aisément la disposition mélancolique, qu'auraient pu faire naître les souvenirs que ce schall lui rappelait. Lorsqu'elle descendit au salon, M. Duménil y était déjà ; il s'entretenait gaîment avec madame Lormier ; mais dès qu'il eut jeté un coup-d'œil sur Aglaé, sa physionomie devint plus sérieuse ; au lieu de lui par-

ler avec bienveillance, comme il faisait depuis quelques jours, il lui adressa à peine quelques mots, et il parut reprendre, avec elle, toute la froideur qu'il avait momentanément quittée. Comme la soirée s'avançait, on se hâta de partir. Mademoiselle Lormier avait eu soin de répéter la veille que l'on n'était bien qu'aux balcons. M. Duménil la conduisit dans une des baignoires les plus obscures, et, comme s'il eût pris à tâche de la désespérer, au moment où elle allait se récrier sur le choix d'une pareille place, il prit la parole, et s'adressant à madame Lormier, j'ai pensé, lui dit-il, que cet endroit vous paraîtrait préférable à tout autre; parce que l'on y a l'agrément de pouvoir faire ses observations sans être vu.

Parmi les femmes richement parées qui occupaient le devant des loges, et qu'Aglaé contemplait avec une sorte d'envie, il en était une qui ne se faisait

pas moins remarquer, par la recherche de sa toilette, que par ses manières affectées. Mademoiselle Lormier crut apercevoir que M. Duménil avait les yeux fixés sur elle. Voilà, lui dit-elle, une jeune dame à qui l'on ne peut refuser un goût exquis. De laquelle parlez-vous? lui demanda M. Duménil; mais de celle que vous considérez, reprit-elle. — Je crois, répliqua-t-il, que nous parlons de deux personnes différentes. — Il me semble, cependant, reprit Aglaé, qu'il ne peut y avoir d'incertitude; celle qui porte la toque garnie de plumes, est sans comparaison.... —J'avoue, interrompit M. Duménil, que j'admirais, au contraire, en ce moment, la simplicité de sa compagne, simplicité qui lui va si bien, qu'elle serait cent fois moins jolie sous de plus riches atours. On ne croirait jamais qu'elle est la sœur de celle qui est à côté d'elle? — Vous connaissez ces dames? lui de-

manda madame Lormier. — Je les ai quelquefois vues dans le monde, reprit-il, et j'ai toujours été frappé de la différence de leurs goûts; peut-être cependant, ne doit-elle pas surprendre : car l'exemple du ridicule que se donne la sœur aînée, a pu contribuer, plus que toute autre chose, à faire sentir à la cadette le prix de cette aimable modestie qui règne dans toutes ses manières, aussi bien que dans sa mise.

Cette femme, si remarquable par sa toilette, et qui semble venir ici dans l'intention de partager, avec les actrices, l'attention du parterre, qui lui a, parfois, prodigué les applaudissemens qu'il décerne à une pirouette où à un pas de ballet, cette femme, dis-je, paraît dévorée du besoin de se distinguer par tout ce que le luxe et la coquetterie ont de plus somptueux, ou de plus recherché; pour y parvenir, elle sacrifierait, sans regret, la décence à la mode. Il n'y a

pas deux mois qu'elle s'est présentée dans une promenade publique, sous un costume aussi nouveau qu'inconvenant; elle s'est vue aussitôt entourée d'un cortège dont les approbations n'étaient pas toujours honorables. Son frère, jeune officier, qui l'accompagnait, a été forcé de mettre un frein aux propos peu réservés que se permettaient quelques-uns des étourdis qui suivaient leurs pas ; il en est résulté des provocations; le jeune de T..... s'est battu deux fois en duel dans la même matinée, et il a reçu des blessures graves, dont il n'est pas encore rétabli; il paraît que cet événement n'a pas produit une grande sensation sur sa sœur.

On ne tarirait point, continua M. Duménil, si l'on voulait rapporter tout ce qu'il en a coûté, à certaines femmes, pour avoir trop cherché à se faire remarquer, et jusqu'à quel point le désir de recevoir de vains éloges, en a en-

traîné quelques autres. Ce serait un recueil propre à servir à l'éducation de plusieurs jeunes personnes. On y verrait celles qui, s'élevant au-dessus de leur rang ou de leur fortune, s'attirent des humiliations auxquelles tout le monde applaudit; celles qui, pour satisfaire leur vanité, dissipent en peu d'années le patrimoine de leurs enfans, et, pendant le reste de leur vie, manquent souvent elles-mêmes du nécessaire; et sans parler de celles qui sacrifient jusqu'à leur honneur, on y verrait encore celles qui ne craignent pas de hasarder leur réputation pour des triomphes frivoles. On pourrait terminer en demandant dans quel but toutes ces femmes se donnent tant de soins, et se préparent tant de peines. Est-ce pour fixer les regards des hommes et mériter leurs suffrages? Les hommes, même les moins sensés, jugent sainement du mérite des femmes, et il n'en est pas un qui, toutes

choses égales d'ailleurs, ne préférât, pour sa compagne, celle en qui il aurait reconnu les goûts les plus simples. Serait-ce pour les autres femmes qu'elles font tant de frais ? Mais elles savent que leurs efforts ne servent qu'à exciter leur envie, et elles n'y gagnent autre chose que de s'exposer à tous les traits de la médisance et de la satire.

Si l'on n'eût levé la toile, M. Duménil aurait pu parler plus long-temps ; personne n'eût songé à l'interrompre. Aglaé cependant, n'avait pas entendu ses discours sans une vive impatience. Plusieurs fois, elle avait été au moment de laisser éclater son humeur ; mais ses regards alors s'étaient portés sur sa mère. Madame Lormier ne paraissait guère moins peinée qu'elle, elle sentait tout ce que sa fille devait éprouver ; elle s'affligeait de sa douleur, elle trouvait que M. Duménil aurait dû ménager davantage l'amour-propre d'une jeune per-

sonne dont le cœur était bon, et que l'on aurait pu corriger de ses défauts, par des conseils donnés avec plus de douceur ; mais persuadée néanmoins que le caractère de M. Duménil, et la sensibilité qu'elle lui avait reconnue, le rendaient capable d'assurer le bonheur d'une femme, elle désirait pardessus toutes choses de voir accomplir un mariage, qui mettrait sa fille à l'abri des dangers, auxquels elle pouvait être bientôt exposée.

Aglaé lut dans ses yeux toutes les idées qui l'agitaient, et elle retint les larmes que le dépit et la honte étaient près de lui arracher. Cependant, accablée par une foule de pénibles réflexions, elle devint étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle ; et le spectacle même, en commençant, ne put la distraire de sa rêverie. Et comment n'aurait-elle pas été effrayée du sort qui se préparait pour elle? cet

homme qui la traitait si durement, que ne retenait jamais la crainte de lui déplaire, ou de la blesser, qui semblait profiter de la nécessité où elle était réduite de recevoir ses soins, pour ne lui taire aucun des défauts qu'il lui trouvait, et lui prescrire d'avance la conduite qu'elle aurait à tenir pour mériter son estime; c'était celui à qui elle devait bientôt s'unir! Ah! la contrainte qu'elle s'imposait depuis deux mois; n'était-elle pas superflue? aurait-elle la force de prononcer à l'autel le serment qui devait l'enchaîner pour jamais? A ce moment fatal tout son courage ne lui manquerait-il pas, et ne perdrait-elle pas alors tout le fruit de ses douloureux combats?... Mais sa mère, sa mère! que de cruelles inquiétudes contribuaient peut-être plus que toute autre chose à entraîner vers la tombe; sa mère, qu'elle pourrait espérer de conserver, si elle faisait cesser les tour-

mens qui déchiraient son cœur.... Une telle idée ne devait-elle pas soutenir assez une fille tendre et reconnaissante?.... Oui, pensait-elle, quand le sacrifice de ma liberté, de ma vie toute entière, ne servirait qu'à la faire descendre en paix au cercueil, ce sacrifice serait assez payé.

On jouait Œdipe, ce chef-d'œuvre de la scène lyrique, où le talent du compositeur a su donner une telle force à des sentimens déjà bien tracés par le poëte, semblait particulièrement s'approprier à la situation d'Aglaé; aussi n'entendit-elle pas sans une vive émotion la scène où, pour la première fois, Œdipe et Antigone occupent le théâtre; cet exemple touchant de la piété filiale, cette intéressante victime, qui soulageait, en les partageant, tous les maux de son père, ne pouvait manquer d'attirer en ce moment toute son attention; un attendrissement plein de charmes

s'empara d'elle par degrés, et les larmes, qu'elle avait étouffées, coulant avec abondance, délivrèrent enfin son cœur du poids qui l'oppressait. Pénétrée d'admiration pour le sublime modèle qu'elle avait devant les yeux, elle s'élevait peu-à-peu au-dessus d'elle-même ; animée d'un noble enthousiasme, elle oubliait ce qu'il lui en coûterait pour imiter un tel dévoûment ; elle perdait de vue les vaines considérations qui, jusqu'alors s'étaient seules offertes à son esprit, et elle n'envisageait plus que les dédommagemens qu'elle trouverait dans cette satisfaction intérieure, cette estime de soi-même, qui sont le digne prix de ceux qui ont su remplir un grand et douloureux devoir.

Les sensations que lui faisait éprouver cette pièce, n'étaient pas de celles qui se passent en un moment, et l'impression qu'elle avait éprouvée, loin de finir avec le spectacle, se grava pro-

fondément dans son ame, et lui rendit désormais moins pénibles les efforts qui lui restaient à faire. Entièrement résignée à son sort, elle ne s'occupa plus que de le rendre aussi doux que possible, en s'appliquant à devenir telle que M. Duménil lui-même, ne pût lui refuser son suffrage; mais pour atteindre un tel but, pour déraciner de son cœur des penchans qui y avaient pris trop d'empire, comme pour renoncer aux plaisirs qu'elle avait jusqu'alors recherchés avec tant d'ardeur, il fallait une force qu'elle n'eût peut-être pas trouvée en elle-même, si de nouvelles circonstances n'étaient venues l'encourager dans ces heureuses dispositions.

Chaque fois que madame de V.... se rencontrait chez madame Lormier avec M. Duménil, elle ne manquait pas de le plaisanter sur sa vie champêtre; et soit qu'elle s'étonnât réellement du goût qu'il avait pour la campagne, soit

qu'elle voulût l'engager à changer une existence qu'elle savait qu'Aglaé aurait peine à supporter, elle le pressait de prendre un appartement à la ville pour y habiter au moins pendant l'hiver. Un soir qu'elle avait encore amené l'entretien sur ce sujet : Je ne vois qu'un moyen de vous répondre, lui dit M. Duménil, c'est de vous faire juger, par vous-même, des charmes que l'on peut trouver dans ma solitude ; si cette partie pouvait être agréable à ces dames, continua-t-il en se tournant vers madame Lormier, je les prierais de venir avec vous passer un jour à mon ermitage ; je suis persuadé que cette visite ferait beaucoup de plaisir à ma sœur, à qui, mon absence ne doit pas laisser que de faire éprouver quelque vide.

On accepta d'autant plus volontiers l'offre de M. Duménil, que l'on était alors au commencement du printemps, et le dimanche suivant, ainsi qu'il en

était convenu, il vint de grand matin chercher les dames qu'il devait conduire dans une calèche découverte.

Aglaé avait fait cette fois une toilette qu'elle croyait extrêmement simple ; sa mise était pourtant loin encore d'être exempte de recherche ; mais on y remarquait déjà une différence sensible avec celle qu'elle avait eue jusqu'alors. M. Duménil s'aperçut de ce changement, il lui en sut gré, il lui adressa pour la première fois quelques éloges, et pendant le voyage il parut se plaire à l'entretenir, et il eut, pour elle, plus d'attentions qu'il ne lui en montrait ordinairement.

On arriva vers les dix heures à Pierre-Fite ; Aglaé s'attendait à voir un bâtiment aussi triste que rustique, et où tout serait sacrifié aux étables, aux granges et aux basses-cours ; elle fut donc agréablement surprise de trouver au contraire une maison simple et pe-

tite, mais dont l'extérieur annonçait le bon goût du propriétaire, et où rien ne faisait pressentir ces soins agrestes et ces travaux grossiers auxquels elle ne pouvait penser sans éprouver une sensation désagréable.

Les trois dames furent reçues par mademoiselle Félicité, sœur de M. Duménil; c'était une femme de soixante ans environ; ses discours, comme ses manières, indiquaient plutôt l'habitude du monde, que celle d'une vie entièrement retirée : l'air de noblesse répandu dans toute sa personne, inspirait le respect; mais en même temps, un mélange de douceur et de bienveillance peint sur sa physionomie, disposait tous ceux qui l'approchaient, à la confiance et à l'abandon; et l'on n'avait pas passé une heure auprès d'elle, que déjà l'on ne pouvait la quitter sans désirer de la revoir bientôt. Elle fit à la société, qui lui amenait son

frère, un accueil obligeant et flatteur, mais sans affectation, et elle se montra particulièrement prévenue en faveur d'Aglaé, à qui, dès le premier abord, elle parut accorder un tendre intérêt.

Après le déjeuner, quelques paysans instruits de l'arrivée de M. Duménil, vinrent demander à lui parler, et pendant qu'il était occupé avec eux, mademoiselle Félicité proposa aux dames de leur faire voir l'intérieur de la maison.

Partout, elles trouvèrent réuni dans cet asile tout ce qui peut contribuer, non seulement à faire supporter la solitude ; mais même à la rendre douce et aimable : le luxe en avait été sévèrement banni ; mais une élégante simplicité avait présidé à l'ameublement et à l'ornement de toutes les pièces. Leur petitesse faisait assez connaître qu'elles n'étaient pas destinées à recevoir de grandes réunions ; mais en revanche,

tout y semblait calculé pour l'agrément et la commodité des habitans ; une bibliothèque nombreuse, un billard et plusieurs autres jeux pouvaient offrir tour-à-tour ou des amusemens paisibles, ou des exercices salutaires, et il n'y avait pas une seule fenêtre où l'on ne pût s'arrêter avec plaisir, soit pour examiner la grande route, en cet endroit, très-fréquentée, soit pour contempler la campagne, qui présentait un aspect aussi riche que varié.

On descendit ensuite au jardin ; il renfermait une vaste étendue, et il était disposé d'une manière analogue au reste de cette charmante habitation : au-devant de la maison régnait un tapis de verdure entouré d'un parterre, au bout duquel on trouvait des berceaux, des grottes, et enfin tout un jardin anglais ; mais ce qui attira surtout les regards de mademoiselle Lormier, ce fut un pavillon d'une forme plus élé-

gante que le reste de la maison, et qui dominant tout-à-fait les alentours, semblait devoir offrir une retraite délicieuse. Oh, quelle belle vue! dit-elle, on doit avoir des fenêtres de ce pavillon. — C'est en effet l'endroit le plus agréable de notre ermitage, lui répondit mademoiselle Félicité; je voudrais pouvoir vous mettre à même d'en juger: mais je craindrais que mon frère ne nous rejoignît, et qu'il ne me sût mauvais gré de vous avoir fait entrer dans son petit temple. Et comme elle vit que ce peu de mots excitait l'étonnement et la curiosité d'Aglaé: C'était, continua-t-elle le lieu chéri de madame Duménil, de celle dont la mort nous a laissé des regrets que le temps ne peut effacer; c'est là, qu'elle aimait à se retirer, quand rien n'exigeait sa présence ailleurs, c'est là qu'elle s'occupait de l'éducation de sa fille; hélas! et c'est aussi là, que nous avons reçu son der-

nier soupir; consumée par la douleur que lui avait occasionnée la mort de son enfant, et épuisée par les soins qu'elle lui avait prodigués pendant sa longue maladie, elle se trouvait dans un état propre à nous faire concevoir les plus cruelles alarmes; elle voulut essayer de nous rassurer; le jour de sa fête, elle voulut nous faire jouir encore une fois des plaisir si doux que nous goûtions auprès d'elle, dans cette paisible retraite : nous l'aidâmes à s'y rendre; mais elle avait trop présumé de ses forces : avant la fin de la soirée, une faiblesse lui prit, et elle expira. Depuis qu'elle n'existe plus, ce pavillon est toujours resté comme il était au temps où elle l'embellissait; le désordre même qui y régnait à ses derniers momens, a été religieusement respecté, chaque chose y est encore à la place où elle l'a laissée, mais l'entrée de ce lieu est interdite à tout le monde. M. Duménil y

vient seul, et chaque matin il y passe plusieurs heures, occupé à contempler tout ce qui peut lui rappeler le souvenir de celle qu'il a si tendrement chérie, et à qui il a dû des années si heureuses.

Tout ce qu'entendait Aglaé redoublait encore sa curiosité, et elle fit de si vives instances à mademoiselle Félicité, que celle-ci, cédant à ses désirs, introduisit enfin les dames dans le pavillon.

C'était une pièce circulaire, éclairée par quatre croisées, aux diverses expositions, et dont l'ameublement n'était pas plus recherché que celui du reste de la maison; mais où l'on remarquait seulement de plus, un clavecin, une harpe, divers paysages fort bien faits, et un portrait de femme en pied, et de grandeur naturelle.

Aglaé fut frappée de la beauté de la personne qu'il représentait, aussi bien que de la simplicité de ses vêtemens,

et comme elle le considérait avec une attention marquée : — Ce portrait est celui de madame Duménil, lui dit mademoiselle Félicité, et il est d'une ressemblance parfaite. Vous admirez, sans doute, la régularité de ses traits, et l'agrément répandu dans toute sa personne. Eh bien ! ces avantages extérieurs étaient les moindres de ceux qu'elle possédait : vous pouvez juger de ses talens par les paysages qui sont ici ; ils sont tous d'elle, et les instrumens de musique que vous voyez, lui étaient également familiers. — Vous m'étonnez ! repartit Aglaé, je croyais que M. Duménil blâmait en général toutes les femmes qui s'adonnent aux arts. — Ah ! madame Duménil était, à cet égard, si différente de toutes les autres personnes de son sexe, reprit mademoiselle Félicité ! La peinture et la musique ne furent jamais pour elle que des délassemens. Le temps qu'elle leur consacrait

ne l'empêchait pas de remplir tous les devoirs d'une bonne mère de famille ; et quoiqu'elle excellât dans ces arts, elle ne dédaignait pas de descendre aux plus minutieux détails du ménage ; il y a plus, loin qu'elle cherchât à tirer vanité de ses talens, elle s'appliquait au contraire à les cacher. Elle les avait cultivés, disait-elle, non pour le monde, mais pour offrir à son mari une société toujours agréable, et pour avoir en tout temps des ressources assurées contre l'ennui, qu'elle regardait, avec raison, comme le plus dangereux ennemi des femmes. La plupart des personnes qui l'ont connue, ont ignoré qu'elle peignît, ou qu'elle fût musicienne. Ces tableaux, fruits de ses loisirs, ont été faits ici, ils n'en sont jamais sortis ; c'était seulement ici qu'elle faisait de la musique, dans le sein de sa famille. Quelques amis en petit nombre, étaient autorisés à venir l'y entendre, et y voir ses ou-

vrages, encore n'avaient-ils obtenu cette faveur, qu'après avoir contracté l'engagement de ne jamais se permettre le moindre éloge, tant cette femme étonnante redoutait les dangereuses séductions de l'amour-propre. Son portrait peut achever de vous apprendre combien elle était éloignée de partager les goûts frivoles que l'on reproche trop souvent à notre sexe. Elle ne négligeait pas, il est vrai, ses avantages personnels; mais elle ne se parait que pour plaire à son époux, et jamais elle n'eut une mise plus recherchée, que celle que vous lui voyez dans ce tableau.

— Vous peignez-là, dit madame Lormier, une femme comme il en existe peu, et l'on ne doit pas être surpris que M. Duménil la regrette encore si vivement. — Ah! Madame, reprit mademoiselle Félicité, tous ceux qui l'ont connue, la pleurent presqu'autant que

lui. Eh comment! parviendraient-ils à l'oublier, ceux qui ont été à même d'apprécier cette ame, où, par un heureux assemblage, les grâces s'unissaient aux vertus pour les rendre plus aimables. Parlez d'elle aux alentours, et quand vous prononcerez son nom, vous verrez des larmes mouiller tous les yeux. Ceux qui furent admis dans sa familiarité, regrettent le charme inconcevable, qu'elle répandait autour d'elle, et le pauvre pleure en elle la bienfaitrice, qu'il n'implora jamais en vain. Voyez, continua-t-elle, en ouvrant une des fenêtres, voyez ce monument qu'ombragent des peupliers; c'est son tombeau. M. Duménil avait d'abord voulu qu'il fût placé dans son jardin, au pied même de ce pavillon; mais tous les paysans du lieu l'ont supplié de le faire élever en un endroit où ils pussent aborder à toute heure, afin de venir en liberté pleurer sur la pierre qui la recouvre.

Distinguez-vous ces fleurs qui croissent auprès, ou qui parsèment le marbre? Depuis quatre ans, elles ne se sont point flétries, la reconnaissance et l'amour les cultivent et les remplacent. Tous les habitans du canton, M. Duménil, son neveu, à qui elle a en quelque sorte servi de mère, et moi! moi, qui avais trouvé auprès d'elle la consolation de bien des chagrins amers, nous portons chaque jour sur sa tombe ces tributs de nos regrets.

En achevant ces mots, mademoiselle Félicité était extrêmement attendrie, ses larmes coulaient avec abondance, et les trois dames s'empressèrent de l'arracher du pavillon. A peine en étaient-elles sorties, qu'elles furent jointes par M. Duménil. — Eh bien! mesdames, leur dit-il en les abordant, que pensez-vous maintenant de mon ermitage? — Je conçois, répondit madame de V...., que l'on peut en effet s'y plaire durant

la belle saison ; mais en hiver, je vous vois au milieu des boues, ne pouvant sortir qu'avec des échasses, comme les premiers habitans de nos villes, dépourvus de toute espèce de distractions, et confinés dans vos appartemens, où l'aspect de la nature engourdie, contribue encore à vous attrister, et tout cela ne me présente pas un tableau bien riant. — Bon ! reprit M. Duménil, l'hiver, nous avons la ressource de la société. — Mais je ne crois pas que l'on en trouve une bien brillante dans votre village, et d'ailleurs, vous semblez avoir pris soin de vous interdire les moyens d'en recevoir une tant soit peu nombreuse. — Nous avons notre curé, homme respectable, d'une érudition profonde, qui joint l'indulgence à la vertu, et dont l'entretien, pour être toujours profitable, n'est pas dépourvu d'agrémens. Nous avons encore un militaire retraité, qui sait parler d'autre

chose que des batailles où il s'est trouvé; un notaire que dans le monde, on appelerait un *bon homme*, et qu'ici nous nommons un *homme bon*; et enfin un rentier, qui rit volontiers le soir parce qu'il a manqué rarement de faire quelque bien dans le jour. Les deux fils de ce dernier, qui font leur droit à Paris, et qui viennent le voir le dimanche, nous tiennent au courant des modes et des usages de cette capitale, et nous laissent quelquefois, dans leur courte visite, matière à causer tout le reste de la semaine. Quand nous sommes rassemblés vers le soir, l'un tient le journal du jour; l'autre parcourt un livre, et fait part, s'il le veut, des observations intéressantes que lui fournit sa lecture; d'autres, font ou regardent faire une partie d'échecs, et les dames travaillent. Nos plaisirs à tous sont le repos, après une journée employée à des soins utiles, et la satisfaction de nous voir

au sein de nos familles, réunis comme nous l'étions l'hiver d'avant, comme nous espérons l'être l'hiver qui suivra. S'ils semblent devoir être parfois stériles, en revanche, dans nos veillées, chacun s'occupant, on ne parle que lorsque l'on a quelque chose à dire, ce qui nous épargne bien des impertinences; enfin, quand nous nous séparons, nous avons chacun l'assurance que personne ne cherchera à se dédommager, en riant à nos dépends, des complimens qu'il s'est cru obligé de nous faire; et je doute que vous en puissiez dire autant de vos réunions brillantes.

La journée s'était écoulée rapidement; à la sollicitation de mademoiselle Félicité, madame Lormier et madame de V...., avaient consenti à ne retourner que le lendemain à Paris, et elles s'étaient, en outre, engagées à revenir le dimanche suivant, jour de la fête du lieu.

Le soir, on se rendit à l'endroit où les paysans étaient rassemblés, et après avoir assisté longtemps à leurs jeux, qu'animait toujours la présence de M. Duménil, madame Lormier et sa fille se retirèrent dans la chambre que mademoiselle Félicité leur avait fait préparer; mais loin de pouvoir y trouver le sommeil, Aglaé ne songea qu'à se livrer à toutes les réflexions qu'avaient fait naître dans son esprit les événemens de cette journée; elle ne voyait plus en M. Duménil, un vieillard austère et d'une humeur farouche; mais un homme sage, ami de tous les plaisirs tranquilles et vrais. L'idée de passer sa vie avec lui, lui était devenue d'autant moins désagréable, que jusqu'à ce moment elle lui avait paru plus pénible; et peut-être même cette idée lui aurait-elle été douce et riante, si le souvenir de Melvil, qu'elle n'avait pu bannir entièrement de sa mémoire, ne lui avait fait éprou-

ver encore quelques combats. Touchée de l'amour que M. Duménil conservait pour sa première femme, elle sentait que la gloire d'inspirer un tel attachement au cœur d'un homme comme lui, était un but bien digne de borner l'ambition d'une femme. En même temps, tout ce quelle avait entendu dire de madame Duménil, ce respect qu'on lui portait au-delà du tombeau, et ces justes éloges donnés à ses modestes vertus, et si différens des vaines louanges des gens du monde, pénétraient vivement son âme, et lui faisaient connaître que, s'il lui fallait encore quelques efforts pour imiter cette femme admirable, elle en serait amplement récompensée par la considération dont elle se verrait entourée.

Ces diverses pensées l'accompagnèrent à la ville, et elle ne tarda pas à y trouver l'occasion de montrer à quel point elle était déjà changée.

Vers le milieu de la semaine; dans le temps que M. Duménil était chez madame Lormier, on remit à cette dame une lettre de la comtesse de T... qui l'engageait à un concert qui devait avoir lieu chez elle le dimanche suivant; on y entendrait, disait-elle, des artistes distingués, et elle désirait ardemment qu'Aglaé y vînt parce que l'on devait exécuter plusieurs morceaux dont elle était seule capable de se charger.

Madame Lormier lut à haute voix ce billet; la tournure en était des plus aimables, et madame de T... terminait en disant qu'elle comptait sur la présence des deux dames. Eh bien! maman, dit gaîment Aglaé, aussitôt que sa mère en eut fini la lecture, il faut répondre sur le champ à la comtesse, qu'il nous est absolument impossible d'accepter son invitation, parce que nous avons déjà un engagement pris pour dimanche; je ne voudrais pas, dit alors M. Dumé-

nil, que la promesse que vous avez faite à ma sœur, vous privât du plaisir que vous trouveriez chez madame de T... Cette partie ne peut se remettre, et la nôtre, au contraire, peut-être reculée sans difficulté; je me chargerai d'en prévenir ma sœur, en lui faisant part de vos motifs et je suis persuadé qu'elle les trouvera très-valables. Je ne doute pas non plus de l'indulgence de mademoiselle Félicité, repartit Aglaé; mais si vous me laissez libre de suivre mon goût particulier, je préfère aller à Pierre-Fite.

M. Duménil n'insista pas davantage; mais un sourire de satisfaction effleura ses lèvres, et mademoiselle Lormier fut plus flattée de cette légère marque d'approbation, qu'elle ne l'eût été de tous les complimens exagérés qu'elle aurait pu recevoir au concert.

On partit le samedi pour Pierre-Fite. Aglaé devait se rendre le lendemain à l'église, pour y faire la quête avec

M. Duménil. Lorsqu'elle descendit au déjeûner, elle semblait avoir copié dans sa toilette le portrait du pavillon : une robe de mousseline unie, avec une seule fleur dans ses cheveux, composait toute sa parure, et sous ce costume élégant et simple, on eût dit madame Duménil elle-même au temps de sa jeunesse ; la sérénité que son âme avait retrouvée se peignait dans ses regards, elle s'y joignait à l'expression de douceur qui leur était propre, et cette candeur virginale qu'obscurcissaient naguère les ornemens de la coquetterie, brillant dans tout son éclat sur son front, achevait de lui donner le charme séduisant de celle qu'elle était appelée à remplacer.

M. Duménil, ne put la voir paraître ainsi sans être vivement ému : des larmes mouillèrent sa paupière, et en la contemplant, il resta quelques instans plongé dans une profonde rêverie ;

mais lorsqu'elle parcourut l'église elle ne produisit pas moins d'impression sur tous les habitans du lieu.

Ce n'était plus cette jeune personne sémillante, légère, qui dans un cercle de rivales éclipsées, cachait mal l'enivrement que portaient à son ame des transports plus bruyans qu'honorables. Quand elle vit tous les regards fixés sur elle, une légère rougeur colora son visage et un modeste embarras donna à son maintien du calme et du recueillement, sans lui rien faire perdre de sa dignité : un murmure d'admiration suivit ses pas; tous les paysans, la considérant avec un mélange d'attendrissement et de respect, se dirent l'un à l'autre, on croirait voir notre bonne dame, et pour compléter son triomphe, quand elle eut fini sa quête, et qu'elle passa près du respectable curé : Vous nous rappelez, lui dit-il, les jeunes années de cet ange, que le ciel nous a trop promptement ravi.

Vers le soir, comme on était à la promenade, madame Lormier se plaignit d'un peu de fatigue, et par égard pour elle, on se décida à rentrer aussitôt. M. Duménil, ramena la société par son jardin, et comme il passait auprès du pavillon, il engagea toutes les personnes qui l'accompagnaient à y monter, leur disant qu'elles y seraient sans doute, plus agréablement que dans tout autre endroit de la maison. Aglaé, tressaillit en se voyant menée dans ce lieu, par celui qui jusqu'alors avait voulu l'entourer d'un respect religieux, et qui en avait interdit l'entrée à tout le monde; mais son émotion redoubla, lorsque M. Duménil lui dit, en lui montrant la harpe de sa femme, cet instrument vous est familier, voulez-vous nous procurer le plaisir de vous entendre? Aglaé ne se fit pas prier, elle se mit à la harpe; elle prit le premier cahier de musique quilui tomba sous la

main ; il ne renfermait que des airs anciens, mais tous simples et touchans; celui qu'elle choisit était précisément l'air favori de madame Duménil, et elle le chanta avec tant d'expression, elle s'accompagna avec tant d'agrément, que tous ceux qui l'écoutaient parurent se recueillir en eux-même, comme s'ils eussent craint de perdre le moindre son.

Lorsqu'elle eut fini, personne n'applaudit, on ne lui donna aucune louange; c'eût été déroger à la règle établie dans cet asile; mais un profond silence continua à régner parmi les assistans, et l'on eût dit que chacun écoutait encore quoique rienne se fît plus entendre. La nuit s'avançait, et le peu de clarté répandu dans l'appartement, contribuait a entretenir chacun dans sa rêverie. Au bout de quelques instans, Aglaé se leva, et elle alla se placer à la croisée par laquelle on apercevait le tombeau

de madame Duménil. Au moment où elle en approchait, elle entendit un léger bruit dans une partie du feuillage. Tournant ses regards de ce côté elle vit un jeune homme, qui semblait empressé de s'échapper, et autant qu'elle put distinguer à travers l'obscurité, elle crut reconnaître Alfred. Elle n'avait pas encore eu le temps de se remettre du trouble où l'avait jetée cette apparition soudaine, lorsque M. Duménil s'avança vers elle. Vous voyez, lui dit-il, quels sont les plaisirs que l'on goûte dans ma solitude, puis-je espérer qu'ils suffiront à votre bonheur, et que vous consentirez à remplacer celle dont la mort a laissé ici un vide que je n'ai cessé qu'aujourd'hui de ressentir? Aglaé, de plus en plus émue, n'avait pas la force de répondre. Me sera-t-il permis, reprit M. Duménil, d'expliquer votre silence en ma faveur? Ma main dépend de ma mère, repartit enfin Aglaé, d'une voix qui peignait à quel

point son ame était oppressée. Je sais qu'elle autorise votre recherche; mon devoir est de céder à ses vœux, et je tâcherai de m'acquitter dignement de ce que vous attendez de moi. Elle n'eut pas plutôt prononcé ce peu de mots, que M. Duménil retourna vers les autres personnes qui étaient réunies dans le pavillon. Madame Lormier s'était approchée de sa fille, elle avait entendu sa réponse, elle lui serra tendrement la main, comme pour la remercier d'un effort qui mettait un terme à ses longues inquiétudes; mais la voyant absorbée dans ses réflexions, elle craignit d'augmenter sa douleur, en cherchant à lui prodiguer des consolations inutiles, ou en laissant voir une satisfaction qui eût trop contrasté avec la tristesse à laquelle elle paraissait en proie; elle n'essaya point de la distraire, et mademoiselle Lormier put se livrer sans contrainte à toutes les pensées qui l'agitaient.

A mesure qu'elle s'était formée à l'école du malheur, et sous les dures leçons de M. Duménil, elle avait cessé de s'étonner qu'Alfred eût redouté de la choisir pour sa compagne : la haine, qu'il lui avait inspirée pendant quelques instans, avait fait place à des sentimens plus doux : elle n'avait plus senti que le chagrin d'avoir mérité de le perdre, et de s'être, par-là, réduite à la nécessité de contracter un lien que son cœur ne pouvait chérir. Cependant elle s'était résignée. Peut-être elle allait s'unir à M. Duménil, sans regrets et sans effroi ; mais Alfred, en se présentant inopinément à sa vue, venait de renouveler ses douloureux souvenirs, et de faire chanceler toutes ses résolutions. Si l'amour qu'il avait ressenti pour elle n'était pas encore entièrement éteint ! S'il avait oublié ses torts ! S'il cherchait enfin à la voir, à solliciter de nouveau sa main ! Mais pourquoi, pensa-

t-elle aussitôt, toutes ces vaines idées, qui ne servent qu'à troubler ma paix? Ne viens-je pas d'élever, entre nous deux, une insurmontable barrière? Maintenant je ne dois plus m'occuper que de l'effacer de ma mémoire. Au même instant, ses regards se portèrent sur le tombeau qu'éclairaient les rayons de la lune, et la vue de ce monument lui rappela plus vivement l'étendue des devoirs qu'elle venait de s'imposer. Remplacer madame Duménil! quelle tâche! et comment pouvait-elle espérer de la remplir! mais aussi le succès ne serait-il pas d'autant plus glorieux qu'il fallait plus d'efforts pour l'obtenir. Eh bien! se dit-elle enfin, animée d'une noble émulation, j'interrogerai tout ce qui reste d'elle; entourée de ses souvenirs, je pourrai, plus que toute autre, la prendre pour modèle; si parfois le courage me manque, moi-

aussi j'irai prier sur la tombe de cette femme admirable, et son ombre, sans doute, m'écoutera, quand je lui demanderai de ranimer mes forces, de me guider dans la route de la vertu, et de me rendre telle, en un mot, qu'il faut que je sois pour assurer la félicité de son époux.

Cependant, plus elle approchait du moment où elle devait s'engager irrévocablement, et plus son esprit était agité. La veille du jour fixé pour la signature du contrat, comme elle cherchait inutilement à prendre du repos, elle se leva avec l'aurore, et elle descendit au jardin pour attendre l'instant où elle pourrait se rendre auprès de sa mère.

Lorsqu'elle regagnait la maison, elle aperçut un jeune homme qui sortait à grands pas du vestibule, et cette fois, elle ne put s'y méprendre, c'était Alfred. Cette seconde apparition fit sur elle

encore plus d'impression que la première, car elle la confirma dans les idées, qu'elle avait d'abord conçues, en croyant voir Melvil à Pierre-Fite, et elle ne douta plus qu'il ne vînt de faire une tentative infructueuse auprès de madame Lormier. Elle passa la journée dans un trouble inexprimable, et de toute la nuit elle ne put fermer l'œil. Lorsqu'elle descendit le lendemain dans la chambre de sa mère, elle était pâle et défaite, et l'on pouvait juger facilement qu'elle s'efforçait de cacher, sous des dehors calmes, les sentimens les plus pénibles. M. Duménil, mademoiselle Félicité et madame de V.... étaient déjà réunis auprès de madame Lormier, et l'air de gaîté et de satisfaction que l'on remarquait sur les visages de ces quatre personnes, formait un contraste frappant avec l'abattement d'Aglaé. . . .

Le notaire ne tarda pas à arriver. —

Eh! quoi, dit M. Duménil, dès qu'il fut entré, celui qui nous est ici le plus nécessaire, est le dernier à venir. Je suis d'avis que pour le punir de sa lenteur, nous procédions sans lui à la lecture du contrat. Aglaé cherchait envain ce que signifiaient ces paroles; elle promenait autour d'elle des regards étonnés, elle croyait voir rassemblés tous ceux qui devaient assister à cette cérémonie; et elle semblait demander l'explication de ce qu'avait dit M. Duménil, sans que personne s'empressât de la lui donner. Cependant le notaire avait apprêté l'acte: J'ai laissé en blanc les noms des futurs époux, dit-il, il faudrait les écrire.— Eh bien! mettez, répond M. Duménil, Aglaé Lormier et Charles-Alfred Melvil. — Alfred! répète Aglaé, dans une surprise extrême.— Aimable Aglaé, lui répond M. Duménil, en s'approchant d'elle, il n'est plus temps de feindre; ah! dai-

gnez consentir à ce qu'un neveu que je chéris, prenne aujourd'hui ma place. Qui, moi! jaurais pu avoir l'idée d'unir vos jeunes années à ma triste vieillesse? Non, il vous faut un époux plus digne de vos charmes, et que le ciel réserve à jouir plus long-temps du bonheur qu'il va devoir à vos vertus. Pardonnez, si, depuis quelques mois, j'ai paru me plaire à voir vos tourmens, et daignez écouter les motifs de ma conduite. Alfred vous aimait tendrement; mais élevé, dès son enfance, auprès d'une femme née pour être le modèle de son sexe, il avait peut-être le droit de se montrer difficile sur le choix d'une compagne. Quand il crut devoir renoncer à vous, son cœur fut déchiré. Je vis ses chagrins, et je formai le projet de le rendre au bonheur. Instruit par lui des qualités que renfermait votre âme, j'osai me flatter de vous éclairer aisément sur les erreurs qui abu-

saient votre jeunesse. Pour y réussir, il m'a fallu feindre, envers vous, une sévérité, une dureté bien éloignée de moi; il m'a fallu souvent risquer de m'attirer votre haine; cependant rien ne m'a rebuté, parce qu'après vous avoir connue, je ne songeai plus à mon neveu, je ne pensai plus qu'au prix qui devait vous dédommager un jour des sensations pénibles que vous faisait éprouver ma présence. Aglaé, je vous ai guidée dans une route nouvelle; quelques épines en défendaient l'entrée; mais cette entrée est franchie, et sous vos pas maintenant vous ne trouverez plus que des fleurs. L'estime et l'amour de votre époux vous accompagneront à tous les instans de votre vie; ils répandront sur le déclin de vos ans comme sur les premiers temps de votre union, les charmes les plus doux. Le respect, la vénération de tout ce qui vous entourera, la considération que les gens

du monde eux-mêmes, tout frivoles qu'ils sont, ne peuvent cependant refuser à la vertu, seront la digne récompense de vos efforts; et quand vous jouirez de ces biens inestimables, peut-être me saurez-vous quelque gré d'avoir travaillé à vous les faire acquérir. — Ah! Monsieur, reprend vivement Aglaé, ma reconnaissance n'attendra pas des temps éloignés; dès aujourd'hui je sens ce que je vous dois. A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'Alfred sort d'un cabinet voisin, et se précipite à ses pieds: Et moi, lui dit-il, puis-je espérer aussi que votre clémence.... — Ah! que me parlez-vous toujours de pardon? seule j'ai besoin d'indulgence. J'avais mérité que vous m'abandonniez sans retour; et loin de là, vous m'accablez de vos bienfaits, en me rendant à la raison et en me montrant mes devoirs, que désormais je mettrai toute ma gloire à remplir..

— Bonne Aglaé, reprend M. Duménil, vous voulez qu'aucun nuage ne trouble la félicité de ce jour? Ah! si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, venez, pour me le prouver, dans ce pavillon, asile des modestes vertus; venez, dis-je, me rappeler les plaisirs que le sort m'a trop tôt enlevés. Je vous avais demandé de remplacer la compagne que j'ai perdue; vous la remplacerez, en effet, sous un titre différent; comme elle vous embellirez ma retraite; et comme elle vous y passerez des jours calmes, sereins, et dont l'uniformité ne sera que celle du bonheur.



Elles n'avaient pu s'éloigner du désert sans un sentiment douloureux, elles y rentraient pour y savourer les plaisirs qui y avaient rempli tous leurs instans.

DEUX MOIS A PARIS.

Ah! retournons dans nos campagnes, on y vit plus heureux que dans les palais d'ici.
J. J. ROUSSEAU.

EUGÉNIE et Lucile étaient encore dans l'enfance, lorsque M. de Sérangy, leur père, abandonna la cour, où il tenait un rang distingué, pour se retirer en Provence, où étaient situées toutes ses propriétés. Là, dans une campagne surnommée *le Désert*, qui offrait un séjour délicieux, Eugénie et sa sœur virent leurs jeunes années s'écouler au sein d'une félicité toujours parfaite. Objets de toute la tendresse de leurs parens, chéries de tous ceux qui les entouraient, elles n'avaient que des plaisirs simples; mais rien n'en interrompait le cours, et elles

étaient arrivées à l'adolescence, qu'elles ignoraient encore le nom même du chagrin.

Madame de Sérangy avait laissé à Paris une sœur qu'elle aimait tendrement; elle lui avait fait promettre, en s'éloignant d'elle, de venir souvent visiter sa retraite; mais un long espace de temps s'était écoulé sans que madame Terville eût été libre de remplir l'engagement qu'elle en avait pris, et les jeunes Sérangy atteignaient déjà l'une sa seizième année, l'autre sa dix-septième, quand leur tante vint pour la première fois au Désert. Madame Terville avait amené avec elle ses deux filles, Laure et Julie. Ces dernières étaient du même âge, à peu-près qu'Eugénie et Lucile. Elles avaient été comme elles, élevées avec les plus tendres soins; elles ne devaient pas moins aux dons de la nature, qu'à l'excellente éducation qu'elles avaient reçue; mais elles avaient été accoutumées, pour

ainsi dire, dès leur enfance, à tous les plaisirs bruyans, et à la vie dissipée de Paris, et elles n'imaginaient pas d'existence préférable à celle qu'elles y menaient.

Les quatre jeunes personnes furent bientôt liées d'une étroite amitié : Laure et Julie avaient peine à concevoir que leurs cousines pussent se plaire dans un lieu où tous les jours se ressemblaient, et où l'on n'avait en quelque sorte que des paysans pour toute société; elles leur en laissèrent voir leur surprise, et elles leur firent le détail des amusemens nombreux et variés, qui remplissaient d'ordinaire leur temps. D'abord les jeunes Provençales s'étonnèrent au récit de ces fêtes brillantes, si éloignées de leurs habitudes champêtres, et bientôt elles souhaitèrent de connaître aussi les plaisirs dont on leur traçait le riant tableau.

Quand madame Terville fut retour-

née à Paris, les jeunes amies s'écrivirent fréquemment. Les lettres de Laure et de sa sœur, toujours remplies du récit des bals, des réunions, des concerts, auxquels elles assistaient, n'étaient propres qu'à exciter encore les désirs qu'elles avaient donnés aux demoiselles de Sérangy. La vive imagination d'Eugénie, embellissant tout ce que disaient ses cousines, elle se faisait de Paris, une peinture délicieuse; elle comparait ensuite la vie que l'on y menait à leur existence solitaire, et les plaisirs qui, jusqu'alors, avaient suffi à son bonheur, ne lui semblaient plus que stériles et froids. Moins vive et plus sensée, Lucile ne partageait pas entièrement les idées de sa sœur; mais elle ne pouvait se défendre aussi d'une secrète curiosité, et elles ne tardèrent pas à trouver l'une et l'autre que l'on ne peut être heureuse, quand à seize ans l'on n'a jamais perdu de vue les clochers de son village.

Madame Terville avait engagé sa sœur à venir à son tour passer un hiver à Paris. Madame de Sérangy ne pouvait se résoudre à quitter le Désert; cependant ses nièces, dans toutes leurs lettres, ne manquaient pas de témoigner à leurs cousines combien elles souhaitaient de les revoir; et madame de Sérangy, vaincue par leurs instances, et par celles de ses filles, consentit enfin à ce que ces dernières cédassent aux vœux de leurs cousines et de leur tante. Dès-lors, on ne pensa plus qu'au moment où l'on serait dans la capitale. L'été qui devait s'écouler, avant cet instant désiré, parut d'une longueur insupportable; peu s'en fallut que l'on ne craignît de ne le voir jamais finir. Cependant on atteignit le mois d'octobre plutôt encore qu'on ne l'aurait cru, et M. Terville vint chercher ses deux nièces.

Quand les deux jeunes personnes se virent si près de leur départ, elles ne

purent se défendre de quelque tristesse; elles allaient s'éloigner pour plusieurs mois d'un père chéri, d'une tendre mère, c'était bien acheter tous les plaisirs qu'elles se promettaient; mais aussi, quand elles reviendraient au Désert, que de choses elles auraient à raconter! Le récit de leur séjour à Paris, égayerait long-temps les entretiens de famille, et puis elles écriraient souvent; presque tous les jours; on saurait tout ce qu'elles verraient de remarquable, tout ce qui leur arriverait digne d'être rapporté; en un mot, on entretiendrait, de part et d'autre, une correspondance si exacte et si détaillée, que l'on ne pourrait s'apercevoir qu'on était séparé par une distance de deux cents lieues.

La veille du jour où elles devaient se mettre en route, tous les habitans du Désert demandèrent à être admis auprès d'elles, pour leur faire leurs adieux: c'étaient les paysans qu'elles avaient quel-

quefois secourus, ou pour qui elles avaient souvent imploré l'appui de leurs parens, et les domestiques qui, presque tous, avaient dû, à leur intercession, le pardon de quelques fautes. Parmi tous ces braves gens, qui pleuraient déjà leur absence, on distinguait Magdeleine, leur nourrice, Marianne, leur bonne qui les avait vues naître, qui avait pris soin de leur enfance, et qui, vieillie à leur service, accablée déjà d'infirmités, redoutait de ne pas vivre assez pour voir leur retour, et enfin, Marcel, leur frère de lait.

Ce dernier avait, plus que tout autre, droit de s'attrister: depuis trois mois il était fiancé à Rose, la petite fille de Marianne, et il n'attendait, pour l'épouser, que le moment où il aurait satisfait à la conscription. Les deux sœurs avaient témoigné le désir d'emmener Rose à Paris, pour avoir au moins quelqu'un avec qui elles pussent s'entrete-

nir à toute heure de ceux qu'elles laissaient au Désert. Marianne n'avait pu résister aux vœux de ses chers enfans ; Rose et Marcel eux-mêmes n'auraient voulu, pour rien au monde, manquer de condescendance pour leurs jeunes maîtresses ; mais ils ne pouvaient se séparer sans une douleur d'autant plus vive, qu'ils avaient à redouter de ne plus se revoir, si Marcel, au prochain tirage, était désigné par le sort.

Le chagrin du jeune homme toucha profondément les demoiselles de Sérangy : elles s'efforcèrent de le consoler, en lui promettant de ramener bientôt Rose ; elles offrirent de la laisser au Désert, et peu s'en fallut même que, pour calmer sa douleur, elles ne renonçassent à leur voyage.

Le lendemain, elles devaient monter en voiture avant le jour ; lorsqu'elles descendirent dans la cour du château, elles y trouvèrent réunis tous ceux qui

s'étaient déjà rendus la veille auprès d'elles. Ces bons paysans se faisaient une telle idée d'un voyage à Paris, que l'on eût dit qu'ils désespéraient de revoir leurs jeunes maîtresses ; ils voulaient leur témoigner encore une fois leur amour et leur reconnaissance, et la voiture s'était déjà éloignée, qu'Eugénie et Lucile entendaient encore les bénédictions, les regrets et les vœux de leurs fidèles serviteurs.

Les touchantes marques de la tristesse qu'occasionnait leur départ, avaient fait naître, dans l'ame des jeunes voyageuses, une mélancolie qui ne se dissipa que lentement. La route ne leur offrait rien qui pût les égayer : les arbres, déjà dépouillés de leurs fleurs, et la campagne privée de tout son éclat, ne présentaient qu'un aspect triste et stérile, et la pluie, qui ne cessait pas de tomber, permettait à peine de distinguer les objets à quelques pas de la voiture.

Cependant, lorsqu'elles approchèrent du terme de leur voyage, elles commencèrent à reprendre leur gaîté; le temps était redevenu plus serein; elles promenaient autour d'elles des regards curieux, avides; et elles étaient encore à plus de quinze lieues de Paris, que déjà elles s'étonnaient de ne rien voir qui annonçât l'approche de cette grande ville. Elles auraient ardemment désiré d'y faire leur entrée pendant le jour; mais elles n'y arrivèrent que lorsque la nuit était déjà très-obscure, et elles descendirent chez leur oncle, sans avoir pu se faire aucune idée de la capitale.

Les deux demoiselles Terville s'appliquèrent à reconnaître, par toutes sortes de prévenances, l'accueil aimable que, dix-huit mois auparavant, elles avaient reçu de leurs cousines. Il fallut d'abord que celles-ci songeassent à se remettre des fatigues du voyage, et les premiers jours ne furent employés qu'à se com-

muniquer les projets que l'on avait formés de part et d'autre. Jamais, disaient Laure et Julie, on n'aurait vu un hiver plus agréable; déjà il n'était parlé que des fêtes qui devaient se succéder sans relâche; par surcroît de bonheur, deux de leurs jeunes parentes venaient de se marier, et cela serait encore pour elles une nouvelle source de divertissemens.

Les demoiselles de Sérangy auraient voulu profiter du temps qui devait s'écouler encore avant que les réunions ne commençassent, pour connaître tout ce que Paris a de remarquable : ces monumens, ces jardins, ces musées, ces riches collections de tout genre, dont elles avaient souvent entendu parler avec admiration; mais, selon leurs cousines, des soins bien plus importans devaient les occuper d'abord; il ne leur était pas permis de se laisser voir sous leur costume, à-la-fois simple et provincial, et il fallait avant tout,

qu'elles eussent plusieurs parures d'un goût moderne, et qu'elles donnassent à leur toilette l'élégance et les grâces parisiennes.

Aussitôt que l'on avait déjeûné, l'on montait en voiture avec madame Terville, et la matinée était employée à parcourir les riches magasins de la rue Vivienne. Le Normand, Nourtier, etc. étalaient successivement leurs cachemires et leurs étoffes précieuses aux yeux surpris des jeunes Provençales; on ne sortait de chez eux que pour aller essayer les chapeaux de madame Doyen, ou pour tâcher de fixer enfin un choix long-temps suspendu entre les robes de madame Colliot. Lorsqu'on était de retour, les marchands arrivaient, il fallait recevoir et examiner de nouveau les emplettes que l'on avait faites. Ensuite venaient les couturières, et de longues heures se passaient encore à discuter gravement sur le choix d'une garniture,

ou sur la façon d'une robe. Les demoiselles de Sérangy, peu instruites des rigoureuses lois de la mode, étaient toujours disposées à tout approuver; mais leurs cousines, moins faciles à satisfaire, ne leur permettaient d'accepter une robe, que lorsque l'ouvrière, docile à leurs leçons, avait refait, défait, refait encore, et atteint enfin le dernier degré de perfection. Eugénie, accoutumée à rire, à folâtrer sans cesse, ne supportait pas toujours ces longues discussions sans impatience : souvent elle prétendait qu'elle ne pouvait s'assujétir à traiter de pareilles bagatelles avec tant d'importance, et qu'elle voulait que dans des choses qui ne regardaient qu'elle, on lui laissât suivre son goût. Laure et Julie se récriaient, elles objectaient la mode, et la nécessité de se conformer à ses lois, si l'on voulait éviter de se singulariser. Eugénie résistait encore quelques instans, puis bientôt

elle se rendait, souriant à l'idée de retourner dans sa province avec ce qu'il y aurait de plus nouveau à Paris, et d'exciter par-là l'admiration de toutes les femmes d'Aix.

S'agissait-il de l'achat d'une étoffe? celle qu'Eugénie aurait préférée, n'était jamais celle qu'on lui laissait prendre; en vain elle s'efforçait de défendre son choix, on ne lui répondait que par ces mots : « Fi donc! cela n'est pas supportable, c'est tout l'opposé de la mode. — Mais, disait-elle souvent à ses cousines, je vous ai vu des robes toutes semblables, lorsque vous êtes venues au Désert; alors vous en étiez enchantées; il n'y avait, disiez-vous, rien de plus joli. — Bon! pouvez-vous parler de cela? reprenaient les demoiselles Terville, l'année dernière, il est vrai, cela était encore la fureur; mais à présent, on ne peut plus se permettre de rien porter de pareil. » Eugénie répli-

quait en riant ; elle avait peine à concevoir que ce que l'on avait long-temps trouvé joli, pût cesser tout à coup de le paraître ; mais convaincue de son ignorance en matière de goût, elle finissait encore par se soumettre.

Lucile, quoiqu'elle fût plus douce et plus timide, opposait cependant plus de résistance aux décisions de ses cousines. Elle aimait tant la simplicité dans laquelle elle avait été élevée ! La mousseline dessinait si bien sa jolie taille, et les plis de cette étoffe légère et souple, lui semblaient si préférables à ceux du satin ou de la gaze, qu'elle n'avait renoncé à sa mise provinciale, qu'après quelques combats. Ses beaux cheveux blonds, qui tombaient en longues boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure une expression presque angélique, et malgré tout le respect que lui pouvait inspirer la haute renommée d'un coiffeur qui, sous le nom d'*ar-*

tiste, se rendait en cabriolet chez ses *pratiques*, ce n'était pas sans regret qu'elle avait souffert que sa main les relevât en un ridicule échaffaudage, qui passait alors pour le comble du bon goût, et qui formait le plus bizarre contraste avec la régularité de ses traits. Enfin, grâces aux soins des demoiselles Terville, un mois ne s'était pas écoulé que leurs cousines avaient subi une métamorphose complète, et n'offraient plus rien qui pût les faire distinguer des jeunes personnes élevées dans la capitale, et les plus recherchées dans leur mise. Elles n'avaient pas manqué d'instruire leur mère des progrès de cet important changement, et de lui communiquer toutes les observations qu'elles s'étaient trouvées à même de faire.

« Ce que je ne puis m'empêcher de regretter, disait Eugénie en terminant une de ses lettres. Ce sont nos courses à

travers champs, dans lesquelles il nous arrivait toujours quelque aventure divertissante, et où nous ne cessions jamais de rire depuis le moment où nous nous mettions en route, jusqu'à celui où nous rentrions à la maison. Ici, se promener, c'est faire quelques tours dans une allée bien droite et bien sablée, qui n'est pas trois fois longue comme celle de notre verger, où il y a toujours beaucoup de monde, et où l'on ne se rassemble guères, comme disait dernièrement mon oncle, en citant les expressions d'un célèbre écrivain, que *pour se regarder au visage, et se désapprouver les uns les autres* (1).

« D'ailleurs ce qui ôte, à mon gré, tout le charme de la promenade, c'est que l'on ne peut se montrer dans aucun endroit public sans être très-paré; chaque fois que nous devons sortir, mes cousines passent près de deux heures à leur

(1) La Bruyère.

toilette. Pour ma sœur et moi, qui ne pouvons nous assujétir à rester toute la matinée devant une glace, quoique notre négligence nous attire de leur part bien des critiques, nous consacrons la plus grande partie de ce temps à nous entretenir avec Rose de toutes nos habitudes villageoises, si différentes de ce que nous voyons ici. Cela est cause qu'il m'est arrivé hier quelque chose de fort plaisant, et que je veux vous raconter.

« Le temps était assez beau, mes cousines avaient proposé ce qu'elles appellent une promenade. Lucile était habillée depuis le matin; ma tante l'avait priée de rester auprès d'elle : moi, pendant que Laure et Julie faisaient leur toilette, je me suis mise à causer avec Rose. Nous nous rappelions toutes nos parties champêtres, toutes nos visites à la bonne Madelaine; comme nous mettions tout en désordre chez elle quand nous ne la trouvions pas;

comme nous mangions tous les fruits qu'elle avait mis à part pour nous les apporter le lendemain ; comme elle criait, quand elle rentrait, après ses méchans enfans qui lui gaspillaient tout, qui ne lui laissaient jamais le plaisir de leur rien offrir ; comme elle nous défendait de revenir chez elle ; et puis, comme elle finissait, quand nous l'avions bien embrassée, par nous faire promettre de revenir le lendemain. Nous nous rappelions encore comme Marianne nous grondait quand nous la conduisions dans des chemins où son âne ne voulait pas marcher, et que nous étions obligées de nous mettre l'une à le pousser par derrière et l'autre à le tirer par la bride. Enfin nous repassions toutes nos folies, qui étaient presque toujours les mêmes, et qui nous faisaient toujours rire également. Au milieu de ces entretiens, le temps s'écoulait et je n'avais pas encore songé à m'habiller,

quand mes cousines me firent avertir qu'elles m'attendaient. Je passe vîte une robe, en moins de cinq minutes, je suis prête. Le souvenir de nos anciens amusemens m'avait rendue gaie comme je ne l'avais jamais été depuis mon arrivée à Paris; j'entre d'un saut dans le salon; j'y trouve plusieurs des jeunes amies de mes cousines; je les vois toutes me regarder avec le plus grand étonnement et en se pinçant les lèvres : en même temps, voilà mon oncle qui part d'un grand éclat de rire, et moi je m'arrête au beau milieu de l'appartement, comme une statue. — Eh bien! Eugénie, me dit mon oncle, où veux-tu donc aller dans cet équipage? » Je jette un coup d'œil sur la glace, toute à l'idée de nos plaisirs du Désert; je m'étais mise comme si j'y étais encore, avec une robe de perkale toute unie, une pélerine pareille, et ce chapeau de paille tout rond, et à grands rebords qui est si

commode quand il fait du soleil et avec lequel on s'épargne l'embarras de traîner toujours une ombrelle après soi. En reconnaissant ma méprise, j'ai ri comme une folle; tout le monde a fait chorus, et cela a soulagé d'un grand poids toutes ces pauvres jeunes personnes, qui trouvaient mon costume la chose du monde la plus extraordinaire, et qui, par politesse, n'osaient me le laisser voir. Cependant il a fallu que j'aille m'habiller autrement, quand j'ai eu fini, il était trop tard pour sortir; nous sommes restées à la maison; il est venu beaucoup de visites, et il m'a fallu, jusqu'au dîner, me morfondre sur ma chaise à étouffer mes bâillemens.

« Il faut assurément qu'il y ait ici des instans où l'on s'amuse beaucoup, pour que l'on puisse se résoudre à supporter l'ennui de songer toujours à sa toilette, et de passer sa vie à acheter des étoffes ou à recevoir des couturières. Je n'ai pas en-

core été bien à même d'en juger : jusqu'à présent, nous n'avons assisté à aucune des fêtes dont mes cousines nous ont parlé à notre arrivée, et le premier bal pour lequel nous soyons invitées n'aura lieu que dans trois semaines. J'ai grande envie d'être au moment de vous en faire le détail, car on dit qu'il se composera de toute la meilleure société de Paris, et mes cousines, qui m'ont déjà fait le portrait de plusieurs personnes fort aimables et fort recherchées, qui doivent s'y trouver, ne doutent pas que la fête ne soit l'une des plus brillantes que l'on puisse voir. »

Tant que les deux sœurs n'avaient pas été en état de paraître convenablement, Laure et Julie s'étaient opposées de tout leur pouvoir à ce que leur mère les présentât à ses connaissances ; et la première fois qu'elles eurent occasion de paraître en public, ce fut pour un concert dans lequel on devait entendre les premiers musiciens de la capitale.

Lorsqu'elles entrèrent dans la salle, toutes les loges étaient déjà occupées par un grand nombre de femmes dont les toilettes disputaient de richesse et d'élégance. Les jeunes Provençales ne pouvaient se lasser d'admirer ce coup d'œil tout nouveau pour elles, et elles avaient peine à contenir les marques de leur surprise et de leur ravissement, quand plusieurs personnes ayant aperçu madame Terville, passèrent dans sa loge.

Aussitôt que tous les étrangers se furent retirés, Eugénie s'empressa de demander à ses cousines, qui était une jeune dame à qui elles avaient fait l'accueil le plus aimable, et qui, en moins d'un quart-d'heure de conversation, avait parlé des personnages les plus importans de l'État, et même des princes du sang, de manière à faire croire qu'elle était admise auprès d'eux dans la plus grande intimité; elle est sans

doute d'une famille illustre, leur dit-elle, ou du moins elle possède des richesses considérables.

— Point du tout, repartit Laure, d'un ton dédaigneux, c'est la femme d'un avocat distingué par son mérite; mais qui n'a qu'une fortune très-bornée. Elle possède un talent rare sur la harpe, et l'une des plus belles voix de Paris; il n'y a pas de concerts chez les princes et les grands seigneurs où elle ne soit appelée, et dont elle ne fasse le principal ornement. Ce cachemire qu'elle drape avec art pour en faire ressortir la souplesse et la beauté, a été le prix d'une sonate exécutée chez le duc de R***. Le collier de diamans que vous lui avez vu, a payé un duo chanté devant toute la cour, avec le premier acteur des Italiens; et sa calèche, dont elle a eu grand soin de nous entretenir, a été achetée à la suite d'un concert d'amateurs distingués, donné au bénéfice

d'une famille indigente.—Eh! quoi, dit Eugénie, dans une surprise extrême, pouvez-vous approuver la conduite singulière de cette dame? — Non vraiment, repartit Laure, et je n'ai rien dit qui puisse vous le faire croire; comment ne la blâmerait-on pas? La seule différence qu'il y ait entre elle et une actrice de profession, c'est qu'elle a des spectateurs moins bourgeois, et qu'elle se fait mieux payer ses représentations. — D'où vient donc l'accueil obligeant que vous lui avez fait? repartit Eugénie, de plus en plus étonnée; est-ce aussi la mode en ce lieu de louer les gens en leur présence pour les décrier en arrière? — Mais que vous êtes bonne, répliqua Laure en riant; s'il fallait dire à chacun ce que l'on pense de lui, on serait dans un perpétuel état de guerre; cette femme, il est vrai, ne mérite pas une grande considération; mais son mari est un fort

honnête homme, qui n'a d'autre ridicule que de souffrir celui que se donne sa femme, et par rapport à lui, il faut bien cacher ce que l'on pense de celle-ci.

En ce moment le concert commença; Eugénie et Lucile donnèrent aussitôt toute leur attention à la musique, et elles ne purent entendre, sans une sorte de ravissement, tous les divers morceaux qui furent successivement exécutés avec un talent supérieur. Elles s'étaient plusieurs fois étonnées d'être distraites par le bruit que faisaient autour d'elles une foule de personnes qui ne cessaient pas de s'entretenir à voix basse. Aussi Lucile profita-t-elle du premier moment d'intervalle pour en marquer sa surprise à Julie. — Il me semble, lui dit-elle, que ceux qui n'avaient pas l'intention d'écouter la musique auraient pu se dispenser de venir ici? — Eh ma chère! lui répliqua sa cousine, on voit bien que vous arrivez de la

province ! Croyez-vous donc que le concert ait seul attiré toutes les personnes qui nous entourent ? Eh non ! elles ont déjà entendu nombre de fois tous les morceaux que l'on exécute, et les talens qui vous transportent n'ont plus rien de nouveau à leur offrir. La plupart d'entr'elles ne sont venues ici que pour passer le temps, et faute d'avoir ce soir autre chose de mieux à faire, ou plutôt elles n'y ont été amenées que par le désir de se faire voir ; car ces sortes de spectacles sont plus particulièrement qu'aucun autre le rendez-vous de la bonne compagnie.

Cependant on avait abandonné la campagne, chacun était de retour à la ville, les plaisirs commençaient à se succéder presque sans interruption, et toutes les soirées des demoiselles de Sérangy se trouvaient partagées entre les réunions à jour fixe, qui avaient lieu chez les amies de leur tante.

Parmi ces réunions, les plus remarquables étaient celles de madame d'Elinas; c'étaient aussi celles que les demoiselles Terville affectionnaient le plus. On y trouvait les artistes les plus célèbres dans tous les genres; on y rencontrait toutes les femmes qui étaient en possession de donner le ton dans la capitale, et les jeunes gens qui passaient pour les modèles du goût et des bonnes manières. Elles ne se distinguaient pas moins par l'élégance que par le nombre des personnes qui y étaient admises; il n'était pas permis de s'y faire voir deux fois avec la même toilette, et pendant toute la semaine, on n'était en quelque sorte occupé, que des apprêts nécessaires pour y paraître d'une manière convenable.

La première fois que les demoiselles de Sérangy y furent conduites, elles y attirèrent l'attention générale. Elles possédaient assez d'avantages personnels

pour éveiller la jalousie et la malignité des jeunes personnes, et faire naître l'inquiétude des mères, qui voyaient en elles des rivales dangereuses pour leurs filles; aussi leur fut-il aisé de s'apercevoir qu'elles étaient l'objet d'une curiosité qui n'avait rien de bienveillant. Mademoiselle d'Elinas, liée depuis l'enfance avec les demoiselles Terville, accueillit, il est vrai, leurs cousines avec l'amabilité qui lui était propre; mais la plupart des autres femmes ne parurent occupées que du désir de leur trouver quelques ridicules, persuadées que lorsqu'on arrivait d'une province éloignée, l'on ne pouvait manquer de prêter à la satire.

On commença par faire un peu de musique; toutes les jeunes personnes avaient pris soin de se munir de leurs cahiers; elles passèrent successivement à la harpe ou au piano, non sans s'être fait long-temps prier, et les divers mor-

ceaux qu'elles firent entendre, ou bien ou mal exécutés, reçurent tous les mêmes tributs d'applaudissemens. Enfin, vint le tour d'Eugénie et de Lucile; mademoiselle d'Elinas, qui s'était informée si elles étaient musiciennes, aurait cru manquer aux devoirs de l'hospitalité, si elle ne les eût forcées, par de vives instances, à surmonter leur timidité, et à donner aussi un échantillon de leur talent; après quelque résistance, il fallut enfin qu'elles cédassent, et elles chantèrent un duo qu'elles savaient par cœur, et qui était tiré d'un des plus anciens opéras de Daleyrac; il n'y avait ni roulades, ni éclats de voix, ni grandes difficultés à vaincre; mais en revanche, ce morceau était remarquable par la simplicité et la naïveté qui caractérisent les charmans ouvrages de son auteur.

Les demoiselles de Sérangy ne possédaient, ni l'une ni l'autre, un talent

distingué; mais leurs voix avaient de l'agrément et du naturel, et elles pouvaient l'emporter à juste titre sur plusieurs de celles qui les avaient précédées; cependant lorsqu'elles eurent fini, on ne fit éclater aucune marque de satisfaction; loin de là, toutes les jeunes personnes se mirent à chuchotter entre elles, en souriant d'un air à la fois dédaigneux et malin, et quelques hommes âgés, qui étaient restés muets à toutes les romances que l'on avait chantées auparavant, se récrièrent seuls sur l'heureux choix qu'avaient fait les jeunes Provençales, et sur l'expression qu'elles avaient mise dans leur duo.

Quant aux demoiselles Terville, elles ne cherchèrent pas à cacher à leurs cousines combien elles les blâmaient d'avoir osé choisir quelque chose d'aussi ancien et d'aussi simple. « Ce genre champêtre et pastoral est tout-à-fait passé de mode, leur dit Julie, et vous

avez donné matière à toutes sortes de plaisanteries. » Et comme Lucile, pour se défendre, alléguait les suffrages qu'elles avaient remportés, et dont on ne pouvait du moins soupçonner la bonne foi : — Chût, ne parlez pas de cela, lui répliqua sa cousine, les hommes qui vous ont louées, sont de vieux amateurs qui ont des opinions à eux; mais leur suffrage n'est d'aucun poids, et l'on ne mérite jamais leurs éloges que lorsque l'on se rend ridicule aux yeux des autres.

Toutes les soirées auxquelles assistaient Eugénie et sa sœur, ressemblaient, à peu de chose près, à celles de madame d'Elinas, et elles avaient peine à concevoir que ce fussent là les plaisirs qu'on leur avait tant vantés. « Qu'allez-vous chercher dans ces réunions tumultueuses, disait Eugénie à ses cousines, est-ce le charme de la société qui vous y attire? je ne vois pas ce qu'offre d'agréa-

ble la conversation que l'on y tient, et qui se borne le plus souvent à de froids quolibets, ou à de fades lieux communs. Trouvez-vous une grande satisfaction à chanter deux ou trois ariettes? on peut, ce me semble, en faire autant chez soi, et sans être forcé à tous les fastidieux apprêts qui emploient la meilleure partie de notre temps. Les applaudissemens sont-ils ce que vous recherchez? je ne vois pas ce qu'ils ont de flatteur, quand ils sont accordés à une voix fausse, et à une écolière de deux mois, comme à un mérite supérieur. Reste enfin le plaisir de la danse. Oh! celui-là, je l'aime au moins autant que vous; mais je l'aime, quand on peut s'y livrer sans contrainte à toute sa gaîté; je l'aimais sous les ormes du Désert, dans toute la liberté de la campagne, avec des jeunes personnes simples et franches comme moi; avec des jeunes gens qui ne pensaient pas qu'on dût leur sa-

voir gré de ce qu'ils vous faisaient danser ; je ne l'aime plus dans vos salons dorés, parce qu'elle y est moins un aimable délassement, qu'une étude où l'on ne songe qu'à représenter, parce que tous vos beaux messieurs, infatués de leur personne, semblent croire qu'on doit se tenir très-honorée par leurs attentions ; enfin parce que les ris moqueurs et l'air malin de vos demoiselles de Paris, troubleraient seuls tout l'amusement que je pourrais y trouver. Tenez, il n'y a pas long-temps que je suis à Paris, et je vois déjà que toutes ces nombreuses assemblées ne vous divertissent que parce que vous ne sauriez, sans cela, comment passer votre temps : vous n'imaginez pas quels charmes on goûte à la campagne, avec de bonnes gens; oui, de bonnes gens, le mot vous fait rire, mais qu'importe ; eh bien ! quand j'étais au Désert, s'il m'arrivait de m'ennuyer, ce qui était

bien rare, j'allais aussitôt voir ma nourrice ; j'allais chez quelques paysans, ils me racontaient leurs peines, et je venais les redire à mon père, qui s'empressait de les soulager. Tout cela est bien simple; cependant, il ne m'en fallait pas davantage. Quand j'avais vu ces pauvres paysans sourire à mon approche, quand je songeais qu'ils étaient plus heureux qu'avant ma visite, j'étais gaie, contente, et à présent, je ne le suis plus. »

Eugénie et sa sœur étaient, en effet, bien éloignées de jouir à Paris, de cette paix intérieure qui, jusques à leur voyage, n'avait pas été un moment altérée. Indépendamment des réflexions qu'elles communiquaient à leurs cousines, elles étaient agitées par une crainte qui, seule, eût suffi pour troubler leur bonheur. L'ordre et l'économie qu'elles avaient toujours vu régner dans la maison paternelle, les portaient à croire

que la fortune de M. de Sérangy était assez bornée ; cependant, depuis qu'elles étaient dans la capitale, il ne s'était pas écoulé un seul jour, sans que leurs cousines leur prescrivissent quelqu'emplette nouvelle, comme une chose indispensable ; quoiqu'on leur laissât ignorer le prix de tous ces riches colifichets, objets d'une vanité frivole, elles ne doutaient pas qu'il ne s'élevât très-haut, et elles ne pouvaient s'empêcher de se reprocher en secret, les dépenses excessives que leur séjour à Paris occasionnait sans doute à leur père.

Enfin, l'on était arrivé au moment du bal de madame d'Offedi, et c'était là, disaient les demoiselles Terville, que leurs cousines pourraient prendre enfin une idée des plaisirs de la capitale. On s'occupait de ce bal depuis près de quinze jours ; cependant, le soir même encore, on désespérait de pou-

voir y aller, faute d'une toilette suffisante, et lorsque l'on monta en voiture, il était déjà près de minuit. Quand on arriva chez M. d'Offedi, une foule d'équipages obstruait toutes les rues adjacentes, et peu s'en fallut que l'on ne fût obligé de s'en retourner, sans avoir même atteint la porte de l'hôtel. Mais les demoiselles Terville s'armant de patience, on pénétra enfin, après plus d'une heure d'attente, dans des salons décorés de la manière la plus riche et la plus élégante, et où plus de six cents personnes étaient déjà réunies.

Les demoiselles de Sérangy cherchaient vainement des yeux quelqu'un qu'elles eussent déjà vu, elles n'apercevaient autour d'elles que des personnes absolument étrangères.—Je croyais, dit Lucile à Julie, que nous devions rencontrer ici quelques-unes de nos connaissances. — Je pense qu'il doit y avoir en effet une partie de notre so-

ciété habituelle ; mais je ne sais s'il nous sera possible de la rejoindre au milieu d'une telle foule. — Et vous ne connaissez aucune des personnes qui sont dans ce salon ? — Pas une, ma chère, c'est ce qui arrive presque toujours dans ces sortes de réunions, et je suis persuadée que la moitié, au moins, de ceux qui s'y trouvent sont inconnus, même aux maîtres de la maison.

Lucile allait répliquer et témoigner toute sa surprise, quand elles furent jointes par un jeune colonel qu'elles voyaient toutes les semaines chez madame d'Elinas ; elles s'informèrent de lui, si cette dame était arrivée. — Je la quitte dans ce moment, leur répondit-il ; elle est ici avec plusieurs personnes de sa société ; mais vous essayeriez en vain d'arriver jusques à elles, tous les salons sont déjà encombrés : celui-ci est le seul où l'on puisse encore respirer en liberté, et je vous engage à y attendre

au moins que la foule soit un peu diminuée.

Les dames Terville suivirent cet avis, et le colonel demeura auprès d'elles. C'était un de ces hommes qui passent dans le monde pour des modèles d'esprit et d'amabilité; il possédait plus que tout autre le grand art de causer agréablement sur les sujets les plus frivoles, et quoiqu'il eût été difficile aussitôt qu'il avait cessé de parler, de se rappeler un mot de ce qu'il avait dit, on se souvenait néanmoins qu'on ne l'avait pas entendu sans plaisir.

Il avait pris place à côté d'Eugénie, et pour fixer son attention il n'épargnait ni les plaisanteries, ni les traits moqueurs; toutes les femmes, ou par leur maintien, ou par leur parure, étaient tour-à-tour l'objet de ses railleries, et la jeune Provençale, vive et folâtre à l'excès, ne pouvait s'empêcher de sourire à ses discours, quoiqu'elle

désapprouvât intérieurement la médisance qui les assaisonnait.

Parmi celles qui fournissaient au colonel le plus d'observations malignes, se trouvait surtout une jeune femme, non moins ridicule par sa danse que par la richesse et le mauvais goût de sa toilette; il ne cessait de diriger contre elle les sarcasmes les plus mordans, et il en parlait avec si peu de réserve, qu'il était aisément entendu de tous ceux qui l'entouraient.

L'un de ces derniers, homme d'un moyen âge, et dont l'extérieur annonçait un étranger, paraissait écouter les discours du colonel avec une vive impatience; mais celui-ci, après avoir longtemps plaisanté sur l'extérieur de la jeune femme, en étant venu à parler de quelques bruits qui portaient atteinte à sa réputation, l'étranger s'approcha de lui. — Vous paraissez connaître assez particulièrement cette dame? lui

dit-il. — Oh point du tout, repartit le colonel, je l'ai vue quelquefois dans le monde; mais voilà tout. — Cependant la manière dont vous en parliez tout-à-l'heure semble indiquer..... — Oh mon Dieu! c'étaient des *on dit* que je répétais, et pour peu que cette dame vous intéresse, je suis prêt à vous déclarer que je n'attache aucune importance à ce que j'ai rapporté. Quant à sa danse et à ses manières, c'est autre chose; pour cela il ne faut que la considérer un moment, et vous conviendrez comme moi... — Oui, Monsieur, je penserais peut-être comme vous, repartit l'étranger fort brusquement, si cette dame n'était pas ma sœur. Le colonel parut piqué du ton dont il avait prononcé ces derniers mots. — En ce cas, Monsieur, lui répliqua-t-il en riant, je suis fâché de n'avoir pas parlé plus bas; mais vous n'aviez qu'à vous faire connaître plutôt. L'étranger, pour lui ré-

pondre, se pencha à son oreille ; le colonel se leva aussitôt, et ils se retirèrent dans l'embrasure d'une croisée.

La courte altercation qui s'était élevée entr'eux, avait été entendue par un grand nombre de personnes, et tous les regards se portèrent bientôt sur le colonel et sur les dames Terville. Ces dernières, craignant que cette affaire ne donnât lieu à une scène désagréable et propre à les compromettre, voulurent essayer de se retirer ; mais la foule était telle, qu'elles ne pouvaient espérer de regagner la porte ; cependant le passage du salon voisin étant devenu plus libre ; elles se hâtèrent de s'y rendre, et là, elles retrouvèrent plusieurs des personnes qu'elles voyaient habituellement.

Les demoiselles Terville et leurs cousines ne tardèrent pas à recevoir quelques invitations. Eugénie et Lucile étaient peu en état de se livrer au plai-

sir de la danse, elles craignaient que ce qui venait de se passer ne se fût répandu dans toute la société, et elles croyaient voir sans cesse les yeux attachés sur elles. Eugénie, d'ailleurs, se reprochait d'avoir en quelque sorte encouragé le colonel à continuer ses plaisanteries, et elle frémissait en songeant qu'il en résulterait peut-être un duel; mais comme elle était agitée par toutes ces idées, elle vit reparaître le colonel lui-même; madame Terville aurait voulu éviter qu'il ne l'approchât, mais il se trouva bientôt auprès d'elle. — Eh bien! lui dit Eugénie, qui ne pouvait contenir son inquiétude, votre affaire aura-t-elle des conséquences fâcheuses? — Mon Dieu, c'est une bagatelle, répondit-il, cela s'est passé comme il convenait; nous nous sommes fort bien quittés. — Ah! tant mieux, repartit Eugénie, trompée par le sens de ces paroles; je vous l'avoue, j'étais vive-

ment alarmée, et s'il en était résulté quelque chose de sérieux, je me le serais reproché toute la vie.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une émotion visible; le colonel parut les entendre avec un étonnement mêlé de satisfaction. Il dansa souvent avec elle, pendant tout le reste de la soirée; il eut pour elle les attentions les plus marquées, et au moment du souper, il lui offrit la main pour passer dans la salle du banquet; Eugénie se trouva alors, involontairement, séparée de ses cousines et de sa tante; et le colonel, sous le prétexte d'éviter la foule, continua de la retenir, jusqu'à ce qu'enfin, ils se trouvèrent presqu'entièrement isolés. — Eh quoi, charmante Eugénie, lui dit-il alors à voix basse, ai-je donc lieu de me flatter que mes jours sont de quelque prix à vos yeux? Ah! daignez m'en renouveler l'assurance, et que je ne puisse plus

douter.... — Quoi! Monsieur, interrompit vivement Eugénie, partagée entre la surprise et l'effroi, que voulez-vous dire?.... qui a pu vous faire penser?.... Et aussitôt elle chercha à dégager sa main que le colonel serrait avec force. Celui-ci, obligé de reconnaître qu'il avait été trop présomptueux, n'essaya pas de l'arrêter davantage, il la laissa libre; en même temps, elle aperçut mademoiselle d'Elinas; elle se joignit à elle, et après quelques instans, elle se retrouva près de sa tante. Madame Terville, alarmée par les signes de la violente agitation qui se peignait sur son visage, s'empressa de lui demander s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux; et Eugénie lui raconta tout ce qui venait de se passer.—Ah! mon Dieu! lui dit-elle en achevant son récit, qu'ai-je donc fait pour mériter?.. Et puis si quelqu'un a entendu ces expressions singulières;

que feront-elles penser de moi ? Oh ! je vous en prie, retirons-nous sur-le-champ : ici, je n'oserais lever les yeux sur personne.

Madame Terville qui craignait qu'elle n'attirât encore une fois l'attention générale, se hâta de céder à ses désirs, au grand regret de Laure et de Julie. — Ah ! quelle soirée ! dit Eugénie à ses cousines, dès qu'elles furent montées en voiture, j'en garderai long-temps le souvenir ; sont-ce donc là les plaisirs que vous m'aviez promis ? Ce colonel, parce que j'ai craint de voir ses jours compromis, qu'a-t-il osé s'imaginer ? quelle opinion avait-il donc de moi ? Non, je ne veux plus rester ici, je ne supporterais pas une seconde fois ce qui vient de m'arriver. — Ah ! laissez-moi retourner dans nos campagnes, j'y ai toujours vécu tranquille, satisfaite, aimée surtout ; et dans toutes vos assemblées, je n'ai trouvé que de la ja-

lousie et de la malveillance ; je n'ai connu que regrets et pénibles agitations.

Madame Terville, touchée de sa douleur, lui épargna, pour le moment, des représentations qui l'auraient affligée sans réparer le mal ; mais elle crut cependant devoir profiter de ce qui s'était passé, pour lui donner, le lendemain, quelques conseils, et lui faire connaître avec quel soin et quelle circonspection il faut qu'une jeune personne veille sur elle-même, si elle veut éviter de donner matière aux fausses interprétations. En écoutant les discours de sa tante, Eugénie se vit forcée d'avouer qu'elle avait agi avec trop de légèreté, et que sa conduite avec le colonel, avait pu donner lieu à celle qu'il avait tenue envers elle ; mais elle ne fit par-là que se fortifier dans ses résolutions. — Ah ! du moins, dans nos vallons, disait-elle, on n'a point à s'imposer tant de gêne : sûr de son innocence,

on peut laisser voir jusqu'au moindre de ses sentimens, sans craindre qu'un mot imprudemment échappé, ne soit dénaturé par la malignité ou la présomption.

Elle se hâta d'écrire à sa mère pour lui faire part de ces derniers événemens, et du vif désir qu'elle avait de retourner auprès d'elle. « Il ne m'a fallu qu'un court espace de temps pour me désabuser, lui disait-elle; mais je le suis sans retour : depuis deux mois à peine que je suis à Paris, j'ai perdu cette douce paix qui faisait autrefois mon bonheur; et je ne crains pas de le dire, si j'y ai passé quelques instans agréables, ils ont été bien courts et bien rares. Tenez, ce soir, je suis un peu moins triste que je ne l'étais ce matin; il faut que je vous raconte une circonstance qui vous fera juger du singulier mobile d'après lequel on se conduit en tout dans cette ville. De tout ce que nous avons vu de

remarquable, ce qui nous a le plus frappées, Lucile et moi, ce sont les spectacles; nous aurions désiré y aller plus souvent, et pouvoir les connaître tous; mais presque toutes nos soirées étaient prises : eh bien ! lorsqu'enfin nous en avions une libre, mes cousines voulaient toujours que l'on allât aux Italiens. J'aime la bonne musique, mais elle ne me paraît pas exclusivement préférable à tout, et j'aurais bien voulu voir aussi quelques pièces comme Iphigénie et le Misantrope, qui sont celles que l'on a données les deux seules fois que nous ayons été aux Français. J'avais d'autant plus lieu de m'étonner du goût de mes cousines pour l'opéra Buffa, que ni l'une, ni l'autre n'entendent l'italien; je leur en ai témoigné ma surprise : Que voulez-vous? m'a répondu Laure, les Italiens, je l'avoue, ne me divertissent pas toujours également, je m'y suis ennuyée plus d'une fois; mais

il est nécessaire de s'y faire voir de temps à autre ; sans cela, on passerait pour n'avoir aucun goût, et d'ailleurs, c'est le théâtre le plus fréquenté par les gens comme il faut. — Eh quoi! ai-je répliqué, toujours la mode et l'usage, même dans les choses où ils devraient le moins exercer leur empire. Dans ce pays-ci l'on dirait que vous faites tout pour l'opinion des autres, et rien pour votre propre satisfaction. Mon oncle était présent quand j'ai dit cela, il a beaucoup ri, et je crois que j'avais bien raison.

« J'en suis à présent bien convaincue, dans toutes ces assemblées si nombreuses, dans tous ces bals, ces concerts, que nous croyons la source de tant de plaisirs, le seul qu'il y ait, c'est de briller et d'écraser toutes les autres par l'éclat de sa toilette ; mais celui-là, je ne vois pas trop ce qu'il a de réel ; car enfin, pour qui le plus souvent fait-on tant de

frais? Pour des gens que l'on ne connaît pas, avec qui l'on se rencontre par hasard, et que l'on ne reverra jamais. Et puis, on a beau faire, dans toutes les réunions où l'on se trouve, il y a toujours plusieurs femmes par qui l'on est éclipsée, et je crois que le dépit que l'on en ressent est bien au-dessus du plaisir que l'on prend à en effacer quelques autres. Moi-même, j'ai vu chez madame d'Elinas, une jeune personne de l'âge de Lucile, à-peu-près; elle était mise on ne peut pas plus simplement; mais cela lui allait si bien! Elle était comme j'aurais voulu toujours rester, si mes cousines ne s'y étaient pas tant opposées; eh bien! malgré cela, ou peut-être par cela même, elle était jolie comme un ange, et puis une expression si aimable, si douce; tout le monde la louait, parce qu'elle n'inspirait de jalousie à personne; moi, je ne pouvais entendre, sans une sorte de

mécontentement, les éloges qu'on lui prodiguait; j'allais presque lui faire un crime de ce qu'on faisait plus attention à elle qu'à moi; mais j'ai senti combien cela serait mal, j'ai été m'asseoir auprès d'elle, je lui ai parlé toute la soirée, j'ai trouvé sa conversation pleine de charmes; elle a les mêmes goûts que moi, la même manière de penser, et si je restais plus long-temps ici, je voudrais en faire mon amie; mais pourquoi y resterais-je? Oh non! il est temps que je retourne au Désert, ici, je ne pourrais manquer de revoir ce colonel; et puis, les jeunes gens de ce pays-ci sont si extraordinaires! Qui sait s'il n'aura pas raconté ce qui nous est arrivé; je n'oserais plus regarder personne en face. Oh! je vous en prie, maman, écrivez bien vite à mon oncle, moi, je ne peux pas avoir l'air trop pressée de m'en aller, cela serait malhonnête pour mes cousines, et elles ne sont

enfin que la cause bien innocente des désagrémens que nous avons éprouvés; mais vous, vous pouvez demander à mon oncle qu'il nous ramène tout de suite, tout de suite; oh! que de plaisir j'aurai à me retrouver auprès vous, pour ne plus vous quitter. »

A peine Eugénie avait-elle fait partir cette lettre, qu'elle en reçut une de sa mère; après tous les détails qui pouvaient intéresser ses filles, madame de Sérangy leur annonçait que Marcel venait de tirer à la conscription, et qu'il avait eu le malheur d'amener un des numéros qui devaient être les premiers à partir. Cet évènement avait plongé dans la désolation Madeleine et Marianne; elles ne pouvaient espérer de le faire exempter, et toutes leurs ressources ne suffisaient pas pour lui avoir un remplaçant; ainsi, il était à croire qu'avant le retour d'Eugénie et de Lucile, il aurait déjà reçu l'ordre de se rendre à l'armée.

Cette nouvelle attrista profondément les demoiselles de Sérangy, et redoubla tous les regrets qui les poursuivaient déjà ; elles ne doutaient pas que sans ce fatal voyage, source de tant de dépenses, leur père n'eût aidé Madeleine à sauver son fils, et elles pensaient que c'étaient elles seules que Rose et Marcel pourraient accuser du malheur qui allait les séparer sans retour. Ainsi c'était pour ces vains amusemens, qu'elles étaient venu chercher dans la capitale, qu'elles avaient renoncé volontairement au plaisir de conserver, l'un à l'autre, deux êtres à qui elles portaient un vif intérêt! Ainsi au lieu des doux souvenirs que cet acte de bienfaisance leur eût laissés pour toute leur vie, elles s'étaient réduites à n'éprouver que des regrets et des remords, que la présence de Rose et de leur nourice ne leur permettraient pas d'oublier un instant.

Toutes ces idées n'étaient propres qu'à

leur rendre le séjour de Paris encore plus insupportable : d'ailleurs, Rose aussi avait reçu une lettre de Marcel, dans laquelle il lui annonçait que, sans doute, il serait parti avant d'avoïr pu la revoir. Le chagrin de cette bonne fille, n'avait pu échapper à ses jeunes maîtresses, quoiqu'elle mît tous ses soins à le leur cacher ; il avait porté le dernier coup au cœur des demoiselles de Sérangy, et elles voulaient du moins ne pas enlever encore à leur fidèle Rose, à celle qui depuis leur enfance était plutôt leur compagne que leur domestique, le douloureux plaisir de recevoir les derniers adieux de son fiancé.

Dès le lendemain, elles se rendirent chez leur oncle, pour le supplier de ne plus retarder d'un moment leur départ. M. Terville n'était pas dans son cabinet lorsqu'elles y entrèrent, et elles s'y arrêtèrent un moment pour l'y attendre ; en jetant involontairement les yeux sur

les papiers épars sur sa table, elles aperçurent un mémoire de dépense, en tête duquel figurait cet article : deux cachemires, 3,000 francs; cette première ligne éveillant leur curiosité, elles parcoururent le mémoire, c'était celui des emplettes qui avaient été faites pour elles; le total des schalls, des robes, des étoffes, des objets enfin achetés chez un seul marchand, s'élevait à plus de 4,000 fr., et là ne figuraient encore ni les chapeaux, ni les rubans, ni les élégantes garnitures, ni tous les objets qu'il avait fallu renouveler sans cesse, ni le prix des nombreuses journées que plusieurs ouvrières avaient employées pour elles.

Entièrement éclairées par la lecture de ce mémoire, et convaincues que l'argent qu'elles avaient employé d'une manière si frivole, aurait presque suffi pour faire remplacer Marcel, elles s'abandonnèrent à tous leurs regrets, et quand M. Terville entra dans son cabi-

net, il les trouva toutes deux en larmes ; il essaya d'apaiser leur douleur ; mais tous ses efforts furent infructueux, elles ne répondirent que par ces mots : Oh mon oncle ! laissez-nous partir, ne nous retenez pas plus long-temps, ce n'est qu'au Désert maintenant que nous pouvons espérer de retrouver la paix ; enfin M. Terville leur promit que le surlendemain il se mettrait en route avec elles, et ce fut alors seulement qu'elles reprirent un peu de calme.

Dès que Laure et Julie furent instruites de leur résolution, elles s'efforcèrent encore de la faire changer, mais ce fut en vain. — Eh que ferions-nous ici ? leur répondirent les demoiselles de Sérangy ; laissez-nous fuir l'air funeste de Paris. Ah! que ne pouvons-nous perdre le souvenir du temps que nous y avons passé ; mais s'il faut qu'il nous poursuive sans cesse, hâtons-nous du moins de le rendre moins

amer par l'aspect des lieux où, pendant seize ans, nous avons joui d'un bonheur toujours pur.

Elles écrivirent aussitôt à leur mère pour l'instruire de leur retour, et lui annoncer le jour de leur arrivée; mais elles n'osèrent solliciter, pour Marcel, la pitié de leur père, persuadées qu'il se serait empressé de le secourir, si cela eût été en son pouvoir; et elles se bornèrent à témoigner combien elles regrettaient de s'être mises hors d'état de suivre les mouvemens de leur cœur.

Le surlendemain, quand elles montèrent en voiture, elles avaient repris le costume qu'elles portaient en arrivant dans la capitale, et lorsqu'elles eurent franchi les barrières, il leur sembla qu'elles respiraient avec plus de liberté. A mesure qu'elles approchaient de la Provence, le calme rentrait peu-à-peu dans leur ame; seulement encore lorsque leurs regards se portaient sur Rose,

elles se sentaient profondément émues, par la tristesse qui se peignait dans les yeux de celle-ci. Cependant on avait déjà passé le village qui était autrefois le terme de leurs plus longues courses, et déjà elles reconnaissaient tous les lieux qu'elles avaient souvent visités; leurs cœurs battaient avec force, et la tête avancée hors de la portière, elles portaient sur la route des regards inquiets pour découvrir si personne ne viendrait au-devant d'elles. Enfin, arrivées au sommet d'une côte, elles aperçoivent un groupe de personnes encore éloignées; leur émotion redouble; elles ne peuvent distinguer les traits de ceux qui s'avancent; mais deux de ces derniers n'ont pas plutôt aperçu la voiture, que, se mettant à courir, ils laissent loin derrière eux, ceux qui les accompagnaient, et bientôt ils sont assez près des jeunes voyageuses pour qu'elles puissent reconnaître en eux Marcel et

sa mère. Ceux-ci veulent arrêter le postillon ; mais il est à peine maître de ses chevaux entraînés sur une pente rapide ; ils s'élancent sous les roues ; ils ne craignent pas d'exposer leur vie pour voir un instant plutôt celles qui leur sont rendues après une trop longue absence ; enfin la voiture s'arrête, ils ouvrent la portière ; mais leurs premiers soins, leurs premiers regards ne sont pas pour Rose ; ils semblent oublier l'un sa fiancée, l'autre sa bru, pour ne songer qu'à leurs jeunes maîtresses ; prosternés devant elles, le visage baigné de pleurs, ils saisissent avec empressement leurs mains, leurs vêtemens, les arrosent de larmes, et prononçant des mots entrecoupés et sans suite, ils font éclater tous les signes d'une reconnaissance dont Eugénie et Lucile ne peuvent s'expliquer la cause.

Cependant M. et madame de Sérangy

ne tardent pas à approcher, accompagnés de la vieille Marianne, et escortés par plusieurs paysans et domestiques. Eugénie et sa sœur se précipitent aussitôt dans les bras de leur père et de leur mère. Tout entières à la joie de les revoir, elles deviennent un moment étrangères à ce qui se passe autour d'elles; mais Marianne attire bientôt leur attention par des gestes et des discours semblables à ceux de Marcel et de Madeleine. Rose, que Marcel vient d'entretenir, se joint aussi à sa grand'mère; en même temps les paysans et les domestiques font entendre un concert unanime d'éloges, et tous élèvent leur voix pour les remercier d'avoir conservé Marcel à ses parens, à ses amis. Pour le coup leur surprise est au comble; Eugénie se jette de nouveau dans les bras de son père. Ah mon père! lui dit-elle en fondant en larmes, croyez-

vous donc que nous avions besoin de cette sévère leçon ? N'était-ce pas assez des regrets qui nous accablent. — Eh quoi ! mon Eugénie, lui répond M. de Sérangy, peux-tu me soupçonner de prendre plaisir à t'affliger dans un pareil moment. Ne t'étonne pas si ces braves gens adressent à toi et à ta sœur les témoignages de leur reconnaissance ; c'est votre lettre, ce sont vos regrets qui m'ont prescrit ce que j'avais à faire ; de quoi pourrait-on vous accuser, et qu'aviez-vous, vous-mêmes, à vous reprocher? Vous avez manqué de prévoyance ; mais à votre âge, ce n'est pas un crime ; c'était à moi de vous dire : Votre voyage à Paris m'occasionnera de grandes dépenses ; peut-être l'argent que vous y consacrerez sera-t-il nécessaire pour conserver votre frère de lait ; voyez à quoi il vous convient mieux de l'employer. J'ai négligé de

vous donner cet avis, il a bien fallu que je répare ma faute.

Ces paroles firent éprouver à Eugénie et à sa sœur les plus douces sensations. Leur départ avait été marqué par une tristesse générale, elles voyaient régner l'allégresse à leur retour; elles n'avaient pu s'éloigner du Désert sans un sentiment douloureux, elles y rentraient pour y savourer plus pleinement que jamais les plaisirs qui y avaient rempli tous leurs instans. Elles contemplaient, dans un ravissement inexprimable, Marcel, Rose, Madeleine et Marianne, enivrés du bonheur de se voir réunis pour ne plus se quitter; et Paris, ses fêtes et les chagrins qu'elles y avaient trouvés s'effaçaient en un moment de leur mémoire.

Maintenant, leur dit M. de Sérangy, pour éviter à l'avenir toute méprise, expliquons-nous sans détour: je peux retourner à Paris, et ma fortune

est suffisante pour vous y assurer une existence toujours semblable à celle que vous y avez menée ; mais ici (montrant Rose et son fiancé) vous voyez ce qu'elle peut faire, choisissez.....



Trop faible encore pour supporter une telle émotion, elle tombe évanouie.

LES ÉPREUVES

DE L'AMITIÉ.

Amitié, qui, sans toi, porterait ses douleurs?
Hélas! nés pour souffrir, mêlons du moins
nos pleurs. DUCIS.

On a dit souvent que l'espérance est la dernière consolation du malheureux, et la seule qui ne lui manque jamais. Peut-être cependant la main qui l'affligea lui a-t-elle réservé pour le jour de ses infortunes une source non moins féconde en soulagemens, et des compensations plus vraies, lorsqu'elle rendit son cœur capable d'amitié. Ce sentiment, délicieux parce qu'il est calme et exempt d'orages, semble plus que tout autre placé sur la terre, comme le dédommagement de toutes nos peines; car ses

douceurs les plus vives naissent de nos chagrins, et c'est quand on a des larmes à répandre que l'on sent mieux que jamais ses plaisirs. Celui qui sait connaître l'amitié est au-dessus des rigueurs du sort, et peut les braver toutes : ses douleurs partagées perdent leur amertume, il trouve des charmes jusques dans ses souffrances, et le souvenir de ses maux s'effaçant au milieu des tendres épanchemens, il ne garde que celui des émotions bienfaisantes qui les lui firent oublier.

Pourquoi faut-il qu'un bien si précieux soit en même temps si rare ? Ne serait-ce pas que l'on néglige trop de le chercher, et que lorsqu'on l'a rencontré on ne sait point s'en assurer la possession. Ce n'est pas tout que de se faire un ami : vous qui en avez un, par combien de soins et d'attentions ne devez-vous pas vous attacher à le conserver ? Songez qu'un seul jour de mésin-

telligence pourrait vous l'enlever à jamais, et si quelque nuage s'élève entre vous, hâtez-vous de le dissiper. Trop souvent on s'indispose à tort ; puis, par une fausse honte ou par un vain orgueil, dédaignant de s'expliquer, on s'aigrit, on s'irrite. La douce confiance s'éloigne, on la regrette, on veut la rappeler ; mais les mêmes causes qui la bannirent, s'opposant à son retour, elle ne revient que faiblement et bientôt s'envole de nouveau. Plus on s'est aimé, moins on peut supporter de se voir avec indifférence ; on s'évite, on se fuit, mais on cherche en vain à s'oublier. L'attachement que l'on a rompu laisse dans le cœur un vide que rien ne saurait remplir. On peut trouver d'autres amis, on ne remplace pas celui que l'on a perdu. Puisse donc l'exemple que je vais rapporter, apprendre à mes jeunes lectrices quels sont les devoirs de l'amitié, et combien il importe de ne point les négliger !

Sophie Pelpore et Clotilde Beauregard étaient nées toutes deux à Lyon ; elles avaient à peu près le même âge Elles étaient filles de deux amies dont les maisons étaient contiguës ; et dès leur plus tendre enfance elles furent inséparables.

Chacune d'elles ne voyait d'abord en l'autre que la compagne de ses jeux ; mais avec l'âge, leur attachement s'était accru et avait pris un caractère plus profond et plus durable. Tout semblait le favoriser : l'égalité de leurs fortunes, l'éducation semblable qu'elles recevaient, les charmes et les agrémens que la nature leur avait départis avec une égale libéralité, promettaient qu'elles seraient exemptes de ces petites rivalités qui souvent détruisent les affections en apparence les plus solides ; et leurs caractères même, quoique différens, paraissaient encore heureusement assortis.

Tendre et sensible à l'excès, Sophie était faite pour l'amitié; son cœur en avait besoin, et hors les personnes qu'elle chérissait, la société n'était rien à ses yeux. Pour celles-là, son ame s'épuisait toute entière, et dans le désir qu'elle avait de leur prouver son affection, aucun effort, aucun sacrifice ne lui eût coûté. Elle était douée d'une trop grande délicatesse de sentiment, pour ne pas avoir une sorte de susceptibilité : elle en avait donc, non celle qui naît de l'orgueil, qui s'irrite de tout, et qui nous fait croire sans cesse que l'on veut nous blesser; mais celle qui vient de la méfiance de soi-même, et qui fait que l'on craint de n'être pas payé de retour, ou de n'être point aimé comme on le voudrait. Elle n'exigeait rien de ses amies; mais de leur part, la moindre marque de froideur ou de mécontentement lui causait une vive douleur. Cependant, alors, il ne lui

échappait aucune plainte : sûre de n'avoir rien fait qui pût leur déplaire, elle n'avait point à se justifier ; elle eût craint que ses reproches ne leur fussent à charge ; elle renfermait donc sa peine en elle-même, et les larmes qui mouillaient ses beaux yeux, pouvaient seules la décéler.

Vive, étourdie, mais aimante, expansive ; capable de commettre par légèreté des fautes graves, mais prompte à les reconnaître et à en solliciter le pardon, telle était Clotilde. Naturellement fière, elle n'eût point supporté l'amertume d'un reproche ; mais elle s'empressait de prévenir ceux qu'elle avait mérités par une expiation volontaire. Si l'on eût dédaigné son repentir, elle eût été navrée ; mais sa douleur cédant à son orgueil, elle eût dissimulé son dépit sous les apparences d'un calme profond ; et feignant une insouciance bien éloignée de son cœur, elle

n'eût pas cherché plus long-temps à s'excuser. Si quelquefois elle blessait par un trait inconsidéré la sensibilité de son amie, elle s'en apercevait au chagrin qui se peignait dans les regards de celle-ci; aussitôt elle s'élançait vers elle, et la serrant dans ses bras, elle effaçait par les plus tendres caresses l'impression pénible qu'elle avait causée. Ainsi les petits différens qui s'élevaient entre elles, étaient promptement apaisés, et jamais en se séparant, elles n'en gardaient le souvenir.

Lorsqu'elles arrivèrent au temps de se livrer à l'étude, elles obtinrent qu'on leur donnât leurs leçons en commun. Leurs mères se partagèrent le soin de leur éducation; madame Pelpore se chargea de diriger leurs lectures et d'orner leur esprit, tandis que madame Beauregard les instruirait des travaux de leur sexe, et leur ferait cultiver quelques arts d'agrément. Les jeunes amies

se réunissaient alternativement dans les deux maisons : à leur sollicitation, leurs parens consentirent à faire ouvrir une porte dans le mur qui séparait leurs jardins; elles en eurent chacune une clef, et par ce moyen, elles purent en liberté passer ensemble toutes les heures du jour.

La jeune Pelpore douée d'une raison plus forte et plus précoce, portait au travail une application plus soutenue, et faisait dans tous ses exercices des progrès plus rapides que Clotilde. Loin d'en montrer aucune jalousie, celle-ci s'en réjouissait : elle convenait de son étourderie et de son peu de mémoire, puis elle priait Sophie de lui répéter ce qu'elle avait oublié. Sa jeune compagne devenait ainsi son institutrice : elle en remplissait les fonctions avec un zèle infatigable; et sa douceur et sa patience charmaient l'écolière, qui, attentive aux leçons, et chaque jour, plus sur-

prise de l'attrait que Sophie savait y donner, s'instruisait auprès d'elle, mieux qu'elle ne faisait même avec sa mère.

Insensiblement, Sophie prit sur Clotilde un ascendant universel, et d'autant plus durable, qu'il était fondé sur une supériorité que celle-ci se plaisait à reconnaître. Altière, impérieuse avec tous ceux qui l'approchaient, elle cédait au premier mot de sa compagne, et fière du mérite de Sophie, elle se faisait gloire de n'agir que par ses conseils. — Je sais qu'elle vaut mieux que moi, disait-elle souvent, mais je profiterai de ses vertus, et mon cœur s'épurant près du sien, à force de l'imiter, je parviendrai peut-être à l'égaler.

Clotilde et Sophie atteignaient déjà leur dix-septième année, et bornées au seul plaisir de s'aimer, n'en désirant point d'autre, elles vivaient calmes, heureuses, exemptes des regrets, des soucis qu'entraînent d'ordinaire à leur

suite la dissipation et les amusemens tumultueux, lorsqu'un événement imprévu vint encore resserrer leurs liens, en leur fesant entrevoir qu'ils pouvaient être brisés.

M. Beauregard fut chargé par le gouvernement d'un emploi qui devait le tenir pendant plusieurs années éloigné de sa patrie et, dans le premier moment, il forma le projet d'emmener avec lui sa femme et sa fille. En apprenant cette résolution, Clotilde fut frappée d'un coup d'autant plus sensible que, jusqu'alors, elle n'avait jamais songé que l'on pourrait la séparer de Sophie. C'était l'heure où elle avait coutume de se rendre chez madame Pelpore; mais ne se sentant pas la force de porter à son amie une semblable nouvelle, elle se retira aussitôt dans sa chambre; et là elle donna un libre cours à ses larmes.

Bientôt inquiétée par son retarde-

ment, Sophie accourt auprès d'elle pour en découvrir la cause. Près d'entrer dans sa chambre, elle entend les sanglots de sa jeune compagne, et son nom fréquemment répété par elle avec l'accent du désespoir; saisie d'étonnement, elle ouvre la porte avec précipitation; Clotilde l'aperçoit, elle vole dans ses bras, et la serrant sur son sein avec un mouvement presque convulsif, elle ne peut prononcer que ces mots : Sophie! Sophie! La jeune Pelpore la presse, la conjure d'expliquer le sujet de son trouble. — Il faut nous quitter, on nous sépare. Nous ne nous verrons plus, reprend Clotilde, d'une voix altérée qui peint les angoisses de son ame. — Nous ne nous verrons plus! répète Sophie interdite, et à qui ces paroles, dont elle ne peut concevoir la cause, font pressentir l'annonce d'un grand malheur. Comment....? D'où vient....? — Mon père est en-

voyé en Italie, reprend Clotilde; il nous emmène. Et tandis qu'elle parle ainsi, ses larmes coulent avec une nouvelle abondance. Sophie partage bientôt toute son agitation; leurs cris douloureux attirent madame Beauregard, elle devine aisément le sujet qui les afflige. — Rassurez-vous, leur dit-elle, ce voyage n'est pas encore tout-à-fait décidé : j'ai lieu de penser qu'une affaire importante me forcera de rester en France. M. Beauregard part demain pour Paris; il reviendra dans quinze jours, et c'est alors seulement que nous saurons le parti qu'il convient de prendre. Remettez-vous donc, et jusques-là, suspendez une douleur que rien n'autorise encore.

Ces paroles rendirent un peu de calme aux deux amies. Aussi prompte à se flatter qu'à s'alarmer, Clotilde montra en les entendant autant de joie que si on lui eût annoncé qu'elle ne

partirait point. Pour Sophie, plus tendre et plus craintive, elle n'en conçut que peu d'espoir ; mais, voyant son amie rassurée, elle s'efforça de modérer son affliction, et pendant les deux semaines qui suivirent, elle la cacha soigneusement sous un visage tranquille. Cependant son cœur était navré, et les plaisirs que lui faisait encore éprouver la présence de Clotilde, étaient empoisonnés par la pensée que ces derniers instans de bonheur s'envolaient rapidement pour ne plus revenir.

Enfin on atteignit ce quinzième jour, à la fois si craint et si désiré ; dès le matin, Sophie alla joindre sa compagne ; à l'approche du moment fatal, celle-ci avait senti renaître toutes ses inquiétudes. Tristes et silencieuses, les deux amies se promenèrent ensemble toute la matinée, sans oser se parler ni se regarder, comme si chacune d'elle eût craint que l'autre ne détruisît le faible

espoir qui lui restait encore. Leurs cœurs battaient avec force, elles écoutaient attentivement toutes les horloges; tantôt il leur semblait que ces heures, qu'elles passaient réunies, pour la première fois, s'écoulaient avec une lenteur accablante, et tantôt, elles auraient voulu en arrêter la marche. Enfin, le bruit d'une voiture se fit entendre, il annonçait l'arrivée de M. Beauregard; Clotilde embrassa son amie, la serra vivement sur son sein, et courut auprès de son père. A peine Sophie se vit-elle seule, qu'elle perdit le peu de courage qui la soutenait. Les idées les plus sinistres se présentèrent à son esprit; il n'y avait point dix minutes que Clotilde s'était éloignée, et déjà, elle se croyait abandonnée depuis plusieurs heures. Tout-à-coup elle pense que l'on a voulu lui épargner l'amertume d'un éternel adieu, et que Clotilde l'a quittée pour toujours; la tristesse de son amie et l'expression qu'elle

a cru remarquer dans ses caresses confirment cette idée ; son imagination troublée, lui fait entendre le bruit de la voiture qui repart et fuit avec vitesse. C'en est fait ! s'écrie-t-elle, je ne la reverrai plus. Elle veut ajouter : Arrêtez, que je l'embrasse encore une fois! mais la parole meurt sur ses lèvres; elle veut courir, essayer du moins de l'apercevoir encore ; ses genoux chancellent, elle est forcée de s'asseoir sur un banc de pierre ; là, elle demeure comme anéantie, son être se bouleverse, ses facultés sont suspendues ; sans s'évanouir, elle cesse de voir et d'entendre ; elle est, comme accablée par un sommeil pesant, et poursuivie par un songe affreux auquel elle ne peut échapper. Dans cet état, elle ne peut compter le temps qui s'écoule, et elle ne revient à elle qu'en se sentant baignée de larmes et pressée avec force.

Clotilde qui ne part point, Clotilde

ivre de bonheur, l'a appelée plusieurs fois, sans recevoir de réponse. Elle vient de la trouver immobile et comme pétrifiée, et elle cherche à la ranimer par les plus tendres caresses; Sophie porte d'abord la main à ses yeux, comme une personne qui s'éveille, puis elle se touche, elle touche son amie, ses pleurs s'ouvrent enfin un passage, elle se sent soulagée, sa mémoire revient; Clotilde lui dit, lui répète qu'elles ne seront point séparées. Elle sort enfin de sa morne stupeur, elle jette sur Clotilde des regards attendris, puis, de cette voix qui va à l'âme, j'ai bien souffert! lui dit-elle; mais peut-on acheter trop cher, un pareil moment! Ah! redis encore que nous ne nous quittons point, et surtout explique-moi cet heureux changement, afin que je n'en puisse plus douter. O ma Sophie, reprend alors la jeune Beauregard, tu sais, si j'attendais avec moins d'anxiété que toi, l'ar-

rêt que j'allais chercher ; juge donc de ce que j'ai éprouvé, quand j'ai entendu mon père annoncer qu'il partait seul : cependant, je te l'avouerai, l'idée que j'allais être éloignée de lui, pour long-temps peut-être, cette idée qui ne m'était pas venue jusqu'alors, m'a frappée aussitôt et m'a causé une vive douleur. Je restais auprès de mon amie, mais je ne verrais plus mon père; tu me blâmerais toi-même, si j'avais pu goûter alors une satifaction parfaite. M. Beauregard a vu mon émotion. — Rassure-toi, m'a-t-il dit avec tendresse; je suis, il est vrai, forcé de vous laisser, parce qu'un procès que l'on vient de m'intenter exige ici la présence de ta mère; mais nous ne tarderons pas à être réunis : j'ai reçu, du ministre, l'assurance que l'emploi que l'on m'a confié ne me tiendra pas plus d'un an éloigné de ma famille, et la promesse d'une place qui doit, à mon retour, me fixer irrévoca-

blement dans cette ville : d'ailleurs, je ne pars que dans quinze jours, ainsi nous aurons le loisir de nous faire nos adieux. Ces paroles ont dissipé ma tristesse ; et contente, heureuse alors, ma Sophie ! tous mes sentimens ont été pour toi.

Qu'on juge des transports des deux jeunes amies ; elles s'enivraient, sans trouble, du plaisir d'être ensemble ; elles le savouraient, comme on goûte celui de se revoir après une longue absence. Clotilde ne pouvait oublier l'état dans lequel elle avait trouvé sa compagne, elle cherchait à en effacer l'impression à force de tendresse. Encore frappées toutes deux de la crainte qu'elles avaient eue d'être pour longtemps séparées, elles ne s'occupaient que des moyens de s'unir à jamais, formaient mille projets pour l'avenir, et se répétaient mille fois le serment de ne devenir libres que pour mettre en

commun leur sort et leur fortune. Mais pourquoi m'arrêter à dépeindre leurs doux épanchemens? Est-il une femme qui, dans le cours de sa jeunesse, ne sut se faire une amie, qui ne craignit parfois de la perdre, qui ne fit avec elle les projets, les sermens que faisaient Clotilde et Sophie? Rarement, je le sais, ces promesses mutuelles reçoivent leur exécution; rarement de tels attachemens sont à l'épreuve du temps; mais, pour cela, faut-il traiter d'illusions les charmes qu'ils nous promettaient. Les passions auxquelles on s'abandonne dans un âge plus avancé, sont-elles donc, ou plus sages ou plus capables de remplir le cœur. Je le demande à ceux qui sont arrivés au dernier terme d'une vie longtemps agitée, je leur demande si ces idoles auxquelles ils ont sacrifié tour-à-tour : gloire, ambition, désirs de richesses, leur valurent jamais une seule des jouissances qu'ils trouvaient chaque

jour dans les paisibles affections de leur jeunesse.

M. Beauregard revint d'Italie à l'époque qu'on lui avait fixée; sa santé déjà faible, n'avait pu soutenir l'influence d'un climat étranger, et il se vit forcé de refuser l'emploi qu'on lui avait destiné, pour se retirer au commencement de la belle saison dans une maison charmante qu'il possédait au bord du Rhône, à près d'une lieue de la ville. Afin que ce déplacement ne changeât rien à la vie habituelle des deux amies, il fut convenu qu'elles continueraient à se réunir comme auparavant, et qu'elles passeraient tour-à-tour un jour à la ville et un jour à la campagne. Ainsi leurs plaisirs ne furent point troublés, et si quelquefois le mauvais temps les forçait de rester séparées pendant toute une journée, l'espoir d'un lendemain plus beau et plus heureux, adoucissant l'effet d'une contra-

riété passagère, cette courte absence ne leur faisait que mieux sentir les charmes de la réunion.

Dans sa nouvelle habitation, M. Beauregard avait pour proche voisin un colonel retiré du service qu'il avait plusieurs fois rencontré dans le monde : il lui fit une visite, et bientôt il se lia intimement avec lui. M. de Tracy (c'était le nom du colonel) avait une fille un peu plus âgée que Clotilde, et en qui la nature semblait s'être plu à réunir tous ses dons les plus séduisans; mais qui, privée trop tôt des conseils de sa mère, et confiée à des soins étrangers n'avait pu acquérir ce jugement sûr et cette raison solide sans lesquels l'assemblage des brillantes qualités n'est souvent qu'un dangereux présent. Sans cesse tourmentée du désir de joindre de nouveaux suffrages à ceux qu'elle remportait chaque jour, Eléonore briguait également tous les genres de succès, et quoiqu'elle

fût trop avide de frivoles plaisirs pour sentir le prix d'une affection véritable, elle cherchait néanmoins à plaire également à tous ceux qui l'approchaient, employant avec art les prévenances, les soins empressés, les attentions délicates, pour que l'on ne pût la voir une seule fois, sans emporter d'elle un souvenir agréable et une opinion distinguée.

A la première vue, elle se prit pour Clotilde d'un goût aussi vif que le permettait son caractère capricieux et léger, et bientôt elle parut rechercher vivement son amitié. Toute à la compagne de son enfance, Clotilde désirait ne point former de liaisons nouvelles; elle voyait dans mademoiselle de Tracy une connaissance agréable; mais, sagement persuadée que le même cœur ne peut renfermer deux affections pareilles sans que l'une ne nuise à l'autre, elle voulait n'y rien voir de plus.

Sa froideur aurait dû rebuter Eléo-

nore, elle accrût au contraire son empressement; plus elle s'étonna de voir, pour la première fois, ses avances repoussées, plus elle crut son amour-propre intéressé à vaincre les obstacles qu'elle rencontrait : elle était instruite de l'ardente amitié qui unissait Clotilde et Sophie; il lui sembla que ce serait un triomphe digne d'elle, que de supplanter, auprès de mademoiselle Beauregard, celle qu'elle avait toujours chérie comme une sœur; et elle ne négligea rien pour y parvenir.

Le colonel, fier des talens de sa fille, se plaisait à les faire admirer en attirant chez lui, par des fêtes brillantes, les personnes de la ville les plus distinguées par leür naissance ou par leur fortune. Eléonore était chargée du soin de faire les honneurs de ces réunions; elle accabla Clotilde d'invitations pressantes; la jeune personne ne céda d'abord qu'à regret, et faute de pouvoir toujours mo-

tiver ses refus par des prétextes plausibles ; mais, entraînée malgré elle au milieu du monde, elle y obtint des succès qui flattèrent son amour-propre. Alors elle trouva que ces plaisirs qu'elle avait si long-temps ignorés étaient de quelque prix, et elle sut gré à mademoiselle de Tracy de les lui avoir fait connaître. Celle-ci profita de ces dispositions avec adresse ; de plus en plus séduite par des démonstrations qu'elle croyait sincères, mademoiselle de Beauregard se sentit bientôt entraînée vers elle par un penchant irrésistible ; et si elle ne cessa point de regarder la jeune Pelpore comme sa meilleure amie et la seule confidente de ses pensées, elle ne put du moins s'empêcher de reconnaître par quelque affection les prévenances soutenues de mademoiselle de Tracy.

Sophie avait soigneusement étudié le caractère d'Eléonore, et il ne lui inspirait que des craintes et de la méfiance :

elle aurait voulu cacher à son amie l'éloignement qu'elle éprouvait pour cette jeune personne; mais elle crut de son devoir de lui communiquer toutes ses alarmes, afin de la soustraire, s'il était possible, aux dangers d'une liaison dont elle prévoyait déjà les conséquences.

Accoutumée depuis l'enfance a déférer aux avis de sa compagne, Clotilde paraissait souvent persuadée par ses discours; elle lui promettait d'être à l'avenir plus circonspecte avec mademoiselle de Tracy, et même de s'éloigner d'elle peu-à-peu; mais bientôt la présence d'Eléonore faisait évanouir toutes ses résolutions, et elle accusait de nouveau Sophie de se laisser dominer par une prévention aveugle.

La maladie de M. Beauregard avait pris depuis quelque temps un caractère grave, et les soins réunis de sa femme et de sa fille lui pouvaient être à chaque instant nécessaires.

Clotilde n'osait plus s'absenter ; retenue par la crainte de se rendre incommode, Sophie ne passait plus les journées entières au vallon, et n'y venait même plus aussi souvent que son cœur l'eût désiré ; lorsqu'elle s'y rendait enfin, après de longues heures d'attente, elle y trouvait Eléonore, et elle ne retirait de sa visite que de nouveaux sujets de crainte au lieu des plaisirs qu'elle s'en était promis.

Mademoiselle Beauregard, il est vrai, lui faisait toujours un accueil aussi tendre, et elle laissait toujours éclater, en la voyant, les mêmes marques de satisfaction ; mais ces témoignages extérieurs étaient tout ce qui restait des charmes de leur ancienne union. Elles cherchaient en vain à retrouver l'une et l'autre ces entretiens si doux, où naguères leurs cœurs s'épanchaient en toute liberté ; la présence d'un tiers en avait arrêté le cours.

Ce changement n'affligeait pas moins Clotilde que son amie ; mais elle pensait qu'il n'était dû qu'à l'éloignement qu'Eléonore inspirait à cette dernière ; et il lui semblait que les charmes qu'elle regrettait pourraient renaître si cet éloignement cessait ; comme si le doux commerce de l'amitié pouvait s'accommoder de ces partages ! Mademoiselle de Tracy pénétra aisément les idées qui l'agitaient, et elle ne travailla qu'à les affermir encore dans son esprit : elle se plaignit amèrement d'avoir été mal jugée par Sophie ; elle rappela à mademoiselle Beauregard tout ce qu'elle avait tenté pour la faire changer de sentimens ; elle parut vivement affectée du peu de succès de ses efforts, et par là elle persuada facilement à la faible Clotilde que les préventions que mademoiselle Pelpore avaient conçues contre elle étaient l'unique cause de leur désunion.

Cependant, en persistant dans une liaison qui portait ombrage à sa compagne, Clotilde ne pouvait s'empêcher de redouter ses sages réflexions et, pour s'y soustraire, elle commença à lui cacher ce qui aurait pu y donner matière. De son côté, Sophie qui la vit entièrement subjuguée n'osa plus exprimer ses secrètes inquiétudes, dans la crainte d'achever de perdre sa confiance, et la gêne et la contrainte succédèrent à l'heureuse intimité dans laquelle elles avaient vécu jusqu'alors.

M. Beauregard, atteint d'un mal qui devait le conduire lentement au tombeau, éprouva cependant un mieux assez sensible pour qu'on le crût près d'être rétabli. Clotilde obtint de sa mère l'autorisation de célébrer par un bal cet heureux événement. Le jour de la fête, Sophie se rendit dès le matin au vallon; cette fois, elle s'y trouva seule avec son amie; Eléonore occupée des

apprêts de sa toilette avait fait annoncer qu'elle ne viendrait que le soir. Les deux jeunes personnes avaient à peine passé une heure ensemble, que déjà leurs cœurs s'étaient rapprochés. Clotilde, livrée à elle-même, était redevenue ce qu'elle était à la ville ; Sophie avait retrouvé la compagne de son enfance, elle avait repris toute sa gaîté. La journée s'écoula pour elles si rapidement que, vers le soir, on fut obligé de les avertir qu'il était temps qu'elles s'occupassent de leur toilette. En songeant qu'elles allaient bientôt se trouver au milieu d'une réunion nombreuse, et qu'elles ne pourraient plus être uniquement l'une à l'autre, il leur sembla qu'elles se quittaient. Clotilde prit la main de son amie, et l'embrassant tendrement : — A demain, Sophie, lui dit-elle, tu viendras demain, n'est-il pas vrai ? — Oh oui, demain, le jour suivant ; mais toi, ne viendras-

tu point à la ville ? — Oh si ! comme autrefois. — Comme autrefois ! répéta Sophie d'une voix émue, en jetant sur elle un regard de tendresse et de reproche. Mais elles avaient déjà regagné la maison, Clotilde se pressait pour rejoindre sa mère, qui venait de nouveau l'appeler ; elle n'entendit pas les derniers mots de son amie, et son regard, qu'elle n'aurait peut-être pu soutenir sans rentrer en elle-même, fut perdu pour elle.

La soirée était déjà fort avancée quand on vit paraître Éléonore que l'on avait déjà cessé d'attendre. A son entrée, Clotilde donna toutes les marques d'une vive allégresse, et ne lui laissant pas le temps de venir à sa rencontre, elle s'avança aussitôt vers elle, pour l'accabler de reproches flatteurs sur son retardement. Mademoiselle de Tracy était ornée de tout ce que la coquetterie peut adopter de plus recher-

ché, et sa brillante toilette attira bientôt tous les regards : mais Sophie n'eut pas plutôt jeté un coup d'œil sur elle, qu'au milieu des bijoux dont elle était parée, elle reconnut un collier qu'elle avait donné à son amie comme un gage de son attachement et que, pour cette raison, Clotilde aimait à porter de préférence à tout autre. Déjà, depuis quelque temps, elle s'étonnait de ne plus le voir parmi les bijoux de mademoiselle Beauregard ; elle avait toujours négligé de l'interroger à ce sujet ; mais elle était loin de penser qu'elle eût consenti à s'en détacher. Pour s'assurer que ses yeux ne la trompaient pas, elle passa aussitôt derrière mademoiselle de Tracy : Clotilde venait de la quitter pour prendre place à la contre-danse.—Vous avez là un charmant collier, lui disait une jeune personne qui s'était approchée d'elle : depuis long-temps, j'en désire un semblable, mais je n'en trouve

point d'aussi joli ; serais-je indiscrète en vous demandant ce qu'il vous a coûté ? — C'est un présent que l'on m'a fait, répondit négligemment Éléonore, ainsi j'en ignore moi-même le prix. Sophie n'eut pas plutôt entendu ce peu de mots, qu'elle se hâta de changer de place ; elle avait reconnu le chiffre gravé sur le fermoir, il ne lui restait plus aucun doute, et pour que son trouble ne fût pas remarqué, elle se retira dans l'embrasure d'une fenêtre.

Là, toute à sa douleur, elle devint étrangère à ce qui se passait autour d'elle ; elle contempla ce jardin où, peu d'instans auparavant, elle se félicitait d'avoir retrouvé le bien qu'elle avait cru perdu, et elle put à peine retenir ses larmes. Plusieurs personnes vinrent successivement lui adresser la parole sans qu'elle sortît de sa pénible rêverie ; enfin, les violons cessant de jouer, le calme qui succéda à l'agitation

de la contre-danse la rappela un peu à elle-même. Clotilde venait de s'asseoir auprès de mademoiselle de Tracy, et elle portait ses regards sur la croisée où était son amie avec un air d'intérêt et d'inquiétude. Eléonore lui parla en jetant aussi les yeux du même côté; mademoiselle Beauregard l'écouta avec attention : elle sembla applaudir à ses discours, et bientôt elle reprit toute sa gaîté.

Son indifférence porta le dernier coup à la triste Sophie; elle se sentit près d'étouffer, et retournant auprès de sa mère, elle la supplia de vouloir bien se retirer sur-le-champ. Effrayée par la pâleur de son visage, madame Pelpore crut qu'elle venait de se trouver subitement indisposée, elle céda aussitôt à ses désirs; et, comme on venait de se remettre à danser, elles s'échappèrent toutes deux sans être aperçues.

Trop profondément affectée par tout

ce qui venait d'avoir lieu, Sophie passa le reste de la nuit sans pouvoir prendre un instant de repos : tantôt regardant le peu de prix que Clotilde attachait aux dons de son amitié, comme une preuve suffisante de l'altération de ses sentimens ; tantôt se flattant que quelque circonstance qu'elle ignorait, pouvait servir à l'excuser. Cependant le jour étant venu, elle se disposait à aller au vallon pour mettre fin à sa pénible incertitude ; mais quand elle passa auprès de sa mère, cette dame la trouva tellement abattue qu'elle crut devoir s'opposer à ce qu'elle sortît si matin. D'ailleurs, elle avait quelques emplettes à faire, elle désirait que Sophie l'accompagnât, et elle l'engagea à retarder au moins son départ jusqu'au milieu de la journée. Madame Pelpore devait sortir avec sa fille, aussitôt après le déjeuner ; mais plusieurs visites qu'elle reçut la retinrent chez elle pendant toute la ma-

tinée. Sophie, qui n'osait exprimer à quel point le moindre retard lui était pénible, ne devint libre que vers cinq heures, et ne pouvant songer alors à se rendre auprès de Clotilde, elle se vit forcée de remettre au lendemain l'explication qu'elle désirait avec ardeur.

De son côté, mademoiselle Beauregard n'était guères moins agitée qu'elle. Occupée du soin de faire les honneurs de son bal, elle ne s'était point aperçue que mademoiselle de Tracy portait son collier; elle ne le lui avait prêté que pour qu'elle pût s'en faire faire un pareil, et elle était loin de soupçonner l'impression que Sophie avait éprouvée. Aux premiers signes de la tristesse qui s'était subitement emparée de son amie, elle s'était levée pour aller à elle. Elle était dans ce moment près d'Éléonore. Celle-ci, charmée de pouvoir appuyer toutes ses précédentes assertions, s'était hâtée de lui représenter que la douleur

de mademoiselle Pelpore ne s'était manifestée qu'après son arrivée; que l'on ne devait point en chercher d'autre cause, et que pour rassurer ce cœur trop susceptible, il fallait qu'elle s'exilât elle-même du vallon. Clotilde s'était laissée abuser par cette explication, et pour punir une jalousie dont elle se trouvait offensée, comme pour assurer à mademoiselle de Tracy, que l'injustice de son amie ne porterait point atteinte aux sentimens qui l'unissaient à elle, elle avait feint de ne plus s'occuper de Sophie.

Cependant, lorsqu'un instant après, elle la chercha inutilement, elle commença à ressentir une véritable inquiétude; elle sortit précipitamment du salon, interrogea les domestiques, et acquit par eux la certitude que madame Pelpore et sa fille étaient toutes deux retournées à Lyon. Surprise d'un départ aussi brusque, elle eut d'abord

peine à se persuader qu'il ne lui était pas échappé quelque imprudence capable d'offenser son amie et de motiver une conduite en apparence aussi étrange. Elle attendit impatiemment Sophie, pendant toute la journée du lendemain, espérant qu'un entretien franc et cordial pourrait encore étouffer les dangereux germes de mésintelligence qui commençaient à s'élever entre elles. Vers la fin de la matinée, étonnée de ne point l'avoir vue, elle envoya un domestique à la ville avec ordre de s'informer seulement si mademoiselle Pelpore était incommodée, mais cet homme étant revenu lui dire que Sophie était sortie avec sa mère, elle s'abandonna sans réserve à toutes les idées qu'Éléonore cherchait depuis long-temps à lui faire adopter.

Mademoiselle Pelpore se rendit le jour suivant au vallon ; à mesure qu'elle en approchait, elle se sentait plus

émue ; en passant sous les fenêtres de Clotilde, elle entendit la voix d'Éléonore : elle tressaillit, et son agitation devint telle, qu'elle ne sut si elle devait rester ou retourner sur ses pas. Cependant, comme elle craignit d'avoir été aperçue par quelqu'un de la maison, elle se remit un peu, puis elle entra.

En toute autre occasion, elle n'eût peut-être remarqué qu'une légère différence entre l'accueil que lui fit Clotilde et celui qu'elle était accoutumée d'en recevoir; cette fois, il lui parut glacé : elle voulut cacher son trouble sous un air calme, et elle ne parut elle-même que froide et contrainte. Elle s'attendait à recevoir de son amie, quelques reproches sur sa retraite précipitée; Clotilde avait résolu de ne point aborder cette question la première ; elles se croyaient toutes deux offensées ; gênées par la présence d'Éléonore, elles évitèrent de se plaindre , et chacune d'elles

vit dans le silence de l'autre une nouvelle preuve d'indifférence.

Il y avait à peine une heure qu'elles étaient ensemble, lorsque madame Beauregard fit avertir sa fille qu'elle était prête à sortir. Éléonore s'adressa alors à Sophie, pour l'engager à se joindre aux deux dames, et à venir chez son père, où plusieurs personnes devaient se réunir pour prendre le divertissement de la pêche. Sophie s'en excusa en répondant qu'elle était forcée de retourner sur-le-champ à Lyon; Clotilde parut surprise de ce qu'elle n'avait pas eu l'intention de lui consacrer le reste du jour, elle n'insista cependant que faiblement pour la retenir; et elles se quittèrent comme elles s'étaient abordées, et sans se demander même quand elles se reverraient.

Cette dernière entrevue n'avait fait que les confirmer chacune dans l'opinion où elles étaient déjà, que l'affec-

tion qui les unissait autrefois était presqu'entièrement anéantie, et dès lors, tout contribua à les éloigner de plus en plus. Clotilde, déjà trop éblouie par l'attrait du plaisir, espéra trouver dans le monde non les consolations que demandait sa douleur, mais les moyens de l'effacer de sa mémoire. Retenue chaque jour par une fête nouvelle, elle trouva à peine, à de longs intervalles, quelques instans pour aller à la ville. Sophie se crut oubliée; et l'abandon de mademoiselle Beauregard lui persuadant que ses visites avaient cessé de lui être agréables, elle ne parut plus au vallon qu'autant que l'exigeait la bienséance.

Triste, solitaire, mais goûtant encore une secrète douceur dans ses pénibles souvenirs, elle semblait éviter avec soin tout ce qui aurait pu l'en distraire. Sa mère essaya de dissiper sa mélancolie, mais quand Sophie lui eut

confié ses chagrins, elle vit combien la plaie de ce cœur aimant était grave et difficile à guérir; et elle reconnut que le seul moyen de calmer sa douleur, était de l'arracher au plutôt des lieux qui la nourrissaient.

Madame Pelpore avait, à Paris, une sœur beaucoup plus âgée qu'elle, et qui lui avait en quelque sorte servi de mère. Quoiqu'elle l'eût quittée depuis longtemps, madame Vadlincourt n'avait pas cessé de lui porter le plus tendre intérêt: veuve et sans enfans, elle regardait Sophie comme son unique héritière; elle témoignait un vif désir de la connaître; depuis plusieurs années elle engageait madame Pelpore à venir passer un hiver auprès d'elle avec sa fille, et chaque fois ses sollicitations devenaient plus pressantes; parce que, disait-elle, son âge, et surtout ses infirmités, lui faisaient craindre de ne pas jouir du plaisir d'embrasser sa chère nièce, si l'on

tardait trop à le lui procurer. Jusques alors, Sophie avait toujours cherché à reculer ce voyage, tant l'idée de s'éloigner de Clotilde, ne fût-ce que momentanément, lui avait paru douloureuse. Madame Pelpore lui remontra de nouveau la nécessité d'acquiescer enfin aux vœux de madame Vadlincourt; elle ajouta qu'elle souhaitait elle-même ardemment de revoir sa sœur; que monsieur Pelpore était appelé dans la capitale par des affaires d'intérêt, qu'ainsi tout se réunissait pour les engager à ne point différer davantage; et bien qu'en quittant Lyon, Sophie se vît forcée de renoncer au faible espoir qui la soutenait encore, elle sentit néanmoins qu'elle ne pouvait résister plus long-temps aux désirs de toute sa famille.

La veille du jour fixé pour son départ, Sophie se rendit encore une fois au vallon; il y avait près d'un mois qu'elle n'avait vu Clotilde. Quand elle

lui annonça qu'elle partait pour Paris, mademoiselle Beauregard parut vivement émue. — Eh quoi! dit-elle avec un accent de plainte et de reproche, ce voyage ne pouvait-il donc être remis? — Il y a déjà bien des années que je le remets, répondit Sophie en retenant un soupir, pourquoi l'aurais-je encore différé? Elles passèrent une heure ensemble; elles étaient toutes deux fortement agitées; chacune d'elles n'attendait qu'un mot pour oublier le passé, voler dans les bras de sa compagne, et se rattacher à elle par des nœuds plus forts que jamais; ce mot ne fut pas prononcé. Enfin, mademoiselle Pelpore se leva: quelques apprêts qui lui restaient à faire, ne lui permettaient pas de demeurer plus long-temps. Clotilde s'avança vers elle pour l'embrasser: alors le trouble de Sophie devint extrême, elle se sentit prête à fondre en larmes, et détournant la tête, elle sembla se presse

pour sortir. Mademoiselle Beauregard crut qu'elle cherchait à éviter ses caresses, cette idée détruisit tout l'effet qu'avait produit sur elle la nouvelle de son départ : elle l'accompagna jusqu'à la porte du jardin, et là elles se séparèrent froidement. Quand mademoiselle Pelpore eut fait quelques pas, elle jeta un dernier regard sur le vallon; elle étouffa un dernier soupir, et le lendemain elle partit pour Paris.

Quand Clotilde fut restée seule, elle se trouva dans un état difficile à décrire. Les torts qu'elle se croyait en droit de reprocher à son amie, s'effacèrent de sa mémoire, et elle ne vit plus que l'étendue de la perte qu'elle avait faite. Elle ne pouvait concevoir comment elle était arrivée au point d'être entièrement séparée de celle qu'elle avait tant chérie; elle avait peine à se persuader qu'un tel changement eût pu s'opérer dans le court espace d'une sai-

son ; elle en recherchait toutes les causes, tous les degrés ; elle se demandait si, de son côté, elle n'avait pas contribué à amener ce douloureux état de choses, et si elle n'avait elle-même aucun reproche à se faire. Elle voulait courir en hâte à Lyon, revoir encore une fois Sophie, la conjurer de lui rendre toute sa tendresse, abjurer dans ses bras tout ce qui avait causé leur désunion, ne la laisser partir au moins qu'après avoir reconquis son amitié : mais, ce n'était plus le temps où, sûre du cœur de sa compagne, elle ne craignait pas de s'avouer coupable à ses yeux : à peine avait-elle formé cette résolution, que son orgueil la combattait. Elle passa tout le reste de la journée et toute la nuit dans de vaines hésitations : à la pointe du jour, elle entendit le bruit éloigné d'une voiture qui passait rapidement sur la route ; elle jeta un cri perçant et demeura quelques instans

anéantie. Son cœur ne l'avait point trompée, il ne lui restait plus à former que des regrets inutiles.

L'approche de l'hiver engagea bientôt M. Beauregard à quitter le séjour de la campagne; le colonel retourna vers le même temps à la ville, et il n'y fut pas plutôt établi, que les réunions, les bals et les concerts se succédèrent chez lui presque sans interruption. Clotilde chercha vainement, au milieu de ces frivoles plaisirs, l'équivalent de ce qu'elle avait perdu; est-il rien qui puisse remplacer les paisibles charmes que l'on goûte auprès d'un être selon son cœur? En vain de nouveaux succès flattaient chaque jour son amour-propre; ils n'allaient pas jusqu'à son ame, et les applaudissemens d'un cercle nombreux étaient loin de lui causer ces douces émotions qu'elle éprouvait, quand au temps de son enfance, sa bien-aimée Sophie, sa charmante institutrice, souriait à ses

vertus naissantes. Alors elle recevait sans trouble les louanges de son amie; et ses nouveaux triomphes étaient toujours mêlés d'amertume, car, au milieu des éloges qu'on lui prodiguait, elle voyait germer l'envie, s'élevant pour les lui disputer. Auprès de Sophie, elle n'avait ni craintes ni désirs, elle n'ambitionnait rien que de l'égaler; mais cette ambition était exempte de soucis, d'inquiétudes; c'était la noble émulation des vertus. Dans le monde, agitée de mille soins divers, il lui fallait toujours plaire, toujours briller, toujours l'emporter sur une foule de rivales, souvent également douées de la nature ou mieux secondées par la fortune; et si, dans cette lutte perpétuelle, elle voyait l'avantage prêt à lui échapper un moment, que n'avait point à souffrir sa vanité déçue! L'indulgente Sophie, souvent offensée, pardonnait toujours, atténuait ses fautes, et la réconciliait avec elle-

même. Au lieu de cela, chacun des suffrages qu'elle remportait éveillait contre elle une haine nouvelle; par une suite de son caractère imprudent et léger, des propos irréfléchis ou des critiques inconsidérées augmentaient chaque jour le nombre de ses ennemies, et loin que son repentir suffît pour réparer ses torts, elle voyait la jalousie et la malignité ardentes à la prendre en défaut, dénaturer ses actions les plus innocentes. Autrefois, tous les instans de sa vie étaient également heureux : ceux qu'elle passait loin de Sophie étaient remplis par l'espoir d'en être bientôt rapprochée, ou par les doux souvenirs que les paisibles jouissances de l'ame laissent seules après elles. Depuis qu'elle vivait au milieu de la dissipation, la solitude lui était devenue insupportable; lorsqu'elle se retirait un moment du tumulte du monde, elle était comme accablée par l'isolement où elle se trouvait, et

ne pouvant se suffire à elle-même, elle se hâtait de retourner s'étourdir au milieu du bruit : ainsi les liens qui l'enchaînaient se renforçaient chaque jour, et plus elle les laissait subsister, plus il lui devenait difficile de les rompre.

Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis le départ de Sophie, lorsque Clotilde reçut une lettre d'elle. Mademoiselle Pelpore lui faisait part de son arrivée à Paris; elle lui donnait quelques détails sur l'accueil qu'elle avait reçu de madame Vadlincourt, et sur l'existence nouvelle qu'elle menait dans la capitale; mais pas un mot dans sa lettre ne rappelait leur ancienne liaison. Elle s'était interdit avec soin tout ce qui aurait pu présenter l'apparence d'un reproche, et même elle n'avait point osé manifester sa secrète douleur, dans la crainte de troubler les plaisirs de Clotilde.

Cette dernière prit plusieurs fois la

plume pour lui répondre; mais en voulant imiter sa réserve, elle ne trouva rien à lui dire; un puéril embarras la fit différer de jour en jour : le temps s'écoula, et par une coupable négligence, elle mit le comble à la peine de son amie. Cependant tandis qu'au loin, Sophie gémissait de son silence, et cherchait en vain à l'effacer de sa mémoire, une nouvelle destinée se préparait pour elle.

Plusieurs des jeunes gens qui étaient habituellement reçus chez M. de Tracy, avaient été sensibles à ses attraits; mais un d'eux, surtout, semblait désirer avec la plus vive ardeur de devenir son époux. Alphonse Delcourt, âgé de vingt-six ans et doué d'une figure agréable, possédait toutes les qualités qui peuvent concilier à un jeune homme l'estime générale; fils unique, il avait perdu sa mère en bas âge; depuis deux ans il se trouvait, par la mort de son père, à la tête d'une des plus fortes mai-

sons de commerce de la ville, et il soutenait dignement l'honneur d'un nom avantageusement connu depuis plusieurs générations. La plus sévère probité assurait son crédit, et l'ordre et l'économie si nécessaires à un négociant, ne l'empêchaient pas d'user noblement de ses richesses et de se livrer à sa générosité naturelle; en un mot, il alliait par un heureux assemblage, aux vertus de l'honnête homme, les manières et les agrémens de l'homme du monde. Sa recherche eût flatté les meilleurs partis de Lyon; cependant Clotilde la voyait avec indifférence, et quoiqu'elle ne témoignât point d'aversion pour sa personne, elle paraissait désirer de conserver encore sa liberté. Il n'en était pas ainsi de ses parens, ils voyaient dans cette union toutes les convenances de fortune; elle leur semblait propre à assurer le bonheur de leur fille, et M. Beauregard,

surtout, désirait d'autant plus qu'elle pût s'accomplir, que, toujours languissant, il ne se faisait point illusion sur son état, et qu'il craignait de mourir avant d'avoir fixé le sort de Clotilde. Celle-ci se rendit enfin aux sollicitations réunies de son père et de sa mère, et sans marquer ni joie ni déplaisir, elle consentit à donner sa main à M. Delcourt. Elle fit part de cet événement à Sophie. En lui répondant peu de temps après pour lui adresser au sujet de son hymen les félicitations d'usage, mademoiselle Pelpore lui annonça qu'elle devait incessamment unir son sort à celui de M. de Saint-Firmin, homme d'un âge mûr et dont le caractère lui offrait l'assurance d'un bonheur tranquille et constant. Ce mariage, disait-elle, devait la fixer à Paris pour plusieurs années : son mari occupait, dans une administration publique, un emploi important, peu nécessaire à sa for-

tune; mais qu'il conservait néanmoins pour le céder à un neveu qu'il aimait tendrement, dès que celui-ci serait en âge de le remplir. Jusque-là son père et sa mère passeraient alternativement l'été à Lyon, et l'hiver à Paris, et lorsqu'enfin M. de Saint-Firmin serait entièrement libre, elle reviendrait elle-même dans sa ville natale, près de laquelle il avait une grande partie de ses propriétés. Cette seconde lettre de Sophie eut le sort de la première; et là, se termina une correspondance pénible pour toutes deux.

Cependant Clotilde devenue madame Delcourt, peu pénétrée des devoirs que lui imposait son nouvel état, continuait de se livrer à ses goûts dangereux. La plupart des personnes qu'elle fréquentait jouissaient d'une fortune entièrement indépendante, et elle eut la vanité de ne point leur céder en magnificence: tout ce que le luxe peut inventer de

plus recherché composait sa parure, ou venait orner ses somptueux appartemens; et dans l'éclat des fêtes multipliées qu'elle donnait, elle rivalisait avec les plus opulentes maisons de la ville. Son mari qui l'idolâtrait, et dont elle ne payait que faiblement la tendresse, voyait avec peine cette excessive prodigalité; mais déjà trop affecté des froideurs de sa femme, il craignait d'irriter par des reproches cette ame fière et hautaine; d'ailleurs, ses spéculations heureuses jusqu'alors, semblaient lui permettre de supporter de telles dépenses. Clotilde allait être mère, il espérait qu'un nouveau sentiment ferait naître de nouvelles idées, et la ramènerait enfin à la raison; jusque-là il croyait devoir cacher son mécontentement, dans la crainte de la jeter dans de plus grands écarts, s'il achevait de s'aliéner son cœur par des plaintes et des murmures. Il ne songeait pas que sa fatale

complaisance nourrissait des passions, qui prenaient chaque jour plus d'empire, et que bientôt il ne serait plus en son pouvoir d'en arrêter le cours.

Toujours livrée aux pernicieux conseils d'Eléonore, qui s'était aussi richement mariée, l'insensée Clotilde se laissait aveuglément entraîner dans l'abîme; elle donna le jour à une fille; mais peu sensible aux douceurs de l'amour maternel, elle la confia aussitôt à des mains étrangères, et la naissance de cette enfant ne changea rien à sa manière de vivre.

M. Delcourt, trompé dans son dernier espoir, essaya d'abord de la ramener par de sages avis; ses discours furent inutiles; bientôt il se plaignit plus amèrement, alors il vit qu'il lui fallait opter entre une éternelle condescendance ou la haine de sa femme; et pour leur malheur commun, sa tendresse l'emporta. Cependant, tour-

menté par des inquiétudes trop fondées sur l'avenir, il s'attacha à réparer par un travail assidu le tort que lui faisait éprouver la conduite de Clotilde. Le besoin d'un gain plus considérable le rendit plus entreprenant, et lui fit hasarder des spéculations moins certaines; ses tentatives ne furent pas toujours également heureuses : les pertes se multiplièrent, son crédit s'ébranla; il crut imprudent d'opérer alors dans ses dépenses une réforme qui pouvait confirmer le public dans l'opinion qui commençait déjà à se répandre sur son compte, et il se vit forcé de se laisser guider par les événemens. De plus en plus agité, son humeur devint sombre, inégale, ses yeux s'ouvrirent enfin sur la grandeur du péril où l'avait jeté son aveugle amour. Celle qui avait causé le mal lui devint moins chère, elle eut à souffrir ses plaintes et ses reproches; elle les reçut avec hauteur;

croyant avoir assez fait quand elle eut dit qu'elle était prête à engager sa dot ; et des querelles sans cesse renaissantes troublèrent la paix qui, jusqu'à ce moment, n'avait régné dans leur intérieur que par la faiblesse de M. Delcourt, et achevèrent de détruire en peu de temps l'affection que celui-ci portait encore à son imprudente épouse.

Cependant, M. Beauregard succomba à ses longues souffrances ; sa femme, épuisée par les soins assidus qu'elle lui avait donnés sur la fin de sa maladie, le suivit à peu de distance au tombeau, et Clotilde, qui du moins dans ses erreurs n'avait jamais oublié ce qu'elle devait aux auteurs de ses jours, honora leur mémoire par des regrets bien légitimes. Cet événement offrait une occasion favorable de renoncer pour jamais à un train de vie qu'il était facile de ne plus reprendre après avoir été forcé de l'interrompre ; aussi M. Delcourt, à

l'expiration du deuil, signifia-t-il, d'un ton ferme, à sa femme qu'il fallait qu'elle renonçât aux habitudes qui avaient compromis sa fortune; mais ce remède tardif, ne suffisait plus pour réparer le désordre de ses affaires.

Clotilde était peu accoutumée à recevoir des ordres, elle s'irrita qu'on osât lui en prescrire; sa maison lui devint tout-à-fait insupportable; elle évita la présence d'un époux qui ne paraissait plus devant elle qu'avec un front sévère, et dont les discours, en lui présentant sans cesse l'image d'un sinistre avenir, le lui montraient comme le fruit de sa conduite passée. Privée des plaisirs qu'autrefois elle appelait chez elle, elle se livra de nouveau et avec plus d'ardeur que jamais à ceux qu'elle trouvait au-dehors. Elle ne mit pas toujours assez de prudence dans le choix de ses liaisons: ses rapports avec quelques femmes qui s'étaient attiré le blâme public portèrent

les premières atteintes à la considération dont elle avait d'abord joui ; ce fut alors qu'elle eut à ressentir les effets de ces redoutables haines de salons qu'elle avait long-temps bravées : quelques torts légers, achevant de fournir des armes à celles qui ne cherchaient que l'occasion de la prendre en défaut, on peignit bientôt sa conduite sous les couleurs les plus fausses. Toujours prêt à juger défavorablement et à croire le mal aux moindres apparences, le monde adopta facilement des bruits injurieux à sa réputation; et tandis que, forte du témoignage de sa conscience, elle croyait pouvoir s'élever au-dessus de ces vaines clameurs, celles même qu'elle avait regardées comme ses meilleures amies, unissaient leur voix pour la faire considérer comme une femme coupable. Les soins que lui rendait dans le monde un jeune officier nommé Derbouville, son parent éloigné, avaient été

surtout l'objet d'une censure presque universelle. Derbouville, élevé à Lyon, fils d'une cousine germaine de madame Beauregard, avait de tout temps montré beaucoup d'attentions pour Clotilde, et il avait même recherché sa main; elle avait aussi paru le distinguer; leur hymen, long-temps projeté par leurs parens, avait été le sujet de toutes les conversations, et il allait s'accomplir, quand Derbouville vit sa fortune renversée par la perte d'un procès. Forcé de renoncer à ses espérances, il avait embrassé la carrière militaire, et depuis quelques mois il se trouvait de nouveau à Lyon, où il avait été envoyé avec son régiment. Madame Delcourt l'avait revu avec plaisir; elle l'avait attiré chez elle, elle le conduisait dans toutes ses sociétés, et elle permettait qu'il l'accompagnât presque toujours. Elle n'ignorait pas que plusieurs personnes blâmaient ouvertement les assi-

duités de Derbouville auprès d'elle; mais ce jeune homme ne lui tenait que des discours qu'elle pouvait entendre, il ne sortait jamais des bornes d'un profond respect; et elle ne croyait pas devoir faire à l'opinion de quelques prudes austères, le sacrifice de l'agrément qu'elle trouvait dans sa société.

Derbouville, entraîné dans une partie peu conforme à ses goûts, victime de la mauvaise foi de deux de ses camarades, qui parviennent à étourdir sa raison, perd dans une seule soirée une somme considérable, faisant partie de la caisse du régiment, qui lui est momentanément confiée. Madame Delcourt en est instruite le même jour, dans une réunion où elle se trouvait, par un officier témoin du malheur de Derbouville et qui venait de le quitter désespéré. Elle reçoit cette nouvelle avec toutes les marques d'une vive émotion, et elle s'informe avec anxiété

des conséquences de cet événement : celui qui en fait le récit ajoute que l'inspecteur aux revues est attendu sous deux jours ; qu'il est impossible à Derbouville de combler, avant son arrivée, le déficit de sa caisse, et que, selon toute apparence, il est perdu sans ressource. — Eh quoi !..., s'écrie-t-elle, personne ne viendra-t-il à son secours? Laissera-t-on périr dans les cachots un jeune homme d'une si belle espérance, et pour prix d'une seule faute, traînera-t-il le reste de sa vie dans la misère et l'opprobre? — Je ne sais, lui répond le même officier, s'il a des amis capables de le tirer de ce mauvais pas ; mais il est à croire que personne ne voudra s'exposer à lui prêter la somme dont il aurait besoin, sans savoir s'il sera jamais en état de la rendre ; il faudrait que l'on eût au moins le temps de s'informer si le peu de bien qui lui reste est libre de toutes dettes, et suffit pour

répondre de ce qu'il a perdu. Toutes les personnes présentes à cette conversation, approuvent les paroles de l'officier. Madame Delcourt ne peut contenir l'indignation qu'elle ressent contre ceux qu'un lâche égoïsme rend insensibles à ce point; entraînée par un mouvement généreux, elle ne voit pas que son trouble est l'objet de l'attention générale, et que la chaleur avec laquelle elle prend la défense de Derbouville ne laisse plus de doute sur la nature de l'intérêt qu'elle lui porte; il lui semble que la parenté qui les unit l'oblige à le secourir, quand tout le monde l'abandonne; mais elle ne réfléchit pas qu'elle se perd, si dans ce moment, elle ne met dans ses démarches la plus grande prudence.

On pouvait penser que Derbouville ne céderait pas à son désespoir avant d'avoir essayé tous les moyens de réparer sa faute. Clotilde avait deux jours

pour le secourir ; elle pouvait s'adresser à M. Delcourt, en obtenir l'autorisation d'engager une partie de ses terres, et donner à sa conduite une publicité capable d'empêcher toutes les malignes interprétations ; mais depuis long-temps elle ne voyait plus son mari, il lui eût été trop pénible d'avoir recours à lui, elle eût craint d'en essuyer un refus motivé sur la situation gênée où il se trouvait lui-même ; et d'ailleurs, tous ces moyens trop lents ne satisfaisaient pas son impatience. Elle se hâte de retourner chez elle ; elle se munit de son écrin, et pour mieux ménager la fierté de Derbouville, elle vole elle-même chez lui. Elle lui présente ses bijoux dont la valeur est telle que, sur ce gage, il peut trouver aisément tout l'argent qui lui est nécessaire. Il hésite d'abord, mais il songe que son déshonneur mettrait le comble aux infortunes d'une mère chérie ; qu'il peut avant un mois

s'acquitter par la vente de ses dernières propriétés, et il accepte enfin avec une vive reconnaissance les services de sa cousine.

Madame Delcourt, satisfaite d'avoir détourné les maux qui le menaçaient, se retire aussitôt, sans songer qu'elle peut avoir été aperçue, que ses bijoux, faciles à reconnaître, doivent bientôt divulguer le secret de ce qu'elle a fait pour Derbouville, et que l'empressement et le mystère qu'elle a mis dans sa conduite, ne sont que trop propres à lui donner une apparence criminelle. Le lendemain à son réveil, M. Delcourt entre dans son appartement; pâle abattu, le regard sinistre, il paraît accablé par les plus pénibles réflexions; il se jette dans un fauteuil et garde un instant le silence; Clotilde, étonnée, attend qu'il s'explique. — Madame, lui dit-il enfin, je suis perdu, ruiné: ce n'est pas le moment d'éclater en inutiles

reproches ; je me tais sur les causes d'un malheur que je prévois depuis long-temps ; il ne me reste qu'un espoir vague, incertain : un vaisseau qui doit incessamment arriver des Indes, peut m'apporter les moyens de soutenir encore quelques mois mon crédit, et d'essayer si le sort ne se lassera point de trahir mes spéculations ; mais d'ici là, je ne peux plus effectuer mes paiemens ; il me manque aujourd'hui vingt mille écus, j'ai compté sur vos diamans, je pense que vous ne me les refuserez pas.

Madame Delcourt reste un moment attérée par cette demande imprévue ; son mari, les yeux attachés sur elle, semble attendre impatiemment sa réponse ; elle hésite, elle ne sait si elle doit se taire ou l'instruire franchement de ce qui s'est passé la veille ; cependant, ce dernier parti convient mieux à son caractère, elle commence, et

d'une voix tremblante : — Monsieur, dit-elle à son époux, je voudrais pouvoir céder à vos désirs; mais ce que vous me demandez n'est plus en ma disposition. Elle veut continuer, achever le sincère aveu de la démarche qu'elle a faite; mais M. Delcourt ne l'entend plus, privé de la dernière ressource en laquelle il espérait, il se voit dans l'impossibilité de parer au coup qui va le frapper; il lance sur Clotilde un regard de fureur et sort précipitamment de sa chambre.

Dans la même journée, le bruit que M. Delcourt a manqué à ses engagemens se répand avec rapidité dans la ville et jette l'alarme parmi tous ses créanciers; les personnes qui ont déposé des fonds chez lui se hâtent d'en exiger le remboursement; et dès le lendemain, il est obligé de se déclarer en état de faillite.

Clotilde, instruite de ce désastre,

voit enfin toute l'étendue de ses fautes; repentante et navrée, elle veut aller se jeter aux pieds de son époux, implorer son pardon, essayer de le fléchir par ses larmes, ses prières, et lui offrir le sacrifice de tout ce qu'elle possède; mais M. Delcourt l'évite avec le plus grand soin et elle ne peut parvenir à l'approcher. Elle passe toute la journée dans une excessive agitation; vers le soir elle sort pour calmer ses ennuis, et veut faire quelques visites; mais partout les portes lui sont fermées; elle pénètre enfin chez une des femmes avec qui elle est le plus intimement liée. Elle y trouve une nombreuse réunion; à sa vue, on paraît contraint, embarrassé, et elle n'a pas plutôt pris place, que, de tous côtés, se forment des entretiens secrets dans lesquels on semble s'occuper d'elle, avec un mélange d'ironie et de dédain. Éléonore entre peu après dans la même maison; elle jette à peine un regard sur

madame Delcourt, elle évite de lui adresser la parole avec une attention marquée. Quelqu'un lui demande si elle sort de chez elle; elle répond affirmativement; et par-là, elle ne laisse pas douter à Clotilde qu'elle y était lorsque celle-ci s'y est présentée.

Étonnée de recevoir un tel accueil et de se voir ainsi traitée par celles qui, la veille encore, recherchaient sa société avec empressement, Clotilde se retire aussitôt. De retour chez elle, elle apprend que M. Delcourt vient d'y rentrer; mais il s'est enfermé dans son cabinet, et il a expressément défendu qu'on y introduisît qui que ce soit. Elle reste pendant une partie de la nuit dans une pièce voisine de celle où il travaille, pour saisir le moment où il passera près d'elle; mais après plusieurs heures d'une vaine attente, elle est obligée d'aller prendre quelque repos. Le lendemain, elle se lève avant le jour, son mari est

déjà sorti; à la fin de la matinée, il n'a point encore paru, on lui remet une lettre, elle reconnaît l'écriture de M. Delcourt; elle tressaille, son sang se glace dans ses veines; cependant, impatiente de savoir ce que cet écrit va lui annoncer, elle reprend assez de force pour l'ouvrir, elle lit : « Quand vous recevrez « cette lettre, je serai déjà loin de vous; « je quitte des lieux où mon nom est « flétri, déshonoré; je pars, je vous « délivre de l'importune présence d'un « époux que vous haïssez, sans doute, « autant que vous l'avez outragé. Quand « votre imprudente conduite renversait « ma fortune et compromettait mon « honneur, je croyais pouvoir espérer, « qu'enfin sensible à mon amour, aux « efforts que je faisais pour m'attirer le « vôtre, touchée peut-être, d'une con- « descendance qu'aujourd'hui je me « reproche amèrement, vous allégeriez « un jour, par vos soins, votre ten-

« dresse, le poids des maux que vous « attiriez sur ma tête : je n'ai pas tardé « à être désabusé ; mais je ne soupçon- « nais pas encore l'étendue de mon « malheur, votre perfidie y a mis le « comble!... » A ces mots, le papier échappe des mains de Clotilde ; mais après avoir vainement cherché ce que signifient ces terribles expressions, elle reprend en tremblant sa douloureuse lecture. « L'objet de vos coupables éga- « remens a reçu sa punition ; la honte « et l'opprobre seront la vôtre. » Elle s'arrête de nouveau. Cette dernière phrase lui en dit assez ; son mari la croit coupable, elle n'en peut plus douter ; il l'accuse d'avoir trahi ses serments. Mais, pourquoi?... D'où naissent ses soupçons?... Dans ses infortunes, elle n'a à se reprocher que ses folles prodigalités ; sa conscience, au moins, n'est pas chargée du poids d'un crime. Cependant, quelque sensible que lui soit

ce dernier coup, il lui laisse encore quelque lueur d'espoir; elle peut rejoindre son époux, le persuader de son innocence et reconquérir son estime; elle achève: « Si je n'avais eu qu'à vous « adresser des reproches, j'aurais pu « me résoudre à vous les épargner; mais « il était nécessaire que, pour la der- « nière fois, nous eussions encore quel- « ques rapports; je vous envoie mon « consentement à une séparation que, « sans doute, vous désirez autant que « moi, et qui mettra tous vos intérêts « à couvert. Désormais, vous n'enten- « drez plus parler d'un époux trop of- « fensé et, quel que soit mon sort, je ne « troublerai point votre repos, s'il peut « en être pour vous. » Ces dernières lignes ne lui apprennent rien de plus; elle recommence la lettre entière, elle en pèse toutes les phrases; il en est une encore qu'elle a peine à concevoir : *l'objet de vos coupables égaremens a*

reçu sa punition. Elle réfléchit long-temps ; elle commence enfin à soupçonner la vérité; mais la moindre incertitude lui est insupportable ; elle veut achever de s'éclaircir ; elle ordonne à sa femme - de - chambre de sortir sur-le-champ et de s'informer avec soin de tout ce qu'il peut lui importer de savoir. Celle-ci rentre bientôt, mais ses regards annoncent assez qu'elle n'apporte que de sinistres nouvelles. Madame Delcourt impatiente, lui ordonne de parler, et Maria l'instruit en hésitant de tout ce qu'elle a recueilli.

Le bruit s'est répandu que Clotilde a été chez Derbouville et a fait, pour lui, le sacrifice de ses diamans ; depuis long-temps, on pensait qu'elle entretenait avec ce jeune homme une liaison coupable ; cette dernière démarche n'a plus laissé de doute ; on ignore comment la même conviction a passé jusqu'à M. Delcourt ; on sait seulement qu'il a

provoqué Derbouville et qu'ils se sont battus le matin même. Derbouville grièvement blessé est tombé en protestant de l'innocence de sa cousine; mais ses discours ont paru l'unique effet d'un sentiment de délicatesse, et n'ont pu faire changer l'opinion publique. Quant à M. Delcourt, une chaise de poste l'attendait près du lieu du combat; il y est aussitôt monté; il s'est dirigé vers la Suisse, et probablement avant la fin du jour, il sera hors de France.

C'est alors que l'infortunée Clotilde sent évanouir le peu de force qui la soutenait encore; ce n'est pas sur un soupçon vague et peu fondé qu'on la condamne, c'est sur le témoignage de ses actions! Comment le détruira-t-elle? Comment justifiera-t-elle une conduite dont elle reconnaît enfin toute la légèreté? — C'en est fait! s'écrie-t-elle dans les angoisses d'un profond désespoir, je suis à jamais flétrie! O Delcourt! Del-

court! ils sont trop vrais, tes sinistres adieux! la honte et l'opprobre, voilà désormais mon partage, et j'ai perdu le droit de m'en plaindre! Mais quoi! cependant, les erreurs d'un caractère imprudent recevront-elles le châtiment dû au vice? et si le monde les confond dans ses jugemens, mes larmes, mon repentir, ne pourront-ils désarmer sa sévérité! Sans cesse abreuvée de dédains et d'humiliations, me verrai-je repoussée partout, pendant le reste de mes tristes jours? Ne verrai-je jamais la douce bienveillance sourire à mon approche? Jamais un regard ami, consolateur, ne viendra-t-il rendre un peu de calme à mon cœur déchiré? N'entendrai-je jamais la voix d'un être compâtissant, dire : — Elle fut coupable, il est vrai, mais elle est trop punie! — Eh! quelle pitié puis-je attendre de ceux qui, prompts à m'accuser, n'ont pas craint de me vouer à l'infamie, sans

daigner s'informer s'il n'était rien, au moins, qui déposât en ma faveur? Si j'étais encore dans l'opulence, je pourrais espérer de les fléchir; mais quand je perds tout à la fois, quel interêt auraient-ils à m'absoudre! Celui de l'amitié, de l'humanité? je vois trop que de tels sentimens leur sont étrangers.

Au milieu de ces pénibles émotions, madame Delcourt songea cependant, qu'il lui restait encore des devoirs à remplir et qu'elle trouverait, à s'en acquitter dignement; la seule consolation qu'il lui était possible de recevoir. Loin de faire usage du consentement que lui avait envoyé son mari, elle voulut que tout ce qu'elle possédait servît à apaiser les murmures des créanciers; il lui sembla que le sacrifice de ses biens la réconciliait un peu avec elle-même. Elle se dépouilla de tout; et du riche héritage que lui avaient laissé ses parens, il

ne lui resta qu'une rente viagère de douze cents francs, la seule chose qu'elle ne pouvait aliéner. Sa fille, qu'elle avait trop long-temps oubliée, servit encore à apaiser la première violence de son désespoir ; elle lui avait tout fait perdre, il était bien juste qu'au moins elle s'efforçât de se conserver pour elle; elle s'appliqua donc à vaincre sa douleur; mais son ame était trop profondément affectée; si la perte de sa fortune la touchait peu, elle ne pouvait supporter l'abandon et le délaissement. Le souvenir des jours sereins que, pendant toute sa jeunesse, elle avait dus à l'amitié de Sophie rendu plus présent à sa mémoire, par le besoin des consolations qui lui étaient refusées, ne faisait qu'ajouter encore à ses regrets et redoubler l'amertume de ses souffrances. Le départ de Sophie avait été comme le signal de toutes ses infortunes. Ah! se disait-elle souvent, si ses conseils

n'avaient pu détourner les maux qui m'attendaient, du moins, elle ne m'eût pas abandonnée à l'heure où tout se réunissait pour m'accabler. Innocente ou coupable, si nos liens n'eussent été rompus, j'aurais trouvé ses bras ouverts dans mes momens d'angoisses. Mais, sans doute, elle ne songe plus à moi, et si quelque jour, elle apprend mes malheurs, une compassion dédaigneuse sera tout ce qu'ils lui inspireront.

Bientôt une sombre mélancolie s'empara d'elle, une triste langueur consuma ses jours, elle se vit dépérir; si elle n'eût été mère, elle eût attendu la mort sans crainte, elle l'eût même désirée; mais pouvait-elle ne pas la redouter lorsqu'elle songeait à combien de maux elle laisserait sa fille exposée. Chaque fois qu'elle pressait sur son sein ce triste fruit de son hymen, elle se rappelait à quel heureux sort elle l'avait arraché; des larmes amères s'échappaient de ses

yeux, et, dévorée de regrets, d'inquiétudes et de remords, elle descendait à grands pas au tombeau.

Pour se dérober à tous les regards, elle était long-temps restée retirée dans son appartement. Le jour qu'elle sortait pour la première fois, recouverte d'un voile qui la cachait entièrement, elle voit, au coin d'une rue très-fréquentée, plusieurs personnes rassemblées près d'une affiche; une secrète curiosité la pousse à se mêler parmi elles; cette affiche annonce, pour le jour même, la vente des biens de son mari. Elle étouffe un cri prêt à lui échapper et veut se retirer aussitôt; la foule qui s'accroît en ce lieu la retient; elle est forcée d'entendre les réflexions que chacun fait de nouveau à ce sujet, sur la ruine de M. Delcourt et les causes qui l'ont amenée. Cet incident rouvre toutes ses plaies, elle se sent près de s'évanouir; un homme du peuple est le seul qui fasse attention à

son trouble. Laissez-donc passer cette femme, dit-il à ceux qui sont derrière lui, ne voyez-vous pas qu'elle va se trouver mal. On s'écarte ; madame Delcourt rentre chez elle ; elle y trouve des huissiers qui, déjà, procèdent à la saisie de ses meubles. Accablée par ce dernier coup, elle tombe anéantie dans un fauteuil; mais, tandis que ceux qui viennent la dépouiller, peu touchés de sa douleur, continuent froidement à remplir leur cruel ministère, une femme entre à pas précipités dans l'appartement, en s'écriant : Où est-elle, où est-elle ? C'est Sophie ; elle a appris au loin les malheurs de Clotilde, ils ont réveillé le souvenir d'une amitié mal éteinte; déjà le moment s'approchait où elle devait revenir à Lyon avec toute sa famille ; cédant à ses sollicitations, M. de St.-Firmin a consenti à avancer son départ, et elle vient d'arriver.

Elle porte autour d'elle des regards

inquiets. D'abord les seuls huissiers s'offrent à sa vue; mais bientôt, au fond d'une chambre voisine, elle aperçoit madame Delcourt. Elle vole à elle; l'infortunée avait perdu tout sentiment. Elle lui prodigue des secours, elle l'appelle; Clotilde reprend ses sens; elle reconnaît son ancienne amie; son premier mouvement est de lui tendre les bras; mais tout-à-coup elle s'arrête comme frappée d'une idée soudaine; elle détourne la tête, et cachant son visage dans ses mains : C'est toi, Sophie; ah! dans quel moment! Que viens-tu faire? ..... — Te consoler, t'offrir le partage..... — N'achève pas, la pitié, je le vois, te ramène vers moi, je t'en remercie; les autres n'ont pas même daigné m'en accorder. Mais il est trop tard laisse-moi supporter des maux que j'ai mérités. L'indigence est le moindre de tous, et, pour une ame fière, elle est préférable au joug humiliant..... — Eh

quoi! c'est toi, Clotilde, c'est toi qui parles ainsi; ne te souvient-il plus de notre heureuse union? de nos serments? Va, je ne les ai point oubliés; si le sort m'eût trahie, je serais venue te dire: Clotilde rappelle-toi tes promesses, j'en réclame l'exécution, et toi!...... — Ah! sans doute, autrefois, j'aurais aussi pu recevoir tes bienfaits sans rougir. Le lien qui nous unissait.... — Eh n'existe-t-il donc plus? Va, j'ai cru vainement pouvoir perdre le souvenir de cette amitié qui fit le charme de notre jeunesse; vainement j'essayais de m'en distraire, il me suivait partout, il troublait tous les plaisirs que j'aurais pu goûter; je te revois enfin, et je ne sens que trop que je n'ai jamais cessé de t'aimer.......
—Tu n'as point cessé de m'aimer! Mais moi, moi, je me suis éloignée de toi, je t'ai accusée d'une coupable indifférence, je t'ai délaissée; ah! retire-toi, je ne suis plus digne de ton amitié, s'é-

crie madame Delcourt en fondant en larmes!—As-tu donc seule des torts à te reprocher? Ah! j'en ai sans doute aussi, si tu a pu penser..... Mais oublions le passé. Clotilde! Clotilde! entends ma voix, c'est moi qui te supplie, ne repousse pas mes prières, mes consolations. Ah! pour ces torts, que cinq ans de regrets ont dû expier assez, ne me condamne pas à l'éternelle douleur de te voir souffrir seule. — Non, reprend madame Delcourt avec force, laisse-moi, laisse-moi; plus tu te montres généreuse, plus je dois t'éclairer sur les périls auxquels ton amitié t'expose; courbée sous le poids d'une terrible accusation, je ferais rejaillir sur toi la honte qui m'accable; tes vertus ne sauraient t'en préserver. Fuis-moi! Fuis celle que le monde rejette et repousse. Sais-tu quelle tache indélébile!...—Je sais tout; mais je veux d'autres témoignages que l'opinion d'un monde souvent injuste. Clotilde,

je connais ton ame, si elle a pu s'égarer un moment, la vertu, j'en suis sûre, n'a pas perdu ses droits sur elle. Si tu fus coupable, eh bien! je m'attacherai à toi, j'adoucirai l'amertume de tes remords, je te montrerai la route pénible, lente, mais non impraticable, par laquelle tu peux encore revenir à l'honneur. Mais non, tu ne le fus pas; dis un mot, je te crois innocente..... — Tu me crois innocente! ah! Sophie! Sophie! pose la main sur ce cœur depuis longtemps déchiré, voilà, depuis trois mois, la première fois que le plaisir le fait battre; non, ce cœur que ta noble estime émeut si délicieusement, ce cœur ne fut pas souillé par le crime. Tu me crois innocente; répète ces paroles qui m'enivrent, répète, que je puisse me rassasier de les entendre. Redis... Non, laisse laisse couler mes larmes, elles me font du bien, elles sont douces, celles-là; ah! si j'en ai versé d'amères, c'est

que tu n'étais pas là pour les essuyer.

Je m'arrête; j'essaierais en vain de peindre ce qu'elles éprouvaient l'une et l'autre dans ces délicieux instans. O vous que la fortune accabla de tous ses coups, vous que poursuivit l'injustice des hommes, et qui trouvâtes au sein de l'amitié la consolation de tous vos maux; et vous, à qui il fut accordé de finir les souffrances d'un ami, imaginez-vous leurs transports, vous les avez sentis, vous ne les décririez pas.

Les vives instances de madame St.-Firmin ne purent cependant vaincre entièrement l'obstination de Clotilde; celle-ci consentit à accepter un appartement chez elle; mais elle ne permit rien de plus à sa générosité, voulant que la perte de ses biens servît au moins de punition à ses fautes. D'ailleurs, disait-elle à Sophie, qu'ai-je besoin de richesses? elles n'ont été, pour moi, qu'un dangereux poison; je ne les regrettais

pas. Les soins, l'estime d'une amie, voilà ce qu'il fallait à mon cœur. Je les ai trouvés ; vivre oubliée de tous, hors de toi, telle sera désormais mon unique étude ; mériter qu'un jour on puisse dire de moi : jeune elle eut des torts ; mais le reste de sa vie fut sans reproches ; voilà mon ambition. Veiller sur l'éducation de ma fille, former son cœur, son esprit, le prémunir contre les erreurs qui ont si cruellement troublé mon repos, voilà mes devoirs, je les remplirai, et si quelque jour elle revoit son père, si ses vertus peuvent faire dire à Delcourt : elle eut une bonne mère ; si cette idée l'amène à penser qu'il a peut-être été trop prompt à me juger, que celle qui sut diriger vers l'honneur tous les sentimens de sa fille, ne fut point une épouse criminelle, il ne me restera plus de désirs à former.

Le calme rentrait enfin dans l'ame de madame Delcourt, sa santé se rétablis-

sait. Les personnes qui l'avaient si sévèrement condamnée, en voyant madame de St.-Firmin la protéger et la défendre, commençaient à revenir de leurs jugemens et à croire qu'elle avait bien pu n'être que légère et inconsidérée. L'amitié de Sophie était, pour elle, la plus éclatante justification; c'était l'égide de la vertu repoussant les traits de la calomnie.

Derbouville lui avait fait remettre ses diamans. Il n'avait point cherché à se présenter chez elle, persuadé qu'elle n'aurait point consenti à le recevoir: mais il avait écrit à madame de St.-Firmin qu'il était désespéré d'avoir causé involontairement les malheurs de sa cousine, et que le reste de sa vie serait employé à tâcher de les réparer. Je rejoindrai Delcourt? disait-il, pour lui protester de nouveau que sa femme est innocente. Je m'attacherai à ses pas, je le lui répéterai jusqu'à ce qu'il me croie; et dût sa fureur m'arracher la vie, je

mourrai content, si je peux m'écrier encore, à mon dernier soupir : elle n'est pas coupable.

D'un autre côté, M. de St.-Firmin avait pris connaissance des affaires de Delcourt; il avait trouvé que sa ruine n'était pas aussi complète qu'on l'avait cru d'abord, et que son départ précipité avait de beaucoup aggravé le mal, en laissant tout à la merci des étrangers et des hommes de loi; il s'était donc mis à la tête de la liquidation; et après le remboursement de toutes les dettes et la vente des diamans de Clotilde, il restait encore à celle-ci de quoi vivre agréablement. A ces soins M. de St.-Firmin avait ajouté celui de s'informer en quel endroit Delcourt s'était retiré; il le découvrit facilement, il s'empressa de lui annoncer qu'il était libre de toutes dettes et s'engagea à lui faire obtenir, par son crédit, un emploi aussi lucratif qu'honorable, s'il consentait à rentrer

en France. A la lettre de son mari, Sophie en joignit une autre dans laquelle elle peignait, de la manière la plus touchante, le repentir de Clotilde, et qui renfermait, en outre, tout ce que l'amitié avait pu lui inspirer pour la justification de cette dernière.

Un matin, madame Delcourt, assise près du berceau de sa fille, encore endormie, tenait d'une main le portrait de son mari, et contemplait alternativement son enfant et le portrait. Elle lui ressemblera, disait-elle; ah! puisse-t-elle le dédommager un jour des chagrins que je lui ai donnés. Au même moment elle entend un léger bruit, elle détourne la tête, elle aperçoit son mari entre Sophie et M. de St.-Firmin. Elle pousse un cri perçant, et trop faible encore pour supporter une telle émotion, elle tombe évanouie. On s'empresse autour d'elle; elle reprend ses sens, elle voit Delcourt à ses genoux, tenant une

de ses mains, et portant sur elle des regards où se peignait tout l'amour qu'elle lui inspirait autrefois. — Vous me pardonnez-donc? lui dit-elle d'une voix encore faible. Puis se tournant vers madame de St.-Firmin: Ah Sophie! continuè-t-elle, à ce nouveau bienfait je reconnais encore l'ouvrage de ton amitié; ainsi c'était à elle qu'il était réservé de me rendre tous les biens que mon imprudence m'avait fait perdre.



Ne vous effrayez pas, ma fille, de mes quatre-vingts ans, je ne suis pas encore ennemie de la gaîté.

LE BAL MASQUÉ.

La coquetterie est un déréglement de l'esprit, souvent aussi dangereux qu'un vice de cœur. DUCLOS.

MADAME Dumarne était restée veuve avec deux enfans en bas âge; et les soins qu'exigeait la direction d'une manufacture importante qui faisait la plus grande partie de sa fortune, ne lui ayant pas permis de s'occuper elle-même de l'éducation de sa fille, elle s'était vue forcée de la mettre de bonne heure en pension.

Cornélie y avait acquis, en peu d'années, la plupart des talens et des connaissances qu'une jeune personne peut cultiver; et ses progrès rapides y avaient été plus d'une fois signalés dans les dis-

tributions publiques par des triomphes éclatans. Charmée de ses heureuses dispositions, l'institutrice s'était moins appliquée à perfectionner son jugement, qu'à former son esprit et ses manières, pour qu'elle pût obtenir dans la société des succès capables d'ajouter à la brillante réputation de sa maison. Mais éclairée par le ridicule que se donnaient quelques-unes de ses jeunes compagnes, et par les avis de sa mère, Cornélie avait su se tenir en garde contre toute espèce d'affectation; et si elle n'était point la dernière à rendre justice à son mérite, elle sentait au moins que pour en augmenter le prix, et pour être plus assurée que personne ne chercherait à le lui disputer, il fallait qu'elle le parât des charmes de la modestie.

Lorsqu'elle revint auprès de sa mère, elle avait de l'instruction sans pédanterie; elle possédait des talens assez re-

marquables, et elle n'annonçait pourtant aucune prétention : une aimable aisance régnait dans ses discours et dans son maintien, sans que l'on y remarquât jamais une liberté répréhensible; son esprit était vif, enjoué; elle en déployait à propos tous les agrémens, sans que l'on pût soupçonner qu'elle cherchait à le faire briller. Si le désir de plaire servait de règle à ses moindres actions, elle le cachait adroitement sous les dehors d'une heureuse simplicité; on ne la voyait point affecter une élégance au-dessus de son rang, ni suivre avec une aveugle servilité les caprices de la mode; mais il n'y avait pas un pli dans tout son ajustement, qui ne fût le résultat d'un calcul. Il n'y avait pas dans sa coiffure une boucle, sur laquelle elle n'eût consulté plusieurs fois sa glace; et jamais il n'y avait tant d'art dans sa toilette que lorsqu'elle semblait y avoir mis moins de recherche.

Cornélie joignait aux attraits de la jeunesse une physionomie expressive et piquante ; ses regards mobiles, où se peignaient toutes les idées qui se succédaient tour-à-tour dans son esprit, annonçaient tantôt une gaîté folâtre, et tantôt l'abandon d'une sensibilité touchante ; sa taille, quoique petite, était bien proportionnée, et il y avait tant de grâces dans sa personne, qu'elle n'aurait pu devenir plus parfaitement belle, sans perdre quelques-uns de ses charmes. Indépendamment des avantages qu'elle devait à la nature et aux soins qui lui avaient été prodigués, les richesses que la sage économie de sa mère lui avait assurées, auraient seules suffi pour lui attirer plus d'un hommage ; et dès qu'elle eut paru dans le monde, plusieurs jeunes gens recommandables briguèrent sa main avec ardeur.

Leurs attentions flattèrent plus son amour-propre qu'elles ne touchèrent

son cœur. Parmi tous ces concurrens également distingués par leur naissance ou par leur personne, qui formaient autour d'elle une cour nombreuse, elle n'aurait pû en nommer un sans éloigner tous les autres. Elle avait à peine seize ans, et elle se promit bien de n'engager sa liberté qu'après avoir joui, pendant quelques années, des triomphes qui lui étaient offerts; mais, d'un autre côté, l'empressement de ces divers rivaux pouvait ne pas être à l'épreuve d'une longue attente; la jalousie qu'annonçaient quelques-uns d'entre eux, pouvait les dégager de ses chaînes; les autres pouvaient se lasser d'être tenus dans l'incertitude; elle s'attacha donc à ménager en même temps tous ceux dont les vœux lui paraissaient dignes d'elle. A l'art qu'elle employait pour plaire, elle ajouta celui d'accorder à propos une légère préférence; d'encourager par un regard celui qui n'était

retenu que par sa timidité; de ranimer par un sourire une espérance prête à s'éteindre ; d'attirer ceux qui résistaient à l'empire de ses charmes, en paraissant disposée à les voir avec plaisir se ranger sous sa loi. Et bientôt elle put s'applaudir du succès de ses efforts en voyant la violente passion des uns, le désespoir des autres, et le dépit de toutes celles qu'elle éclipsait, témoigner en faveur du pouvoir de ses attraits, et de la supériorité de son mérite.

Madame Dumarne aperçut aisément la secrète adresse que sa fille mettait en œuvre pour satisfaire sa vanité. Sa tendresse alarmée en prévit toutes les conséquences; elle essaya de l'éclairer sur les dangers auxquels elle s'exposait, en tenant une conduite qui ne prouvait à ses yeux, que l'extrême légèreté de son caractère; mais que la malignité et l'envie pouvaient faire considérer sous des

couleurs plus odieuses ; et elle lui remontra combien une semblable coquetterie était indigne des qualités qui brillaient en elle, et éloignée de la candeur naïve que l'on aime à trouver dans une jeune personne.

Mais que peuvent les sages discours d'une mère ? on traite ses terreurs de chimères, on néglige, on dédaigne ses avis. Ce n'est que lorsque le mal qu'ils auraient prévenu est arrivé, ce n'est que lorsque l'on a acheté la raison par une triste expérience, que l'on se les rappelle, pour regretter de n'en pas avoir profité.

A toutes les réflexions de madame Dumarne, Cornélie avait toujours une réponse prête : les jeunes gens du jour étaient si présomptueux, dépendait-il d'elle d'empêcher qu'ils n'interprétassent comme une faveur précieuse le moindre mot, ou la démarche la plus innocente ? Pour éviter qu'ils ne se crussent encouragés par elle, fallait-il donc

qu'elle s'imposât une contrainte perpétuelle, et qu'elle gardât dans le monde un silence absolu? Et quant aux malins propos de la médisance, pouvait-on jamais se flatter d'en arrêter le cours? Ne suffisait-il pas que l'on eût quelques charmes et quelque esprit, pour ameuter contre soi toutes les jeunes personnes que leur nullité, plus que leur raison, réduisait à n'être dans la société que d'insignifiantes statues, et exciter les clameurs de leurs mères qui, s'obstinant à voir en elles, un mérite que personne n'y découvrait, les prônaient comme les seuls modèles de la perfection.

Il n'y avait pas là de quoi convaincre madame Dumarne; mais elle ne pouvait se résoudre à prendre, avec sa fille, un ton sévère, auquel elle ne l'avait point accoutumée. D'ailleurs, Cornélie, dans tout le reste de sa conduite annonçait une justesse d'idées, qui n'appartenait point à son âge. Elle avait le sentiment

de ses devoirs; son cœur était aimant, expansif; et l'on pouvait penser que, dès que sa raison plus mûre ne lui permettrait plus de regarder comme un badinage innocent, l'abus qu'elle faisait de ses avantages, elle renoncerait sans peine aux frivoles distinctions que briguait la vanité.

Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis que Cornélie était sortie de pension, lorsque sa mère quitta l'établissement qu'elle avait toujours dirigé avec succès, pour le remettre entre les mains de son fils qui, depuis quelques années, en partageait déjà les soins avec elle, de manière à la convaincre qu'il continuerait à le faire prospérer.

Madame Dumarne avait encore sa mère qu'elle n'avait revue qu'une seule fois, depuis qu'elle s'en était éloignée, pour suivre son époux; toutes ses sollicitations n'avaient pu la déterminer à venir demeurer auprès d'elle. Madame

Mérinval résidait depuis son mariage à Ponthivy, et elle ne pouvait consentir à abandonner toutes les connaissances qu'une longue habitude lui avait rendues nécessaires. Elle était venue passer quelques semaines à Paris, il y avait environ quinze ans; mais le tumulte de la capitale l'avait promptement lassée, et elle était retournée dans sa province chérie, avec la résolution de n'en plus sortir. Les soins que madame Dumarne s'était imposés, dans l'intérêt de ses enfans, l'avaient seuls empêchée jusqu'alors de remplir un devoir cher à son cœur. Madame Mérinval avait déjà passé le terme ordinaire de la vie, elle ne pouvait plus espérer de la conserver long-temps; il lui eût été doux de lui fermer les yeux, et de recevoir sa dernière bénédiction. D'ailleurs, elle sentait combien il lui devait être pénible de n'être entourée que d'étrangers, et combien des soins mercenaires devaient

être insuffisans pour elle ; et dès qu'elle fut devenue libre, elle se décida à partir pour Ponthivy, et à rester dans cette ville tant que sa mère vivrait.

Un tel projet n'était pas fait pour plaire à Cornélie, il lui en coûtait de renoncer à poursuivre le cours de ses victoires, et elle ne pouvait abandonner sans regrets les plaisirs que Paris lui offrait, pour aller s'ensevelir au fond d'une province ; mais comme elle sentait la force des motifs qui avaient déterminé sa mère, elle ne chercha point à changer sa résolution, et elle essaya de se consoler du mieux qu'elle put, de ce fâcheux contre-temps.

Madame Mérinval, tant par sa fortune, que par la charge qu'avait autrefois exercée son mari, occupait dans sa ville un rang distingué. On disait qu'exempte des infirmités de la vieillesse, elle avait conservé une humeur gaie, égale, et qu'elle se plaisait même dans

le monde, où elle savait encore se rendre aimable par une conversation enjouée et piquante. Cornélie ne doutait pas que sa société ne fût composée des personnes les plus remarquables de Ponthivy ; elle ne pouvait manquer de faire tourner toutes les têtes des jeunes Bretons. En se livrant à cette agréable idée, elle ne tarda pas à oublier tout ce qu'elle quittait, et elle s'occupa gaîment des apprêts du voyage.

Avant de quitter Paris, elle eut soin de se munir amplement des divers objets de parure, que l'on ne trouve avec choix que dans ce centre du goût ; elle visita pendant plusieurs jours de suite avec sa mère, les plus riches magasins de nouveautés, recherchant toujours, non les étoffes les plus chères et les plus courues ; mais celles dont les couleurs tendres, les nuances délicates s'alliaient mieux à la blancheur de son teint, et qui, sans former un trop bizarre contraste

avec le goût du jour, s'en éloignaient cependant assez pour attirer l'attention. Enfin, tous les préparatifs étant achevés, et les malles étant fournies d'un nombre suffisant de toilettes variées avec art, madame Dumarne et sa fille quittèrent la capitale à l'entrée de l'hiver.

Elles avaient instruit madame Mérinval du jour de leur arrivée, et lorsqu'elles descendirent de voiture, elles trouvèrent à l'auberge un domestique qui les attendait, avec ordre de les conduire et de veiller au transport de leurs malles. Cet homme leur apprit aussitôt que sa maîtresse s'était longtemps promis de les surprendre, en allant à leur rencontre; mais que, l'avant-veille au soir, elle avait éprouvé une forte attaque de paralysie, qui la privait entièrement de l'usage de ses jambes. Comme cette nouvelle alarmait madame Dumarne, il s'empressa de la rassurer, en lui disant que l'on espérait

que cet accident n'aurait point de suites fâcheuses; et tandis qu'il lui donnait à ce sujet quelques détails, on arriva chez madame Mérinval.

Les deux dames la trouvèrent ensevelie dans un immense fauteuil à roulettes, et malgré toute la joie que paraissait lui causer l'arrivée de sa fille, elle ne put faire un pas pour la recevoir. Deux bonnes, dont la plus jeune était au moins sexagénaire, se tenaient à peu de distance d'elle, pour rouler le fauteuil à son premier signe; mais l'ameublement gothique et rembruni du salon, dont les ornemens, autrefois somptueux, rappelaient la recherche affectée et le mauvais goût du règne de Louis XV, fixa d'abord l'attention de Cornélie; et pendant que madame Mérinval et sa fille se livraient au plaisir de se revoir après une longue séparation, elle ne put s'empêcher de réfléchir à l'existence triste et monotone que lui

présageaient ces vénérables antiquités. Sa grand'mère soupçonna une partie de ce qui se passait dans son esprit, et se tournant vers elle : — Je crains bien, ma fille, lui dit-elle, que vous ne regrettiez plus d'une fois ici, les amusemens que vous avez quittés pour y venir; cependant ne vous effrayez pas de mes quatre-vingts ans, je ne suis pas encore ennemie de la gaîté, et telle que vous me voyez, j'ai la petite vanité de ne pas me croire, pour la jeunesse, une compagnie trop maussade : vous en jugerez quand vous me connaîtrez mieux. Et aussitôt après ce petit discours, dont les premiers mots avaient fait un peu rougir Cornélie, madame Mérinval donna ordre que l'on conduisît les deux dames dans leur appartement; elle sentait qu'elles devaient avoir besoin de repos; la soirée était déjà avancée, et quelque plaisir qu'elle eût à les entretenir, elle ne voulut pas permettre qu'elles

restassent plus long-temps avec elle.

Les pièces qu'elle leur avait fait préparer ne ressemblaient en rien à celle qui venait d'exciter l'effroi de Cornélie, elles étaient au contraire ornées de meubles aussi modernes qu'élégans, et tout y avait été calculé pour l'agrément en même temps que pour la commodité. La jeune personne fut d'autant plus sensible à cette attention qu'elle était loin de s'y attendre; et le lendemain elle s'empressa d'en remercier sa grand'mère. Vous ne me devez, je vous assure, aucune reconnaissance, lui répliqua cette dame; et je n'ai fait en cela rien que de très-naturel; je sais par moi-même que l'on ne renonce pas volontiers à ses habitudes; les vôtres, il est vrai, ne sont pas aussi vieilles que les miennes; mais ce n'est pas une raison pour que vous deviez me les sacrifier sans regret. Tous ces meubles, aujourd'hui si ridicules, me plaisent à

moi, parce qu'ils se rattachent à tous les souvenirs de ma jeunesse; et qu'ayant vieilli avec eux, je ne m'aperçois pas de leur antiquité; tandis qu'un salon décoré dans un goût plus moderne m'attristerait, en me rappelant sans cesse combien j'ai vu s'écouler de générations. Mais ils s'éloignent trop des objets auxquels vous êtes accoutumée, pour ne pas blesser votre vue; et de même que je veux conserver mes goûts en toute liberté, vous pouvez être assurée que, loin de contraindre les vôtres, je m'attacherai à ce qu'ils soient satisfaits en tout ce qui ne portera point atteinte à mes habitudes.

Cette réponse suffisait pour faire connaître à Cornélie le caractère de sa grand'mère, et la rassurer sur une partie des craintes qu'elle avait d'abord conçues. Madame Mérinval, en effet, n'offrait rien de ce qui fait de la vieillesse un spectacle attristant, et son

grand âge ne rendait son commerce que plus aimable. Elle avait vécu jusqu'à quatre-vingts ans exempte de toute infirmité, et elle avait conservé une humeur gaie et égale, que n'altérait même pas la paralysie qui, depuis quelques jours, la réduisait à une immobilité d'autant plus pénible pour elle, qu'elle n'y était point accoutumée. Loin de me plaindre, disait-elle souvent à Cornélie, je dois me féliciter au contraire d'avoir conservé si long-temps l'usage de toutes mes facultés, et j'en remercie sincèrement le ciel; mais je crois pouvoir dire que j'ai mérité de sa part un semblable bienfait; il est permis de se donner quelques éloges quand ils peuvent servir à l'instruction des autres; ma chère Cornélie, vous voyez par mon exemple ce que peut une vie sagement réglée. Je n'ai point été ennemie des plaisirs; mais je m'y suis livrée avec modéra-

tion, et je n'ai jamais compromis ma santé pour de frivoles amusemens, ou par obéissance aux lois de la mode. J'ai eu le bon esprit d'être toujours satisfaite de mon sort; je me suis contentée des biens qui m'étaient accordés sans en désirer d'autres, et j'ai toujours vécu calme, heureuse; j'ai fait le plus de bien que j'ai pu; aujourd'hui je n'ai que des souvenirs agréables. En venant auprès de moi, on ne craint pas d'être en butte à une humeur atrabilaire, ou d'être importuné par le spectacle de mes souffrances; et je ne vois du moins sur les visages de ceux qui m'entourent, ni le dégoût, ni l'ennui.

Comme tous les vieillards, madame Mérinval aimait à parler des usages de sa jeunesse; mais elle le faisait sans fiel, sans amertume, et seulement comme une personne qui, douée d'un esprit juste et observateur, se plaît à comparer tous les changemens qu'elle a vu se succéder

pendant une longue suite d'années. Je ne sais, disait-elle, si un vieillard peut apporter jamais une impartialité parfaite dans l'examen du présent et du passé. Nos goûts changent encore plus que ce qui nous entoure ; à vingt ans, le moindre objet suffit pour exciter notre enthousiasme ; à soixante, on voit tout avec indifférence et tiédeur, et de là vient sans doute cette grande prédilection que l'on a dans la vieillesse pour les choses d'autrefois. On se rappelle de quel œil on les voyait au jeune âge, on ne songe pas que l'on en porterait peut-être un tout autre jugement, si elles se présentaient comme elles étaient alors. Pénétrée de cette idée, elle aimait à voir régner, dans la conversation, l'égalité la plus parfaite ; elle l'entremêlait du récit des anecdotes qu'elle avait recueillies dans le monde. Ses discours offraient, comme un tableau mouvant des scènes de la vie, et son entretien

était une source féconde en instructions piquantes, dont on profitait d'autant mieux qu'elle savait les déguiser avec art, et que, n'annonçant pas l'intention d'instruire, elle cachait la morale sous le voile d'une ingénieuse plaisanterie.

Dès les premiers jours de l'arrivée de Cornélie, elle parut lui accorder un tendre intérêt. La jeune personne, de son côté, sentit tout le prix de son affection, et elle fit, pour l'acquérir, tout ce qui dépendait d'elle; cependant, quelque charme inattendu qu'elle trouvât dans la compagnie de sa grand'mère, elle ne pouvait perdre le souvenir des amusemens qu'elle avait goûtés dans la capitale, et des nombreux succès qu'y avait marqué sa courte apparition; et elle y songeait d'autant plus que les uns et les autres semblaient perdus pour elle sans retour.

Madame Dumarne avait pris la résolution de n'accepter aucune des invi-

tations qui lui seraient faites, tant que sa mère ne serait pas entièrement rétablie, préférant rester auprès d'elle, pour adoucir, par ses soins, l'ennui de sa situation. Madame Mérinval recevait, à jour fixe, tous ses vieux amis; mais quels charmes de semblables réunions pouvaient-elles offrir à Cornélie? Il n'y avait ni danse ni musique. Le reversi et le boston y étaient les seules occupations en usage; ceux qui les composaient comptaient, pour la plupart, plus d'un demi siècle. Les hommes qui ne jouaient pas parlaient politique ou commerce, et elle était réduite à se joindre à cinq ou six jeunes personnes qui, réunies dans un coin, et oubliées du reste de la société, jasaient à voix basse ou jouaient à des *jeux innocens*, jusqu'à ce que le coup de neuf heures et demie donnât le signal du départ général; entourées parfois seulement, de quelques jeunes gens qui sortaient du collége, et fai-

saient leur entrée dans le monde sous la direction de leurs pères.

Dans ce petit groupe, Adèle Valsain et Frédéric Lorsange avaient seuls quelques droits à fixer l'attention de Cornélie. Adèle avait environ dix-huit ans, ses traits n'offraient rien de remarquable; mais une heureuse expression de candeur et de modestie, donnait à son visage un charme qui pouvait remplacer la beauté. Lorsange était son cousin, il allait bientôt devenir son époux; par ses aimables qualités, elle était digne de l'amour qu'il ressentait pour elle, et de son côté il ne méritait pas moins son attachement. Le capitaine Valsain, vieux père d'Adèle, avait long-temps servi avec honneur; mais son caractère franc, loyal, ennemi de tout déguisement et de toute contrainte, s'était toujours opposé à son avancement; n'ayant d'autre appui que son mérite, il avait langui dans les grades subalternes, et lors-

que son âge et ses blessures l'avaient forcé de solliciter sa retraite, il n'avait obtenu, pour prix de vingt campagnes, qu'une modique pension, à peine suffisante pour le mettre à l'abri du besoin.

Lorsange n'avait pu voir avec indifférence, son oncle forcé de s'imposer, à soixante ans, les plus pénibles privations, et sa jeune cousine réduite à remplir elle-même des soins dont elle s'acquittait avec une pieuse résignation, mais qui ne convenaient ni à son âge, ni à l'éducation qu'elle avait reçue ; il avait pourvu, avec une noble délicatesse, à tout ce qui leur manquait ; quoiqu'il n'eût, lui-même, pour tout bien, qu'un emploi peu lucratif, il avait su faire en sorte qu'ils ne pussent s'apercevoir de leur pauvreté ; et le vieux capitaine jouissait de ses bienfaits avec une douce reconnaissance, et même avec une sorte d'orgueil, fier d'avoir contribué à lui

faire acquérir de bonne heure les vertus dont il donnait, en le servant, une preuve si touchante.

Peu à peu, Lorsange, sensible au mérite d'Adèle, avait conçu pour elle un sentiment profond ; le capitaine l'avait vu naître avec joie dans son cœur : il assurait la félicité de sa fille, et lui fournissait en même-temps le moyen de récompenser la généreuse conduite de son neveu ; en lui donnant son Adèle, il s'acquittait de tout envers lui.

Le projet de leur hymen n'était plus secret, et la jeune personne ne cherchait plus à cacher la tendre estime que lui inspirait son cousin. Comment n'aurait-elle pas aimé celui qui montrait pour son père une piété vraiment filiale? Unis par leurs seules vertus, il n'avaient pas besoin de renfermer en eux-mêmes leur penchant mutuel, ils pouvaient s'y livrer sans contrainte; ce penchant déposait à leur gloire, et les cœurs dépra-

vés auraient pu seuls ne pas applaudir à leurs innocentes amours.

Madame Mérinval montrait beaucoup d'amitié pour Adèle, elle recevait Lorsange avec distinction, et elle paraissait s'intéresser vivement à leur bonheur. La jeune Valsain venait souvent passer la matinée auprès d'elle; la reconnaissance qu'elle devait aux bontés de la grand'mère, la disposait en faveur de la petite-fille, elle s'appliqua donc à gagner l'amitié de Cornélie par d'aimables prévenances, et quoique leurs caractères eussent peu de conformité, elles furent bientôt liées intimement.

Lorsange était souvent amené près de Cornélie, par le désir de se rapprocher de sa cousine. Plus remarquable par un mérite réel, que par des dehors brillans, il ne lui eût offert, en toute autre occasion, qu'une conquête peu digne d'elle; mais tous ceux qui fréquentaient la maison de sa grand'mère,

étaient encore moins propres que lui à la dédommager de la perte des nombreux courtisans qui suivaient autrefois ses pas, et elle ne put résister au désir de fixer son attention et d'effacer à ses yeux l'humble Adèle.

Si elle avait su combien l'union de leurs cœurs était digne d'être respectée, et combien elle était chère au vieux Valsain, à qui elle faisait oublier les chagrins d'une vie long-temps agitée, sans doute, elle aurait frémi à la seule idée de la troubler ; mais elle n'avait entendu parler de leur prochain mariage que d'une manière vague, et elle ignorait tout ce qui leur donnait, à l'un et à l'autre, tant de droits à l'estime et à l'intérêt général.

D'ailleurs, elle ne cherchait qu'à obtenir de Lorsange un hommage passager, elle voulait seulement que, tout épris qu'il était, il ne pût s'empêcher de reconnaître la supériorité de ses at-

traits, et elle était loin de penser que les efforts qu'elle faisait pour y parvenir, fussent susceptibles d'entraîner des conséquences funestes.

L'imprudente réussit au-delà de ce qu'elle avait voulu; en déployant devant Lorsange tous ses moyens de plaire, elle éblouit ses yeux; en paraissant attacher du prix à son suffrage et à ses attentions, surtout, en lui donnant à croire, avec adresse, que l'offre de ses vœux lui pourrait être agréable, elle flatta son amour-propre; et si elle ne triompha pas entièrement de son attachement pour sa cousine, elle y porta du moins une atteinte fatale. La comparaison que le jeune homme était involontairement amené à faire, semblait toute au désavantage d'Adèle; cette dernière n'avait qu'une figure agréable, et Cornélie avait été parée de tous les attraits les plus enchanteurs. Adèle possédait les qualités les plus propres à assurer le bonheur de

son époux ; mais Cornélie, en annonçant les mêmes qualités, répandait, de plus, autour d'elle, un charme entraînant, par les talens qu'elle avait cultivés avec succès. Adèle avait pour elle toute la simplicité de la nature : on eût dit que la brillante éducation qu'avait reçue Cornélie, en l'ornant de mille autres dons, ne lui avait rien fait perdre de cette simplicité.

Lorsange était loin de s'abuser, il est vrai, sur les obstacles qui le séparaient de mademoiselle Dumarne, même indépendamment de la médiocrité de sa fortune, qui ne lui permettait pas d'aspirer à une telle alliance. Il regardait comme sacrés les engagemens qu'il avait pris avec son oncle, et l'idée d'y manquer ne pouvait entrer un moment dans son esprit; mais cette considération si puissante ne fit qu'aider à sa défaite, en le maintenant dans une sécurité trompeuse : il crut pouvoir se livrer sans

crainte au plaisir qu'il goûtait auprès de Cornélie, et bientôt, agité par de vains désirs, tourmenté du regret de ne plus pouvoir disposer de lui-même, il reconnut avec effroi qu'en épousant Adèle, il ne ferait plus que remplir un pénible devoir.

Il s'efforça de cacher l'agitation de son cœur à sa jeune cousine; mais il avait peu l'habitude de feindre, et elle vit bientôt qu'il n'avait pu résister au prestige séduisant qui entourait mademoiselle Dumarne; elle en éprouva plus de chagrin que de dépit; elle sentait combien sa rivale l'emportait sur elle, et loin de faire un crime à Lorsange de la préférence qu'il lui accordait, elle n'accusa que sa destinée. Le jeune homme continuait à presser avec ardeur auprès de son oncle, la célébration de son mariage; il semblait qu'il voulût se hâter de le conclure, pendant que sa raison conservait encore sur lui

quelqu'empire; Adèle pensait qu'il était de son devoir de ne point abuser de la générosité de ses sentimens, et d'empêcher le sacrifice qu'il voulait faire à sa promesse; mais elle ne pouvait renoncer, sans une vive douleur, à l'espoir d'un hymen, sur lequel reposait la félicité de son vieux père, et au doux penchant qu'elle avait nourri sans défiance. Dans un tel état de choses, de pénibles combats troublaient la paix de son ame, et sa secrète tristesse, dont elle taisait soigneusement la cause, ne servait qu'à faire ressortir encore les brillans avantages de sa rivale.

Cependant, la victoire que Cornélie avait remportée sur Lorsange, ne satisfaisait qu'à demi sa vanité. Quelle gloire, en effet, pouvait-elle trouver à avoir fixé les regards d'un jeune homme estimable, mais simple, sans habitude du monde, et qui n'avait pu, avant de la connaître, se faire l'idée d'un mérite

supérieur à celui d'une petite provinciale bien naïve, avec de grands yeux bleus, bien fades, bien langoureux. Ce médiocre triomphe ne pouvait l'empêcher d'en désirer d'autres; lorsque madame Mérinval reçut la visite d'un officier, originaire de Ponthivy, qui venait d'être envoyé en garnison dans cette ville.

M. d'Harvilliers avait tout au plus trente six ans. Les agréments de la jeunesse s'alliaient en lui, à l'aplomb et à la dignité de l'âge mûr; chef d'escadron dans un régiment de cuirassiers, il s'était distingué par plusieurs actions d'éclat, qui lui avaient mérité le titre d'officier de la Légion-d'Honneur, et plusieurs décorations étrangères. Il avait une taille noble, sa figure était belle, et se faisait surtout remarquer par une expression fière et martiale, que tempérait la douceur de ses regards. Il avait à la fois un esprit agréable et un

jugement sain, et à ses avantages extérieurs, il joignait les qualités les plus propres à lui assurer l'estime générale. Son grade lui donnait accès dans les plus brillantes sociétés, il y était reçu avec une distinction flatteuse, et partout les regards des femmes se portaient sur lui avec une sorte de complaisance.

Madame Mérinval le connaissait depuis long-temps, elle faisait de lui un cas particulier; elle le revit avec plaisir, et elle l'engagea à venir souvent chez elle. De son côté, il avait un profond respect pour le caractère de cette dame, il se plaisait à son entretien, et il ne tarda pas à lui faire de fréquentes visites.

M. d'Harvilliers par son mérite personnel et par la considération dont il jouissait dans le monde, était plus fait que tout autre pour offrir à Cornélie la conquête qu'elle ambitionnait. Elle ne doutait pas que toutes les jeunes per-

sonnes de la ville ne briguassent à l'envi son hommage, et elle pensait avec un secret plaisir que, lorsqu'elle serait parvenue à le ranger sous sa loi, le dépit qu'elles en ressentiraient donnerait à son triomphe un tel éclat, qu'il effacerait tous ceux qu'elle avait déjà obtenus.

Cependant M. d'Harvilliers l'avait déjà vue plusieurs fois, et rien dans sa conduite n'annonçait encore qu'il l'eût distinguée; il avait auprès d'elle la politesse qu'il montrait pour toutes les femmes; mais il n'avait ni ces attentions soutenues et recherchées, par lesquelles on annonce que l'on veut plaire; ni même ces soins, cette galanterie, établis par l'usage, et dont il semble que l'on ne peut se dispenser; loin delà, souvent, après avoir passé une partie de la matinée en tête à tête avec madame Mérinval, il se retirait précisément lorsque Cornélie descen-

dait auprès d'elle; il assistait presque toujours aux réunions de cette dame, il annonçait pour tous les jeux une antipathie extrême; cependant, il restait près des tables où l'on jouait, s'entretenant tour-à-tour avec toutes les personnes âgées, et paraissant s'apercevoir à peine que Cornélie ne méritait pas d'être confondue avec le groupe enfantin, dont elle était réduite à faire partie.

Piquée d'une indifférence à laquelle on ne l'avait point accoutumée, elle crut ne pouvoir l'attribuer qu'à un excès de présomption, et elle se persuada aisément que pour tenir une conduite si bizarre, il fallait que M. d'Harvilliers eût une telle opinion de lui-même qu'il pensât, ou qu'aucune femme n'était digne de ses vœux, ou que pour plaire il n'avait besoin d'aucun effort.

Madame Mérinval faisait souvent, en sa présence, l'éloge des sentimens de

cet officier; Cornélie ne lui dissimula pas le jugement qu'elle en avait porté. Sa grand'mère, pour la désabuser, lui répliqua que M. d'Harvilliers avait sur le mérite des femmes les idées les plus sages; que celui qu'il voulait trouver en elles n'était pas introuvable, à la vérité, mais qu'au moins il était rare, que cependant il l'avait déjà rencontré et apprécié, et qu'il avait recherché avec ardeur la main d'une jeune personne, qu'il allait conduire à l'autel, lorsqu'elle avait été enlevée à sa famille par une mort presque subite. M. d'Harvilliers, ajouta-t-elle, avait été vivement affecté de sa perte, et le temps en avait atténué l'impression sans pouvoir l'effacer. Il n'avait cependant pas formé le projet de ne point engager sa liberté; mais il savait qu'il retrouverait difficilement une femme capable de lui faire oublier celle qui lui avait été destinée. Quelques dehors agréables ne suffisant

pas pour le déterminer dans une affaire aussi importante que le choix d'une compagne, avant d'adresser ses vœux à une jeune personne, il voulait qu'une longue étude l'eût pleinement rassuré sur son caractère, et jusques-là, il regardait au moins comme inutile d'annoncer, par des soins trop affectés, des intentions qui pouvaient ne devenir jamais les siennes.

Cette petite explication ne servit qu'à irriter encore davantage l'amour-propre de Cornélie; il lui sembla que, par son attachement exclusif pour une jeune provinciale, M. d'Harvilliers lui portait un défi qui intéressait son honneur et même celui de tout son sexe, et elle résolut de mettre tout en œuvre pour dompter sa fierté.

Pendant plusieurs jours, tous ses efforts furent infructueux. En vain, pour s'attirer un regard de lui, elle se montrait encore plus enjouée, plus

spirituelle que jamais, il avait toujours avec elle la même réserve; elle ne se rebuta point; enfin un jour de réunion chez sa grand'mère, il lui échappa en causant avec ses jeunes compagnes, des reparties si fines et en même temps si judicieuses, que M. d'Harvilliers ne put s'empêcher de paraître frappé; il s'approcha d'elle et lui adressa des choses flatteuses sur son esprit; elle reçut ses louanges sans embarras, mais comme une chose à laquelle on n'attache qu'un prix modéré, et elle y répliqua de manière à lui donner une bonne opinion de son jugement et de sa modestie. Il se plaça auprès d'elle pour donner suite à la conversation qui s'était engagée; elle redoubla d'efforts pour se surpasser elle-même; il lui parla des arts, elle répondit de manière à lui faire savoir qu'ils lui étaient familiers, mais qu'elle ne les cultivait que pour son agrément et sans y mettre

aucune prétention, enfin elle parut se plaire à son entretien, elle se montra moins empressée de parler que d'écouter, et dès ce moment, elle crut voir qu'il lui rendait justice.

En même temps que Cornélie briguait ainsi ce nouveau suffrage, elle s'attachait cependant encore à conserver les droits qu'elle s'était acquis sur Lorsange, et redoublant d'amabilité pour lui, lorsqu'il se trouvait seul avec elle, elle balançait avec art, dans son esprit, l'effet qu'y produisait l'attention marquée qu'elle accordait à M. d'Harvilliers. Les efforts qu'elle faisait pour fixer les vœux de ce dernier, n'échappaient point au jeune homme; mais ils déchiraient son cœur, sans pouvoir rompre le lien qui l'enchaînait, et la jalousie qui se peignait sur son visage, ne faisait qu'attester à tous les yeux, la violence de la passion qu'il avait conçue.

On approchait de l'époque du car-

naval. Madame Mérinval avait reçu des invitations pour un bal masqué, dont les jeunes gens de la ville faisaient les frais et les honneurs; elle engagea sa fille à profiter de cette occasion pour procurer quelque agrément à Cornélie qui, depuis qu'elle avait quitté Paris, était entièrement privée des plaisirs de son âge; elle lui représenta que toutes les femmes les plus recommandables de Ponthivy se trouveraient à ce bal, que, si elle n'y allait point, son absence ne pourrait manquer d'y être remarquée et d'exciter l'étonnement; et madame Dumarne, cédant à ses désirs, se décida enfin à faire usage des billets qui lui avaient été envoyés.

Le bal était déjà commencé lorsqu'elle parut dans la salle avec sa fille. Jamais le désir de plaire n'avait inspiré à Cornélie, autant d'art pour sa toilette, et jamais il n'avait répandu autant de charmes sur sa physionomie. A son entrée,

un murmure général d'admiration se fit entendre autour d'elle, une foule curieuse se pressa sur ses pas, et peu s'en fallût que l'enthousiasme ne fut porté à un tel point qu'il ne lui devînt même à charge. Mais le sous-préfet de la ville, qui venait souvent chez madame Mérinval, ayant aperçu les deux dames s'empressa de les joindre pour leur offrir la main, et la première effervescence s'étant un peu calmée, il les conduisit auprès de sa femme, où elles ne se virent plus entourées que de personnes qui leur étaient connues.

Lorsange dansait en ce moment avec sa cousine; aussitôt qu'il fut libre il s'approcha de Cornélie; l'éclat séduisant de sa beauté, l'accueil affable qu'elle lui fit, et le secret plaisir qu'elle parut prendre aux éloges qu'il lui prodiguait, achevèrent d'égarer sa raison, et bientôt, étourdi par le tumulte du bal, il sembla oublier toute considération étran-

gère, pour ne s'occuper que de Cornélie, et se livrer enfin sans contrainte à l'ardeur qu'elle lui avait inspirée.

Adèle, conduite au bal par une de ses tantes, se trouvait placée à peu de distance de madame Dumarne; elle ne perdait pas un seul des gestes de son cousin, et son empressement immodéré près de Cornélie détruisant le peu d'espoir qu'elle conservait encore, elle craignit que sa douleur ne la trahît, malgré les efforts qu'elle faisait pour la comprimer, et elle ne tarda pas à obtenir de sa tante, qu'elle voulût bien sortir de la salle.

Lorsange s'aperçoit bientôt de son absence, il en soupçonne le motif, et rappelé par-là à lui-même, il s'éloigne un moment de Cornélie, pour chercher Adèle, et s'assurer si en effet elle a quitté le bal. Pendant qu'il parcourt les salles voisines, M. d'Harvilliers paraît avec quelques officiers de son régi-

ment ; l'uniforme dont il est revêtu, ajoute encore à la noblesse de son maintien, et tous les regards se portent avec une sorte de respect sur les nombreuses décorations dont il est chargé. Il fait rapidement le tour de la salle, et vient s'arrêter auprès de Cornélie. Jamais triomphe si éclatant et si public n'avait été offert à la jeune coquette. M. d'Harvilliers excitait presque l'admiration des femmes, comme elle avait fait naître celle des hommes, il lui accordait déjà une préférence flatteuse, et elle s'enivrait, par avance, du plaisir d'occuper seule son attention pendant tout le cours de la soirée.

Cependant Lorsange, après de vaines recherches, ne peut plus douter qu'Adèle ne se soit éloignée. Son premier mouvement est de la rejoindre, pour arracher d'elle l'aveu du motif qui l'a portée à cette brusque retraite, et dissiper une impression qu'il se repro-

che amèrement d'avoir causée; mais il ne peut se résoudre à s'éloigner des lieux où est Cornélie, d'ailleurs il a pris un engagement avec elle, il faut qu'il le remplisse. Il rentre donc dans la salle de danse. Le premier objet qu'il y aperçoit, c'est M. d'Harvilliers auprès de Cornélie, qui paraît s'enorgueillir de son hommage. A cette vue, il sent renaître le trouble de son ame, et il s'arrête un moment, portant sur son visage les signes d'une extrême agitation; bientôt l'orchestre donne le signal de la contre-danse qu'il attend, il s'approche aussitôt de mademoiselle Dumarne; mais, à l'instant où il va lui offrir la main, il la voit qui se lève, et donnant la sienne à M. d'Harvilliers, se dispose à se mettre en place avec lui. Mademoiselle, lui dit-il aussitôt d'une voix altérée, vous oubliez que vous ne pouvez danser avec monsieur. — Mademoiselle a-t-elle avec vous quelque engagement

qui s'y oppose? répond tranquillement M. d'Harvilliers. — Elle m'a, depuis long-temps, promis sa main pour cette contre-danse, répond Lorsange, et je ne souffrirai pas, qu'au mépris de cette promesse, elle la danse avec un autre que moi. En parlant ainsi il saisit la main droite de Cornélie, et tandis que, frappée de l'idée des suites que peut entraîner son imprudence, elle ose à peine lever les yeux, dans la crainte de voir autour d'elle une foule improbatrice, il attache sur son rival des regards menaçans, et le somme de nouveau de renoncer à ses prétentions. — C'est à mademoiselle à juger de nos droits, reprend M. d'Harvilliers avec calme et dignité, qu'elle prononce, et pour moi je me soumettrai sans murmure à sa décision. — J'avoue, Monsieur, dit enfin Cornélie d'une voix émue, qu'en acceptant votre invitation, j'avais oublié l'engagement que j'avais pris avec

M. Lorsange, et s'il exige........ — Non Mademoiselle, lui réplique aussitôt le jeune homme d'un ton ironique, cette explication me suffit, je ne veux point troubler vos plaisirs, et je renonce à celui de danser avec vous; et en parlant ainsi il s'éloigne à grands pas, et sort de la salle. Resté seul avec Cornélie, M. d'Harvilliers feint de ne point s'apercevoir du dépit qu'elle éprouve, et l'entretenant sur des sujets étrangers, il la conduit aussitôt à la danse.

La salle se remplissait de masques; le bruit qu'ils occasionnaient en entrant, et l'attention qu'on donnait à leurs costumes variés, avait empêché que l'on entendît la courte altercation, qui s'était élevée entre Lorsange et son rival, et, rassurée sur les conséquences qu'elle avait d'abord eu lieu de craindre, Cornélie reprenait peu à peu sa gaîté. — Lorsange s'est piqué, lui dit enfin M. d'Harvilliers, en la voyant plus

calme, il a pris la chose en jeune homme, ou quelque motif puissant le portait à attacher à votre oubli une importance........ — Je ne vois pas, reprend Cornélie, en souriant avec dédain, quel autre motif que son amour-propre blessé aurait pu dicter sa conduite singulière. — Je n'en juge pas comme vous : un sentiment profond a pu seul lui faire oublier la modération qui le distingue, et je le trouve excusable. Lorsque l'on a été autorisé à penser que l'on avait su vous plaire, il est pénible de recevoir tout-à-coup une marque d'indifférence aussi prononcée. — Mais en vérité, Monsieur, reprend Cornélie, partagée entre la surprise et le dépit, vous me tenez un langage..... — Pardonnez, Mademoiselle, si je suis indiscret, j'ai cru pouvoir parler d'une chose qui n'est ignorée de personne. — Plus vous parlez, moins je vous comprends. — Tous ceux qui

ont vu Lorsange auprès de vous, ne doutent pas qu'il ne sollicite votre main avec ardeur, et qu'il n'ait pu se croire encouragé dans ses vœux. — Voilà certes une idée bien flatteuse pour moi, reprend Cornélie avec un sourire amer. — Je ne vois pas ce qu'elle a de déplacé : le mérite de Lorsange a pu la rendre naturelle, et le plaisir que vous paraissez trouver dans sa société, est propre à la confirmer. — Quant au mérite de M. Lorsange, repart Cornélie, toujours sur le même ton, je crois que l'on ne peut guère faire de lui d'autre éloge que de n'en rien dire, et quant au charme que l'on veut bien me faire trouver dans son entretien, il est assurément aussi réel que son rare mérite. Elle n'a pas plutôt prononcé ce peu de mots, qu'un domino qui, depuis quelques instans, s'était arrêté derrière elle, sans qu'elle pût l'apercevoir, se penche à son oreille, et lui dit, d'une voix con-

centrée, qu'elle reconnaît pour celle de Lorsange : Je vous remercie, Mademoiselle ; ma présomption, je l'avoue, m'aveuglait à tel point, que pour m'éclairer, il ne fallait pas moins que ce que je viens d'entendre; mais désabusé sans retour, je ne vous fatiguerai pas plus long-temps par un hommage que vos rares talens sauront bien remplacer, et je vole auprès de celle que je n'aurais jamais dû cesser d'aimer, pour obtenir d'elle un pardon que son indulgence daignera peut-être m'accorder encore. Cornélie, la rougeur sur le front, reste un moment comme attérée. M. d'Harvilliers, qui n'a pu manquer d'entendre les courts reproches que Lorsange vient de lui adresser, conserve cependant toujours le même sang-froid, et dès que la contre-danse est finie, il la reconduit silencieusement à sa place, la salue avec une politesse froide, et la laisse à ses idées.

De moment en moment la foule augmentait; tous les masques qui passaient auprès de Cornélie, s'arrêtaient successivement devant elle pour la considérer et lui adresser quelque compliment banal, ou quelque phrase insignifiante, de ce ton léger qu'autorise la liberté du masque; mais loin d'attribuer à ses charmes l'attention qu'ils lui accordaient, elle tremblait de ne la devoir qu'à la connaissance de ce qui venait de se passer. Les reproches de Lorsange, et les discours ironiques de M. d'Harvilliers ne lui permettaient plus de s'abuser sur la légèreté de sa conduite; elle frémissait à l'idée des interprétations que l'on pouvait y donner, et partagée entre la honte et le dépit, elle croyait déjà lire dans tous les yeux l'expression du blâme qu'elle avait mérité.

Il y avait quelques instans qu'elle était absorbée dans ses réflexions, lors-

qu'un masque, sous le costume d'une jeune et élégante bergère, vient s'asseoir auprès d'elle, en poussant des soupirs entrecoupés; à peine a-t-il pris place sur sa banquette qu'il y est abordé par un magicien qui s'informe avec le ton de l'intérêt du sujet de sa douleur. — Qu'as-tu besoin de m'interroger? lui répond-il; si ton art n'est pas trompeur, il doit t'instruire de ce que tu me demandes. — Tu veux me mettre à l'épreuve, jeune bergère, reprend le magicien, eh bien! j'accepte ton défi. Pour te convaincre du pouvoir de ma science, je ne te dirai pas seulement ce qui fait couler tes larmes; mais je ferai cesser ta peine, car je sens que tu m'intéresses; et aussitôt il lui prend la main, l'examine, parcourt un livre qu'il portait sous le bras gauche, agite sa baguette, puis reprend la parole en italien; mais assez haut pour que Cornélie, à qui cette langue est familière,

ne puisse perdre un mot de ce qu'il lui adresse. — Tu pleures l'inconstance de ton berger, lui dit-il, et ta douleur est légitime, il s'était acquis tant de droits à ton attachement par son pieux respect pour les auteurs de tes jours. Les artifices d'une brillante coquette que ta malheureuse étoile a conduite au hameau, ont détaché son cœur de toi et troublé tes innocens plaisirs; mais cesse de t'affliger. L'abus que ta rivale a fait de ses charmes, ne servira qu'à faire mieux sentir à ton volage berger le prix de ton ame simple et naïve, et bientôt, par l'effet de mes soins et de ma science merveilleuse, tu le verras implorer à tes pieds le pardon de son erreur passagère. Il n'a pas plutôt achevé, qu'il s'éloigne sans attendre la réponse. La bergère le suit comme si elle voulait le consulter encore, et Cornélie frappée comme de la foudre, reste plongée dans une morne stupeur; elle ne peut

se dissimuler que tout ce qu'elle vient d'entendre paraît n'avoir été dit que pour elle ; mais qui peut se plaire à la tourmenter ainsi ? C'est ce qu'elle cherche en vain à découvrir. Adèle est si timide, si douce, que l'on ne peut la soupçonner d'avoir médité une semblable vengeance. Quant au magicien, elle pense un moment qu'il n'est autre que M. d'Harvilliers ; ses expressions singulières jointes à la conduite bizarre que tient ce dernier en ne reparaissant plus auprès d'elle, semblent autoriser cette idée. Mais elle s'y est à peine arrêtée qu'elle aperçoit M. d'Harvilliers lui-même à peu de distance du magicien et de la bergère, qui s'étaient perdus dans la foule.

Pendant qu'elle les examine attentivement tous les trois pour découvrir s'il existe entre eux quelque intelligence, un masque qui porte les talons hauts, les paniers et toute la toilette de l'au-

cienne cour, vient se placer brusquement entre elle et sa mère. — Il paraît que ce bel officier vous intéresse singulièrement, lui dit ce nouveau personnage. — Moi, Madame? reprend Cornélie, qui, étourdie par tous les assauts qu'elle a déjà reçus, cherche en vain à détourner cette nouvelle attaque par une adroite réplique. — On le dirait, du moins: voilà déjà quelques minutes que je vous examine, et vous ne cessez pas d'avoir les yeux fixés sur lui. Il faut toujours se méfier de ces hommes brillans; qui sait si celui-là ne cherche pas à troubler votre tranquillité pour le seul plaisir de satisfaire son amour-propre; cela se voit tous les jours. Je me rappelle à ce sujet une histoire de mon jeune temps; il faut que je vous la raconte, elle pourra vous être utile; d'ailleurs, puisque la danse est interrompue, elle servira du moins à vous désennuyer; et continuant à parler avec

une extrême volubilité, l'impitoyable masque, qui feint de ne point apercevoir le trouble de Cornélie, entame un long récit entremêlé de réflexions, qui sont pour elle autant de reproches amers ou de conseils ironiques. Accablée par une surprise toujours croissante, et pouvant à peine retenir les larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, la triste Cornélie ne songeait ni à l'interrompre, ni à lui échapper. Enfin il paraît se lasser de la persécuter, il se dispose à se lever. — Ah ça, ma petite, lui dit-il avant de la quitter, vous n'êtes pas piquée, j'espère, des conseils que je me suis permis de vous donner. A mon âge, voyez-vous, on a la liberté de tout dire. Du reste, je suis bien éloignée de penser que M. d'Harvilliers ressemble à ces freluquets qui n'ont pour eux qu'une figure agréable, et qui se font un jeu de l'honneur des femmes. C'est un homme sensé, lui, dont l'estime est

de poids et dont le suffrage, si vous le remportez, ne peut être qu'honorable pour vous. — Tu m'étonnes, belle dame, en faisant un tel éloge de M. d'Harvilliers, reprend un nouveau masque, qui depuis quelques instans s'était arrêté près de Cornélie; tout à l'heure, j'entendais tenir sur son compte un langage différent, et sa conduite envers une jeune personne, qui depuis peu de temps est arrivée de Paris, et dont il a, dit-on, cherché à gagner le cœur en feignant.... — Bon, je connais cette affaire mieux que personne: on t'a mal instruit, beau masque; M. d'Harvilliers n'a eu d'autre but en cela, que de rendre à la raison un jeune homme qui se laissait égarer par une passion funeste à son repos, contraire à ses devoirs, et la jeune personne.... Mais qu'avez-vous donc ma petite? vous paraissez prête à vous trouver mal, c'est la chaleur, sans doute? — Oui, répond Cor-

nélie d'une voix presque éteinte, je souffre beaucoup.... Il fait ici une chaleur étouffante. Elle n'a pas plutôt prononcé ce peu de mots, que les deux masques, s'emparant d'elle avec l'air de l'empressement et de l'intérêt, se frayent un passage à travers la foule, et l'entraînent vers une porte de dégagement. Tremblante, éperdue, hors d'état de réfléchir, elle se laisse guider sans opposition, et tandis que sa mère essaie en vain de la rejoindre, les deux masques la conduisent dans un vestibule où elle se trouve seule avec eux; ils n'y sont pas plutôt, que, non contente de l'état dans lequel elle la voit, la maligne vieille reprend l'entretien. — Je vous disais, je crois, que la jeune personne, par son imprudence, avait mérité.... — Mais si pourtant M. d'Harvilliers a poussé les choses au point de la compromettre par un éclat nuisible à sa réputation? — Si pour empêcher le mal

qu'elle allait causer, il n'a pu éviter une publicité fâcheuse, en doit-il être responsable? reprend le premier masque d'un ton grave; celle qui, par un coupable abus de ses charmes, et pour remporter un triomphe frivole, s'exposait à détruire sans retour, la félicité de deux jeunes gens dignes d'estime et d'un vieillard respectable, celle-là, dis-je.... — Oh! qui que vous soyez, n'achevez pas, n'achevez pas! interrompt vivement Cornélie avec l'accent du désespoir, et cachant son visage dans ses mains; pourrais-je méconnaître plus long-temps mes torts, ou ne me trouvez-vous pas assez punie, assez humiliée. Ah! je fus bien coupable, il est vrai; mais ma honte rendue publique ne suffit-elle donc pas pour venger ceux que j'ai offensés?

Elle n'a pas plutôt prononcé ce peu de mots, que la vieille, touchée de sa douleur, lui dit en reprenant sa voix

naturelle : — Rassurez-vous, ma chère Cornélie, le mal n'est pas aussi grand que vous pouvez le croire, et qu'il aurait pu l'être. Frappée du son de cette voix, Cornélie lève la tête et jette, en hésitant, un regard sur ceux qui sont auprès d'elle : ils ont quitté leurs masques, et elle reconnaît M. d'Harvilliers et madame Mérinval. — Ma bonne maman ! s'écrie-t-elle au comble de la surprise. — Oui ma fille, lui répond madame Mérinval avec bonté, vous ne vous attendiez pas à me trouver ici ; pardonnez une feinte qui n'a été dictée que par votre intérêt, et par le vif désir de prévenir les dangers auxquels vous vous exposiez, en vous les montrant d'une manière frappante ; la leçon, je l'avoue, a été poussée un peu loin ; mais il m'a fallu remplir l'engagement qu'avant votre arrivée, j'avais pris avec votre mère, et il s'agissait moins de punir une faute que la légè-

reté de votre âge peut rendre excusable, que de vous éclairer sur l'étendue des maux qu'un fatal penchant pouvait, d'un moment à l'autre, attirer sur votre tête.

Mais tous ces discours que l'on m'a tenus, et surtout ce magicien, cette bergère? reprend Cornélie en poussant un profond soupir. — Vous les voyez en nous, lui dit M. d'Harvilliers; deux officiers de mon régiment en paraissant après sous les mêmes costumes, ont contribué à accroître votre embarras; mais en secondant nos desseins, ils les ignoraient eux-mêmes, et croyez-en la tendresse de madame votre grand'mère, votre secret a été fidèlement gardé. Quant à moi, ajoute-t-il, je ne sais si je puis me flatter de trouver grâce à vos yeux? je pourrais dire pour ma justification que, plus vous possédez d'avantages précieux, plus il était permis de chercher à détruire une erreur qui

en ternissait l'éclat, et qui tournait au préjudice de la société, des dons qui ne doivent servir qu'à en faire le charme; mais je me croirais cependant sans excuse, si Madame n'avait elle-même dicté ma conduite. — Oui, ma fille, reprend madame Mérinval, Monsieur ne s'est prêté à tout ceci qu'à ma sollicitation, et sur la promesse que je lui ai faite, qu'au dénoûment, j'obtiendrais de vous l'entier oubli de tout ce qui se serait passé. En prenant un semblable engagement, aurais-je trop présumé de vous?

C'était beaucoup pour Cornélie de se voir rassurée sur l'éclat funeste que d'abord elle avait eu lieu de redouter, elle venait d'être soulagée d'un grand poids; mais son amour-propre souffrait encore, et la présence de M. d'Harvilliers lui faisait éprouver une sorte de honte. Il voulut la lui épargner, et voyant qu'elle gardait le silence, il fit quelques

pas pour sortir; mais un instant de réflexion, avait suffi pour faire reconnaître à Cornélie qu'elle devait rougir de sa conduite imprudente, et non de la punition qu'elle en avait reçue. Elle se tourna donc vers M. d'Harvilliers, et lui dit avec un sourire qu'accompagnaient encore quelques larmes, je ne pense pas, Monsieur, que vous deviez attacher un grand prix à l'opinion d'un enfant que vous avez corrigé comme il le méritait; mais s'il m'est encore permis de croire que je n'ai pas perdu tout droit à votre estime, je ne jugerai pas que mon retour à la raison m'ait coûté trop cher.



Ah! mon fils, que d'inquiétudes je vous eusse épargnées, si j'avais connu plutôt l'objet de votre attachement.

LA ROBE MAL FAITE.

Heureux qui peut au faible accorder son appui.
DUCIS.

MONSIEUR BERNEVAL, fils d'un ancien avocat au parlement de Toulouse, était venu s'établir à Paris, aussitôt après son mariage, pour y suivre la carrière du barreau; et plusieurs plaidoyers éloquens lui avaient déjà assigné, parmi ses collègues, une place honorable, lorsqu'il fut enlevé à sa famille par une mort prématurée. Trop généreux et trop accessible à la pitié pour refuser jamais son appui au malheur, il avait, par son désintéressement et l'excès de sa bonne foi, compromis, dans le cours de peu d'années, la plus grande partie de son patrimoine, et il ne laissa, en mou-

rant, à sa veuve, qu'un revenu modique, et fort au-dessous du rang qu'il occupait dans le monde.

Madame Berneval se montra peu sensible à l'abaissement de sa fortune, elle oublia sans peine l'éclat dont elle s'était vue passagèrement entourée, et lorsque le temps eut calmé la douleur qu'elle ressentait de la perte de son mari, elle sut trouver, dans la modération de ses désirs, la source d'un bonheur que ne donnent pas toujours les richesses. Elle n'avait d'autre fruit de son hymen qu'une fille qui, dans un âge encore tendre, annonçait déjà le plus heureux naturel. Formée par ses sages leçons, Mélanie acquit de bonne heure un cœur droit, un jugement sain, et par l'exemple de sa mère, elle apprit à se conformer sans murmure à son humble condition.

Parmi les personnes que madame Berneval avait long-temps fréquentées, ou à

qui l'unissaient les liens du sang, il en était que le changement de sa situation n'avait point éloignées d'elle; dans ce nombre se trouvait particulièrement madame Frenancourt sa sœur, mariée à un riche manufacturier; il n'avait pas tenu à elle que ses deux parentes ne vinssent habiter sa maison, et ne retrouvassent auprès d'elle l'aisance qu'elles avaient perdue. En résistant à ses offres, et en restant dans sa médiocrité, pour conserver son indépendance, madame Berneval avait été vivement touchée de son attachement. L'accueil qu'elle et sa fille recevaient de cette dame, et des amies qui leur étaient restées fidèles, les appelaient encore souvent dans le monde. Mais loin que le spectacle de l'opulence pût éblouir Mélanie, et troubler sa paix, il ne servit qu'à lui faire démêler les biens factices, qui n'ont de valeur que celle qu'y attache l'opinion, de ceux dont la privation est un mal réel, et satisfaite d'être

placée dans un état où elle ne manquait que des premiers, elle contempla, sans envie, le sort de ceux à qui ils étaient accordés. En profitant des plaisirs que lui offrait l'amitié de ses jeunes cousines, elle savait faire en sorte qu'ils ne lui coûtassent jamais un regret; libre des tyranniques besoins de l'amour-propre, ne songeant qu'à se livrer aux amusemens de son âge, et ne cherchant ni à plaire ni à briller, au milieu des nombreuses réunions et des fêtes, où l'attiraient parfois des invitations pressantes, elle conservait toute la simplicité de ses goûts, et rentrée dans son modeste asile, elle reprenait gaîment ses occupations ordinaires, toujours prête à savourer les charmes d'une journée paisible que, toute privée qu'elle était des dons de la fortune, elle trouvait encore souvent l'art d'embellir par des actes de bienfaisance.

Accoutumée ainsi à ne point porter

ses vœux au-delà des bornes étroites qui lui étaient assignées, Mélanie avait atteint déjà sa dix-neuvième année, sans qu'aucun nuage eût encore troublé la sérénité de ses jours, lorsqu'une dame, d'un moyen âge, qui se faisait appeler madame Durvis, vint occuper, avec sa fille, une chambre située au-dessus de l'appartement qu'habitait madame Berneval. La jeune personne avait tout au plus seize ans, et déjà sa physionomie portait l'empreinte de l'abattement et de la douleur. Les deux dames vivaient solitaires et retirées, leur extérieur annonçait une extrême indigence; mais en même temps on apercevait en elles les traces d'une naissance et d'une éducation distinguées, et il était aisé de reconnaître que, dans d'autres temps, elles avaient dû jouir d'une aisance dont le souvenir n'était propre qu'à leur rendre la pauvreté plus amère.

Madame Berneval et sa fille ne purent

se défendre, l'une et l'autre, d'un vif intérêt pour ces deux étrangères, et elles cherchèrent, en profitant des occasions que leur offrait le voisinage, à faire naître une liaison qui pût leur fournir les moyens d'apporter quelque adoucissement à leurs peines. Leurs aimables prévenances gagnèrent aisément les cœurs des deux infortunées; mais Céline surtout, (c'était le nom de la jeune personne) se montra bientôt pénétrée, pour Mélanie, de la plus tendre reconnaissance. La pauvre enfant, élevée au sein de l'adversité, n'avait appris à réfléchir que pour sentir toute l'étendue de son malheur. A l'âge où l'on n'aperçoit la scène du monde qu'à travers un prestige d'illusions flatteuses, à l'âge où, jugeant encore des autres par soi-même, on s'attend à ne trouver partout qu'accueil et bienveillance, elle gémissait dans la misère et l'abandon, sans pouvoir nourrir la plus faible espérance

d'un sort moins horrible; isolée au milieu de ses semblables, elle ne voyait, que les glaces de l'indifférence et de l'égoïsme, et réduite à dévorer ses douleurs en silence, elle n'avait point assez de force pour en supporter le poids. Enfin un cœur venait de s'ouvrir au sien; si, par le sentiment d'une noble fierté, elle n'osait encore y déposer tout le fardeau de ses souffrances, elle en perdait du moins quelques instans le souvenir, dans un doux entretien. Du moins, quand elle quittait l'aimable Mélanie, pour rentrer dans son triste asile, elle emportait quelque espoir pour le lendemain, et l'attente de l'heure qui devait de nouveau suspendre ses tourmens, ôtait à celles qui la précédaient, la pesante uniformité qui naguère en éternisait la durée.

Cependant deux mois s'étaient déjà écoulés, depuis le moment où madame Durvis était venue demeurer près de

madame Berneval, et quoi que cette dernière eût tenté pour s'attirer sa confiance, elle conservait toujours avec elle une sorte de réserve, s'appliquant avec soin à lui dérober la connaissance de sa déplorable situation; lorsque Céline, qui avait contracté peu à peu l'habitude de descendre tous les soirs auprès de Mélanie, laissa tout-à-coup passer deux jours sans venir chez elle. Etonnée de ce brusque changement, la jeune Berneval monta le matin du troisième jour à la chambre de madame Durvis. Après s'être nommée plusieurs fois, sans recevoir de réponse, elle allait s'éloigner, lorsqu'enfin Céline vint lui ouvrir. A l'altération de ses traits, Mélanie jugea facilement, qu'elle venait de verser des larmes, et elle ne put se méprendre sur la cause de son affliction, quand au fond de cette chambre, où elle entrait pour la première fois, et qui n'offrait à ses yeux que le tableau d'un affreux dénû-

ment, elle aperçut madame Durvis alitée, et dans un état de faiblesse, propre à faire concevoir les plus vives alarmes. S'approchant du lit de la malade, elle voulut essayer de calmer la douleur de sa jeune amie; mais Céline, le regard morne, et toujours attaché sur sa mère, parut entendre à peine les consolations qu'elle lui adressa. Au bout de quelques instans, voyant que tous ses efforts étaient infructueux, et croyant reconnaître que les deux affligées s'imposaient devant elle une pénible gêne, elle se leva pour se retirer. Céline l'accompagna tristement jusqu'à la porte, et là, comme Mélanie cherchait encore à faire rentrer quelque espoir dans son esprit, elle laissa involontairement échapper en partie, le secret de sa détresse. Mademoiselle Berneval en avait assez vu, pour le pénétrer tout entier; et ne doutant plus que, loin de pouvoir apporter le moindre soulagement à ses

souffrances, madame Durvis ne se vît exposée à manquer bientôt pour elle, et pour sa fille, des choses les plus nécessaires à la vie, elle redescendit en hâte auprès de sa mère, afin de s'occuper, avec elle, des moyens de forcer ces deux infortunées à accepter les secours qui leur étaient devenus nécessaires, en ménageant en même temps cette ombrageuse fierté qui leur faisait redouter par-dessus toute chose, que l'on ne fût instruit de ce qu'elles souffraient.

A la nouvelle des maux qui accablaient ses tristes voisines, madame Berneval ne fut guère moins affectée que sa fille. Dans la même journée elle monta chez madame Durvis, comme pour s'informer de sa santé; elle trouva cette dame et sa fille à peu près dans le même état où Mélanie les avait surprises le matin. Céline travaillait près du lit de sa mère, en dévorant ses larmes, tandis que madame Durvis portait dans ses re-

gards cette résignation d'une ame qui, épuisée par les traits de l'infortune, se courbe en silence sous une destinée qu'elle ne peut espérer de fléchir. Madame Berneval s'assit un moment auprès d'elle, et après l'avoir engagée à prendre un peu d'espoir, elle examina le travail de Céline, lui donna quelques éloges, et termina en demandant à madame Durvis s'il pourrait lui convenir que sa fille se chargeât de quelque ouvrage qu'elle avait à faire faire.

A cette proposition inattendue, la jeune personne eut peine à contenir l'expression de sa joie : il sembla que, d'un mot, on venait de la faire renaître à la vie, et peu s'en fallut que, dans le transport de sa reconnaissance, pour l'être bienfaisant qui suspendait ainsi ses alarmes, elle ne trahît tout ce qu'elle et sa mère avaient mis jusqu'alors tant d'orgueil à cacher.

Quant à madame Durvis, son émo-

tion fut moins vive; mais le sourire qui vint effleurer ses lèvres, et les actions de grâces qu'elle parut rendre au ciel, qui lui procurait cette utile ressource, auraient suffi pour apprendre à madame Berneval à quel péril pressant elle venait l'arracher. Elle emmena aussitôt Céline pour lui remettre une petite quantité de linge à réparer, et quelque peu de neuf à faire, en lui donnant à entrevoir que pendant quelque temps elle aurait besoin de ses services; mais sa sollicitude ne se borna point à ce premier bienfait; et bientôt, sous le prétexte qu'elle avait un besoin urgent des objets qu'elle lui avait confiés, elle sut, en exigeant d'elle un travail assidu, s'acquérir le droit de la remplacer dans une partie des soins qu'elle rendait à sa mère, et fournir adroitement à cette dame tout ce que réclamait son état.

La maladie de madame Durvis n'a-

vait été causée que par l'excès de sa misère, qu'avait momentanément accrue le défaut des occupations journalières auxquelles elle devait depuis plusieurs années sa subsistance; et elle ne tarda pas à éprouver un soulagement sensible. Cependant elle restait encore languissante, et l'on pouvait craindre qu'elle ne fût de long-temps en état de sortir et de reprendre aucune espèce de travail. D'un autre côté, madame Berneval et sa fille voyaient avec peine arriver le moment où elles ne pourraient plus continuer leur ingénieuse feinte. La médiocrité de leur fortune les avait depuis long-temps habituées à l'ordre et à l'économie. Leur linge, entretenu par elles avec soin, ne pouvait offrir de longues réparations, et le peu d'emplettes que leur bienfaisance les avait portées à faire en cette occasion, allait être bientôt épuisé. Elles auraient voulu occuper Céline à quelques bro-

deries ; mais elle avait peu l'habitude de ce travail, et comme elles auraient craint de se découvrir en lui offrant un prix trop élevé, elles ne pouvaient se flatter de lui procurer, par ce moyen, un gain suffisant. Cependant il en coûtait à Mélanie de renoncer au plaisir de la secourir ; d'ailleurs l'abandonner tout-à-coup, c'était la replonger dans un état aussi pénible que celui d'où elle l'avait tirée. Elle avait recommandé sa jeune protégée à plusieurs de ses connaissances ; mais elle n'osait se fier en des promesses qui pouvaient être vaines, ou ne recevoir qu'une exécution trop tardive. Elle avait quelques robes en pièce, la plupart étaient des présens de sa tante, ou de ses cousines ; elle avait attendu, pour les faire, le renouvellement de la saison, et quoique l'ouvrage de Céline ne fît pas présager qu'elle pût s'acquitter d'une semblable occupation de manière à la satisfaire,

elle ne balança pas à les lui confier, pour lui assurer encore quelques jours de travail.

Madame Durvis n'avait jamais fait d'autres robes que les siennes, et craignant que Céline ne manquât celles de mademoiselle Berneval, elle n'osait les lui laisser entreprendre; mais loin de céder à ses craintes, Mélanie employa toute son adresse pour la rassurer, et la triste veuve ne résista pas long-temps à l'offre d'un travail qui pouvait seul éloigner d'elle les horreurs du besoin le plus pressant.

Guidée par sa mère, dont la santé se rétablissait peu à peu, Céline réussit dans la façon des premières robes, au-delà de ses espérances; elle avait commencé par celles qui exigeaient le moins de soins et de recherche; il n'en restait plus qu'une, à laquelle mademoiselle Berneval attachait d'autant plus d'importance, qu'invitée à la noce prochaine

d'une de ses amies, elle n'avait point d'autre toilette pour y paraître convenablement. Encouragée par les éloges que Mélanie avait donnés à celles qu'elle lui avait déjà rendues, Céline redoubla de zèle pour que celle-là pût être à l'abri de tout reproche. Avant de la terminer entièrement, elle descendit auprès de Mélanie, pour la lui faire essayer. Mademoiselle Berneval n'avait pas encore eu le temps de l'examiner, quand une de ses jeunes cousines, qui venait lui faire visite, entra étourdiment dans sa chambre. Elle n'eut pas plutôt jeté un coup-d'œil sur sa robe, qu'elle laissa échapper un cri de surprise et de douleur. — Ah mon Dieu! ma chère, lui dit-elle; mais voilà une robe qui est gâtée, gâtée sans remède! — Je n'en juge pas comme toi, répondit en rougissant Mélanie, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'en effet sa robe était manquée; mais qui, sensible au

troublé de Céline, voulait se hâter d'effacer l'impression qu'avait produite sur elle la brusque exclamation de sa cousine. Je crois que l'on peut réparer.... — Oh jamais! repartit l'étourdie, tu ne pourras la rendre seulement supportable; quel dommage! une mousseline des Indes si belle! Je suis persuadée que l'on n'en trouverait plus de pareille dans les magasins, ou qu'elle serait hors de prix; mais tu n'as donc pas fait cette robe toi-même, tu réussis toujours si bien, et celles que tu t'es faites dernièrement encore avaient tant de grâce.... — Quoi! Mademoiselle, repartit Céline dans une surprise extrême, vous faites vos robes vous-même, et au risque.... Mélanie, dont la rougeur croissait à chaque instant, ne la laissa pas achever, et s'empressant de détourner l'entretien, elle essaya de nouveau de la consoler et de lui persuader qu'elle était satisfaite de sa robe.

La jeune personne ne pouvait elle-même s'abuser sur l'imperfection de son travail. Ce qu'elle venait d'entendre avait été pour elle comme un trait soudain de lumière ; l'embarras de Mélanie acheva de l'éclairer. Elle n'insista point ; mais une larme s'échappa de ses yeux ; et portant sur mademoiselle Berneval des regards attendris, elle sembla lui dire : Cœur bienfaisant, j'ai pénétré ton secret ; mais rassure-toi, je ne soulèverai pas le voile ingénieux sous lequel ta modestie a voulu se cacher.

Le cœur plein d'une douce émotion, Céline se retira aussitôt, et rejoignant sa mère, elle l'instruisit de tout ce qui venait de se passer. Depuis long-temps madame Durvis soupçonnait en partie les généreuses intentions de ses voisines ; mais sa fierté cédant à la noble délicatesse qu'elles mettaient dans leur conduite, plus le joug des bienfaits lui avait paru jusqu'alors pénible à supporter, et plus

cette fois elle trouvait de charmes à s'y soumettre. Il est permis, sans doute, au malheureux qui gémit, découragé par une triste expérience du monde, de redouter les secours qu'une pitié dédaigneuse ne lui fait que trop souvent acheter au prix de son avilissement; mais qu'il vienne à trouver une main vraiment protectrice, combien ne se plaît-il pas à la chérir! avec quelle joie son cœur desséché ne s'ouvre-t-il pas au sentiment d'une tendre reconnaissance! Ah! laissons la froide insensibilité feindre, pour s'excuser, la crainte de n'être payé que d'ingratitude. Ce vice odieux existe, sans doute, mais il est plus rare qu'on ne le pense. Il est encore plus de cœurs reconnaissans que de vrais bienfaiteurs, et quand on sait obliger, on ne fait guères d'ingrats.

Madame Durvis se trouva bientôt entièrement rétablie; il lui survint diverses occupations de longue durée. Elle

sembla renaître enfin à l'espoir, et Céline reprit courage. Madame Berneval et Mélanie respectaient soigneusement le silence qu'elles continuaient à garder l'une et l'autre sur les causes qui avaient amené leurs malheurs. A leur exemple madame Durvis et sa fille épargnaient à leur modestie les témoignages de leur reconnaissance; mais elle n'en était pas moins gravée dans leurs cœurs en traits ineffaçables. Si elles ne cherchaient pas à épancher tous leurs secrets dans leur sein, ce n'était plus que pour leur épargner des récits trop douloureux : mais du reste elles ne craignaient plus de se livrer à tous les charmes d'un commerce qui ôtait à leur situation ce qui lui restait de plus amer, et près de leurs bienfaitrices, elles perdaient peu à peu le souvenir du triste isolement dans lequel elles avaient long-temps langui.

Quand Mélanie, touchée des maux qu'enduraient madame Durvis et sa fille,

avait suivi, pour les soulager, l'impulsion de son cœur bienfaisant, elle avait été loin de présager l'influence que sa modeste générosité devait un jour exercer sur son sort, et elle se croyait déjà suffisamment récompensée par le plaisir qu'elle avait trouvé à secourir ces deux infortunées. Mais bientôt un événement imprévu, venant à troubler la paisible félicité dont elle avait toujours joui, donna, pour elle, un nouveau prix à la reconnaissance et à l'amitié que lui portait Céline.

Les aimables qualités de Mélanie avaient, depuis plusieurs mois, fixé les vœux d'Ernest Monthierry, jeune homme recommandable par son mérite, et qui, maître de lui-même, avait préféré ses simples vertus à tous les partis plus brillans auxquels il aurait pu prétendre. Nommé depuis peu de temps auditeur au conseil d'état, Ernest avait déjà attiré sur lui les regards de plu-

sieurs personnages éminens, par la manière dont il s'était acquitté de divers travaux confiés à ses soins. Sa fortune était bornée, mais ses talens assuraient qu'il parcourrait avec gloire l'honorable carrière qu'il avait choisie. Reçu avec distinction par madame Frenancourt, il était aisément parvenu à la rendre favorable à ses désirs. Cette dame s'était chargée de présenter sa demande à sa sœur, et de la lui faire accueillir. Elle avait, en effet, réussi à vaincre les nobles scrupules que madame Berneval opposait à l'offre d'une alliance trop au-dessus de ce que sa fille avait droit d'attendre. Rassurée par l'autorisation de sa mère, Mélanie n'avait pas tardé à payer d'un tendre retour les sentimens qu'elle avait inspirés au jeune Monthierry, et rien ne semblait plus devoir mettre obstacle à l'accomplissement d'un hymen également désiré par ces quatre personnes.

Séparé de son père, dont il ignorait depuis plus de quinze ans le destin, Ernest ne devait le bien-être dont il jouissait, qu'aux soins et à la tendresse d'un de ses parens éloignés, nommé M. Klemmert. M. Monthierry, l'un des plus riches armateurs de Nantes, jouissait d'une fortune immense, lorsque la révolution éclata; il avait une sœur mariée au marquis d'Olbreuse, officier de la maison du roi, et qui s'était vue obligée de quitter la France avec son mari, à l'époque de la première émigration. Malgré les peines portées contre ceux qui entretenaient quelque correspondance avec les émigrés, il ne put se résoudre à laisser sa sœur, qu'il aimait tendrement, languir sans secours, sur une terre étrangère; il fut découvert. A cette époque de proscription, ses grandes richesses auraient seules suffi pour le perdre. Prévenu du péril qui le menaçait, par un membre du

comité révolutionnaire, à qui il avait rendu d'importans services, il prit la fuite la veille même du jour où il devait être arrêté, et après avoir erré long-temps de ville en ville, il eut assez de bonheur pour pouvoir passer en Espagne, et de là en Angleterre. Madame Monthierry restée seule en France avec son fils, alors âgé de dix ans, parvint heureusement à soustraire à la cupidité révolutionnaire une partie de ses effets les plus précieux, et du portefeuille de son mari. Mais les justes terreurs qu'elle avait conçues sur le sort de ce dernier, avant d'être instruite du lieu de sa retraite, et le chagrin d'être éloignée de lui sans savoir quand elle le reverrait, la conduisirent en peu de mois au tombeau.

Aussitôt après sa mort, M. Klemmert vint s'établir à Paris, abandonnant sans regrets sa ville natale, devenue le théâtre des plus sanglantes pros-

criptions; là, ne recevant plus aucune nouvelle de M. Monthierry, et se voyant seul chargé du sort d'Ernest, il déploya pour lui toute la tendresse d'un père, et non content de lui rendre un compte fidèle de tout ce qu'il avait sauvé de ses anciennes richesses, il lui légua encore en mourant une forte partie de ce qu'il avait pu lui même conserver au milieu du bouleversement général qu'avait occasionné la révolution.

Privé depuis peu d'années du bienfaiteur dont l'autorité était la seule qu'il eût été accoutumé à reconnaître, Ernest se regardait comme entièrement libre de disposer de lui; et déjà madame Berneval, cédant à ses pressantes sollicitations, avait consenti à fixer le jour de la célébration de son mariage, lorsque tout-à-coup il reçut une lettre de son père qui lui annonçait son prochain retour en Europe. Au moment où M. Monthierry quitta préci-

pitamment là France, il avait des relations d'affaires avec plusieurs négocians et banquiers de l'Angleterre, et il ne fut pas plutôt arrivé à Londres, que par divers recouvremens qu'il opéra sans peine, il se vit possesseur d'une somme encore assez considérable. Dans le même temps, il apprit la mort de sa femme, et l'heureux succès des soins que M. Klemmert avait pris pour assurer à son fils des ressources qui pussent le mettre au moins à l'abri du besoin; et il écrivit inutilement en Prusse où s'était retiré M. d'Olbreuse pour avoir des nouvelles de sa sœur. La perte de sa femme l'affecta profondément, et le silence de madame d'Olbreuse, lui fit concevoir, à son égard, de graves inquiétudes; mais aussi il vit rompre par là les principaux liens qui l'attachaient à son pays, et il sentit moins vivement le regret d'en être éloigné. Rassuré sur le sort de son fils par l'intérêt qu'y pre-

nait M. Klemmert ; ne pouvant prévoir l'instant où il lui serait permis de rentrer dans sa patrie, et convaincu que de long-temps il ne serait à même de revoir les êtres qu'il chérissait, il ne put résister au désir de réparer les pertes qu'il avait éprouvées du côté de la fortune. Accoutumé à l'opulence, il avait peine à supporter l'idée de vivre désormais dans la médiocrité: son caractère actif, entreprenant, lui rendait le repos insupportable ; profitant d'une occasion favorable, il passa aux Indes, et là, il ne tarda pas à voir de nouveau la fortune lui sourire. Dès que les communications furent devenues plus libres, il écrivit en France à plusieurs reprises ; mais la plupart des personnes qu'il connaissait avaient changé de lieu ; tous ses amis avaient quitté Nantes, ou avaient péri sur l'échafaud, et depuis longtemps il s'alarmait de ne recevoir aucune réponse, lorsqu'un négociant nan-

tais, que ses affaires avaient amené à Pondichéry, et qui avait vu M. Klemmert, peu de temps avant sa mort, dans un voyage à Paris, lui donna, sur les objets qui l'intéressaient, tous les détails qu'il pouvait désirer. Quinze années de séjour aux Indes, lui avaient rendu les richesses qu'une funeste catastrophe lui avait enlevées; il était dans un âge avancé, il résolut de ne pas tarder davantage à rentrer dans son pays: il se hâta d'écrire à son fils, et quand celui-ci reçut sa lettre, il était déjà embarqué pour la France.

Le retour inattendu de M. Monthierry changeait entièrement la situation d'Ernest, et Mélanie ne pouvait s'empêcher d'en concevoir quelques craintes pour son hymen. Elle connaissait assez le jeune Monthierry pour penser que son élévation soudaine ne changerait rien à ses sentimens; mais elle avait lieu de redouter que son père ne partageât point

son désintéressement ; et la tristesse que par instans Ernest ne pouvait se défendre de laisser voir à travers la joie de retrouver l'auteur de ses jours, était, pour elle, une preuve que, sous ce rapport, il partageait ses alarmes. En s'arrêtant même à l'idée que M. Monthierry ne mettrait point obstacle aux vœux de son fils, elle se demandait si elle pouvait, sans péril, changer tout-à-coup, par un mariage trop disproportionné, son humble condition contre un haut degré d'opulence. Sa mère s'était attachée de bonne heure, par de prudens avis, à la tenir en garde contre les illusions qui auraient pu l'éblouir ; elle l'avait accoutumée à borner ses espérances selon la médiocrité de sa fortune. Mélanie n'oubliait pas ses sages leçons. Appuyé dans le monde par de grandes richesses, Ernest, avec les talens qui le distinguaient, allait pouvoir ne plus mettre de bornes à son ambi-

tion, et elle pensait que s'il continuait à rechercher sa main, c'était à elle de ne point permettre qu'il renonçât, par une semblable union, aux brillantes espérances qu'il était autorisé à former, et qu'il pourrait regretter un jour de lui avoir sacrifiées. Cependant les soins d'Ernest avaient produit sur elle une impression profonde. Parmi les jeunes gens qui s'offraient à ses yeux, aucun ne méritait, comme lui, son estime. Ce n'était point par l'éclat d'une supériorité frivole qu'il avait gagné son suffrage. La noblesse de son caractère et la considération personnelle dont il jouissait, avaient été ses premiers titres auprès d'elle, elle se fût honorée de lui appartenir, et elle s'était trop long-temps livrée aux sentimens qu'il était digne de lui inspirer, pour pouvoir les arracher de son cœur, sans qu'il lui en coûtât de pénibles efforts.

Dans la douloureuse agitation qui ré-

sultait, pour elle, d'un semblable état de choses, combien ne s'applaudissait-elle pas de l'attachement que Céline lui portait, pour prix de ses bienfaits. Mademoiselle Durvis était la seule à qui elle ôsât confier, en liberté, ses craintes, ses combats. De toutes les jeunes personnes qu'elle connaissait depuis l'enfance, aucune n'avait, avec elle, cette conformité de goûts et de caractère qui inspire la confiance; aucune n'eût reçu ses épanchemens avec le même intérêt; aucune n'eût, comme sa jeune amie, su calmer ses alarmes : Céline chérissait tant sa douce bienfaitrice! elle saisissait avec joie l'occasion de lui rendre, en partie, les soins qu'elle en avait reçus: elle qui avait été à même de reconnaître tout le prix de ses aimables qualités, elle ne pouvait penser qu'après avoir été destiné à devenir son époux, on consentît à se détacher d'elle; elle ne négligeait rien

pour ramener l'espoir dans son cœur; et si Mélanie n'était pas entièrement persuadée par ses discours, elle ne laissait pas que d'y puiser, parfois, une partie de l'assurance qui était nécessaire à son repos.

Ernest avait déjà appris, par une nouvelle lettre de son père, qu'il venait de débarquer à Rochefort, et qu'il serait incessamment à Paris, lorsque Mélanie se vit contrainte de se priver momentanément des consolations qu'elle trouvait dans l'entretien de Céline, pour aller passer un mois à une campagne voisine de Meaux, où sa mère avait promis de se rendre au commencement de la belle saison, et où l'on devait célébrer la noce à laquelle elles étaient l'une et l'autre invitées depuis longtemps.

Tristement affectée de l'idée que c'était pendant sa courte absence, que son sort allait se décider, Mélanie empor-

tait, en s'éloignant de Paris, un esprit agité qui ne lui laissait pas espérer de prendre beaucoup d'amusemens dans le lieu où elle allait; et le jour fixé pour le mariage arriva, sans que les plaisirs qui lui avaient été offerts, eussent pu la distraire de ses inquiétudes.

Un grand nombre de personnes avaient été invitées à assister à la fête; les cousines de Mélanie étaient arrivées de la veille avec la plupart de ses jeunes amies: elles avaient toutes, en cette occasion, rivalisé d'élégance, et quand mademoiselle Berneval parut au milieu d'elles, portant la robe que Céline lui avait faite, elles ne lui cachèrent pas leur étonnement de la voir aussi mal mise dans une semblable circonstance, elle qui, jusqu'alors, à défaut de parures brillantes, s'était toujours fait remarquer par le goût qui présidait à sa toilette; mais les questions que les unes lui adressèrent, et les observations ma-

lignes que les autres firent entre elles, avec trop peu de mystère pour qu'elles pussent lui échapper, ne lui causèrent qu'un léger embarras. Elle s'était attendue à être, par son ajustement, l'objet de bien des critiques, et de bien des railleries, et quand son amour-propre en aurait eu quelque chose à souffrir, il n'aurait pu lui faire éprouver aucun regret d'une action que son cœur avait dictée, et qui lui avait déjà valu des émotions si douces.

Cependant elle avait suivi les jeunes époux à l'église; un penchant mutuel né sous les yeux de leurs parents, et sanctifié par leur approbation, rendait les nœuds qu'ils venaient de contracter, pleins de charmes pour eux; et le touchant spectacle de leur félicité, redoublant le trouble de son ame, la tenait plongée dans une inquiète et pénible rêverie, quand on remit à madame Berneval, deux lettres, l'une pour elle,

et l'autre pour sa fille. Celle qui était adressée à Mélanie était ainsi conçue : « O ma chère bienfaitrice, avec quelle « joie je me vois enfin arrivée au mo- « ment de ne plus vous taire toute l'é- « tendue de ce que je vous dois, et de « laisser éclater tous les témoignages « de mon éternelle reconnaissance. « Pardonnez à un reste de fierté qui, « jusqu'à ce moment, en a retenu l'é- « lan. Hélas! il est toujours si pénible « d'avouer sa misère! et pourquoi, « d'ailleurs, aurais-je attristé votre « cœur généreux en vous dévoilant « toute l'horreur de notre situation? « vous ne l'aviez que trop pénétrée. « Enfin nos malheurs sont finis, ils le « sont pour toujours; mais si nous avons « pu voir, ma triste mère et moi, « l'heure salutaire qui devait y mettre « un terme, ah! c'est à vous que nous « en sommes redevables. Sans vous, « oui, sans vous, celui qui répare au-

« jourd'hui toutes nos pertes serait ar-
« rivé trop tard. Oh de quelles heures
« d'angoisses, vos soins bienfaisans.....
« puissé-je l'oublier à jamais; mais non,
« plutôt que le souvenir en soit sans
« cesse présent à ma mémoire; ne s'u-
« nit-il pas à celui des secours, des con-
« solations que nous avons trouvés près
« de vous, près de votre respectable
« mère? Bonne Mélanie, une vie entière
« de reconnaissance et d'amour suffira-
« t-elle pour m'acquitter envers vous?
« c'est encore dans cette chambre où
« j'ai versé tant de larmes, et où la pro-
« vidence semble vous avoir conduite
« exprès, que je vous écris; ce soir
« nous la quittons, mais je veux la
« conserver pour y revenir souvent, je
« veux qu'elle reste telle que nous l'a-
« vons habitée, afin que si jamais j'é-
« tais capable d'oublier vos bienfaits,
« elle me les rappelât plus vivement.
« Mais toute à un sentiment que je ne

« pourrai jamais exprimer à mon gré,
« je néglige de vous instruire des évé-
« nemens qui ont changé notre posi-
« tion d'une manière si subite, ils ont
« pourtant aussi droit de vous intéres-
« ser.

« Quand je recevais vos pénibles con-
« fidences, qui m'eût dit que mon sort
« était en quelque sorte lié au vôtre.
« Ce M. Monthierry dont le retour
« était pour vous un sujet de crainte,
« eh bien! il est mon oncle! Hélas!
« née dans l'exil, sur une terre étran-
« gère, j'ignorais quels étaient mes pa-
« rens, et jusques au nom même que
« j'avais été destinée à porter, et quand
« vous m'entreteniez d'Ernest, j'étais
« loin de soupçonner qu'il fût mon
« cousin. Ma mère l'avait entendu nom-
« mer plusieurs fois; mais pourquoi se
« serait-elle fait connaître à lui? ne
« devait-elle pas éviter de le charger
« du poids de notre misère, lui qui

« n'avait déjà que trop perdu, et qu'elle
« avait involontairement privé du rang
« dans lequel il était né. Je vous épar-
« gne le récit des événemens qui, après
« plusieurs années d'un exil rigoureux,
« ont ramené ma mère dans sa patrie,
« pour y languir dans la pauvreté, et du
« hasard qui, conduisant mon oncle
« auprès de nous, peu de jours après
« son arrivée à Paris, nous a fait trou-
« ver en lui un protecteur qui voudrait
« effacer jusqu'au souvenir de ce que
« nous avons souffert; je ne parle que
« de ce qu'il peut vous importer de sa-
« voir. Bonne Mélanie! suspendez vos
« alarmes! M. Monthierry ne doit pas
« être à redouter pour vous; lui, dont
« le cœur est bon, généreux, comment
« ne sentirait-il pas le prix du vôtre;
« il sait déjà ce que nous vous devons,
« et, sans vous connaître encore, il par-
« tage pour vous toute notre admira-
« tion. J'ignore si son fils lui a fait l'a-

« veu des nœuds qui l'unissent à vous;
« pour moi, j'ai respecté votre secret,
« ce n'était pas à moi de l'en instruire;
« mais loin qu'il cherche à s'opposer à
« votre union, je ne doute pas qu'il
« n'en presse lui-même l'accomplisse-
« ment. Revenez donc bien vite, re-
« cevoir les embrassemens de votre re-
« connaissante amie et future cousine,

« Céline d'Olbreuse. »

La lettre que madame Berneval avait reçue en même temps, était de madame d'Olbreuse, et cette dernière, en lui adressant les plus vifs remercîmens pour ses nobles et généreux procédés, lui témoignait un désir ardent de la revoir pour resserrer les liens de l'amitié, qui l'unissaient déjà à elle.

Madame Berneval et sa fille se réjouirent sincèrement du bonheur de deux personnes à qui elles portaient un profond intérêt. Mais du reste, la lettre de Céline ne fit qu'ajouter à l'agitation de

Mélanie. Depuis qu'elle était à la campagne, elle n'avait encore reçu aucune nouvelle d'Ernest, elle s'étonnait de son silence, et tout ce que lui disait son amie, ne pouvant dissiper les inquiétudes qu'elle en concevait, n'était propre, en effet, qu'à redoubler sa perplexité.

Dès que le temps que les deux dames avaient consenti à passer près des nouveaux époux fut expiré, elles se hâtèrent de retourner à Paris, et le lendemain de leur arrivée, elles se rendirent chez madame Frenancourt. Au moment où elles entraient chez elle, Ernest venait de la quitter : son père, se flattant de le retrouver libre encore, lui avait depuis peu de jours, annoncé le désir de le marier à son choix. Le jeune homme l'avait instruit sans détour, des engagemens qu'il était près de contracter, et de la force de l'attachement qu'il avait conçu. Cette déclaration avait affligé M. Monthierry, et sans prescrire encore

à son fils une soumission absolue, il avait exigé de lui qu'il prît au moins le temps de connaître l'épouse qu'il lui destinait. Dans un tel état de choses, Ernest n'osait affirmer qu'il amenerait son père à approuver ses vœux. Cette raison l'avait empêché jusqu'alors d'écrire à madame Berneval; mais il avait supplié madame Frenancourt, d'employer tout son crédit auprès de sa sœur, pour obtenir d'elle qu'elle consentît à le recevoir, comme par le passé, assurant qu'il était résolu à ne point faire le sacrifice d'un penchant cher à son cœur, et que rien ne pourrait l'engager à renoncer au projet sur lequel reposait la félicité de toute sa vie.

En communiquant ces détails à sa sœur, madame Frenancourt applaudissait aux intentions d'Ernest, et elle paraissait penser que, lors même qu'il résisterait en cette occasion à l'autorité de son père, personne ne serait en

droit de blâmer sa conduite : mais ses discours ne purent ébranler madame Berneval. Je n'ignore pas, répondit-elle aussitôt à sa sœur, qu'il est permis à M. Monthierry de disposer à son gré de sa main; mais quelque avantage apparent qu'il pût en résulter pour ma fille, je n'aurai jamais à me reprocher d'avoir engagé un fils à oublier ce qu'il devait à l'auteur de ses jours. M. Monthierry ne deviendra l'époux de ma fille que lorsqu'il aura obtenu l'aveu de son père, et il est impossible que je continue à le recevoir tant qu'il restera la moindre incertitude sur un objet d'une si haute importance. Mélanie, présente à cette conversation, avait peine à cacher les sensations pénibles qu'elle éprouvait, cependant, quand sa mère eut cessé de parler, elle ne laissa pas douter qu'elle se soumettait sans murmure à ce qu'elle venait de prononcer, et que pour son compte, elle était résolue, quoi qu'il pût

PRÉFACE.

C'est en quelque sorte un devoir pour un auteur, lorsqu'il joint un nouveau livre à la masse de ceux qui s'impriment chaque année, de rendre compte au lecteur des motifs par lesquels il a été porté à le publier.

Le genre du conte moral a été traité avec succès par divers écrivains ; mais peu d'entr'eux se sont spécialement occupés de l'âge et du sexe, auquel j'ai destiné ces Nouvelles; et sans se flatter d'atteindre les modèles qu'ils nous ont laissés, on peut encore avoir l'ambition d'être de quelque utilité.

Les jeunes personnes, parvenues au moment où la société va s'em-

bellir de leurs charmes, et se féliciter de leurs vertus, soit qu'elles se livrent à l'étude avec un zèle que l'on y porte rarement dans l'enfance, soit qu'elles commencent à remplir des soins utiles, ont également besoin de lectures qui leur offrent un agréable délassement. Cependant leurs loisirs même ne doivent pas être stériles. C'est surtout à cet âge que la prudence leur est nécessaire, et s'il faut éviter de troubler leurs aimables jeux, par les leçons d'une morale froide et sévère, il importe de les prémunir contre les erreurs qui pourraient, à leurs premiers pas dans le monde, séduire leur imagination naissante.

J'ai osé tenter de remplir une partie de cette tâche, en leur offrant un livre qui pût servir à éclairer leur raison, sans trop effaroucher

leur gaîté : *le Pavillon de Pierre-Fite* et *le Bal masqué* sont destinés à leur faire sentir le prix d'une heureuse simplicité : *l'Orpheline*, *la Robe mal faite* et *les Epreuves de l'amitié* ont pour but de développer ou de cultiver cette précieuse sensibilité qui rendra bientôt leurs soins chers au malheur. J'ai essayé de peindre, dans *la Belle-mère* un exemple de ce que peut la douceur qui doit être leur premier attribut ; enfin, dans *Deux mois à Paris*, *la Rencontre aux Tuileries*, *l'Epigramme* et *le Choix d'un époux*, j'ai particulièrement cherché à garantir leur esprit des illusions qui ne sont que trop fréquentes, et qui, pour être de courte durée, n'en sont pas moins dangereuses.

Je me suis principalement attaché dans cet ouvrage à tracer des

peintures vraies, et à fuir cette exagération romanesque, dont les effets sont toujours nuisibles. Si mes jeunes lectrices applaudissent aux vertus que je leur présente, comme le plus puissant attrait de leur sexe; si elles ne ferment pas le livre sans avoir souri à mes portraits; enfin, si quelques-unes s'y reconnaissant elles-mêmes, sont amenées par-là à se tenir en garde contre des travers légers dont elles n'auraient pu se défendre, j'aurai atteint le but que je me suis proposé.

---

lui en coûter pour vaincre le penchant de son cœur, de ne point causer une funeste désunion entre deux êtres à qui la nature imposait la loi de se chérir. Ce fut en vain que madame Frenancourt leur objecta la douleur que ressentirait Ernest, et les graves inconvéniens, qui pourraient résulter pour elles-mêmes, de la soudaine rupture d'un hymen, dont le projet avait en quelque sorte été avoué publiquement; elles demeurèrent l'une et l'autre inflexibles, et madame Berneval, en se retirant, témoigna de nouveau à sa sœur la résolution de ne point admettre Ernest chez elle, jusqu'à ce que M. Monthierry eût fait auprès d'elle, des démarches propres à lui prouver qu'il accédait aux vœux de son fils.

Le premier soin de Mélanie, à son arrivée à Paris, avait été de s'informer, dans sa maison, de madame Durvis. Cette dame, en quittant la modeste chambre

qu'elle y habitait, n'avait instruit personne du lieu de sa nouvelle demeure; Céline, dans sa lettre, avait négligé de donner son adresse à son amie, et d'ailleurs Mélanie eût à peine osé se présenter chez elle, dans la crainte d'y rencontrer M. Monthierry ou son fils. Jamais, cependant, la triste Mélanie, n'avait eu un aussi grand besoin de consolations; le devoir qu'elle s'imposait, en renonçant à Ernest, déchirait son cœur, et quoiqu'elle sentît qu'elle serait désormais moins libre avec Céline, elle ne pouvait s'empêcher de désirer vivement sa présence. Elle ne l'attendit pas long-temps en vain. Dès le surlendemain, madame d'Olbreuse et sa fille vinrent toutes deux faire visite à madame Berneval, et le langage qu'elles tinrent, l'une à cette dame, et l'autre à Mélanie, ne fut pas au-dessous de celui qu'elles avaient tenu dans leurs lettres. Après quelques heures d'entretien, pen-

dant lesquelles madame d'Olbreuse, cédant enfin au désir de madame Berneval, lui fit le récit de son exil et de ses longs malheurs, les deux dames se retirèrent en engageant leurs amies à venir passer la journée du lendemain avec elles. Elles avaient eu soin de leur dire qu'elles seraient absolument seules, et leur invitation fut aussitôt acceptée.

Mademoiselle Berneval et sa mère ne furent pas plutôt arrivées le jour suivant chez madame d'Olbreuse, que cette dernière prit madame Berneval en particulier pour l'entretenir, de sorte que les deux jeunes personnes se trouvèrent seules. Mélanie ne doutait pas que Céline ne lui parlât la première d'Ernest, et persuadée qu'elle ne devait plus songer qu'à l'oublier, elle redoutait un entretien, dans lequel elle sentait qu'elle aurait peine à cacher combien elle était affectée de se voir à jamais séparée de lui. Mais mademoiselle d'Olbreuse sem-

blait avoir oublié tout ce qui intéressait le plus son amie : elle ne s'occupa que de sujets entièrement étrangers à ce qui se passsait dans son cœur ; et pendant toute la matinée, elle se livra constamment aux saillies d'une gaîté qui contrastait avec l'air triste et rêveur de Mélanie, et que celle-ci même était en quelque sorte portée à lui reprocher, comme la preuve d'une indifférence à laquelle elle était loin de s'attendre.

Une heure environ avant le dîner, comme les deux dames étaient venues rejoindre leurs filles au salon. Madame d'Olbreuse écrivit un mot qu'elle envoya aussitôt par un domestique, et quelques instans après le jeune Monthierry parut accompagné par son père. Ernest n'eut pas plutôt aperçu Mélanie, qu'il donna tous les signes d'une vive surprise ; il n'avait vu sa tante et sa cousine, chez madame Berneval, que très-rarement ; elles choisissaient l'une et

l'autre de préférence, pour venir auprès de leurs voisines, le moment où elles les savaient seules ; elles se retiraient, quand il entrait quelque visite, et lorsqu'il leur avait été présenté par son père qui lui avait laissé ignorer leur histoire, il ne s'était pas rappelé qu'il les y eût rencontrées. A la vue d'Ernest une rougeur soudaine colora le visage de Mélanie ; étonnée que Céline ne l'eût point prévenue de cette visite, elle se retourna vers elle, en lui lançant un regard de reproche : mademoiselle d'Olbreuse, debout près d'une table, s'occupait à feuilleter un livre d'estampes, avec une indifférence affectée; cependant un sourire malin reposait sur ses lèvres, et décélait une sorte de mystère. Il y eut quelques instans d'un silence général; mais bientôt M. Monthierry le rompit, et conduisant son fils auprès de madame Berneval : Je ne veux point, mon cher Ernest, lui dit-il, que le re-

tour de votre père soit plus long-temps pour vous un sujet de tristesse ; convaincu que vous ne pouviez faire un plus digne choix que celui qu'a dicté votre cœur, je cesse de contraindre vos vœux, et je me joins à vous pour obtenir de Madame, qu'elle ne retarde plus votre bonheur. Ah ! mon fils, que d'inquiétudes je vous eusse épargnées, si j'avais su plutôt que l'objet de votre attachement, était celle qui s'est acquis des droits si puissans sur toute notre famille. Puis s'adressant ensuite à Mélanie : Pour vous, Mademoiselle, ajouta-t-il, pardonnez aussi les craintes que je vous ai causées. Je voulais que mon fils, en devenant l'époux de sa cousine, pût réparer entièrement les longs malheurs qui ont pesé sur sa jeunesse ; mais vos touchantes vertus avaient mis trop d'obstacles à un pareil projet, celui qu'elles ont fixé ne saurait se détacher de vous, et celle à qui je voulais l'offrir ne sau-

rait l'accepter. M. Monthierry avait cessé de parler ; Ernest, dans une anxiété facile à reconnaître, cherchait à lire dans les regards de Mélanie. Enfin ses yeux, qu'elle avait tenus long-temps baissés, se portèrent sur sa mère. Elle la vit sourire ; elle se jeta dans ses bras, pour y cacher sa rougeur. — Ah ! maman, lui dit-elle, étiez-vous aussi d'intelligence ? Puis s'adressant à mademoiselle d'Olbreuse : Céline, continua-t-elle, vous m'avez donc trahie ?— Je pourrais m'en excuser, repartit la jeune personne, en s'approchant d'elle, et l'embrassant avec tendresse, ma mère seule a tout fait ; mais quand jaurais livré votre secret, auriez-vous à vous en plaindre, vous qui avez si peu respecté le nôtre.

FIN DU TOME PREMIER.

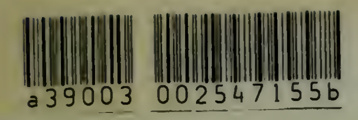


TABLE

DES NOUVELLES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du premier volume.


a39003 002547155b

